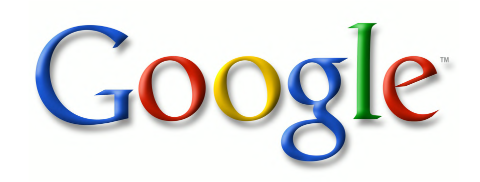
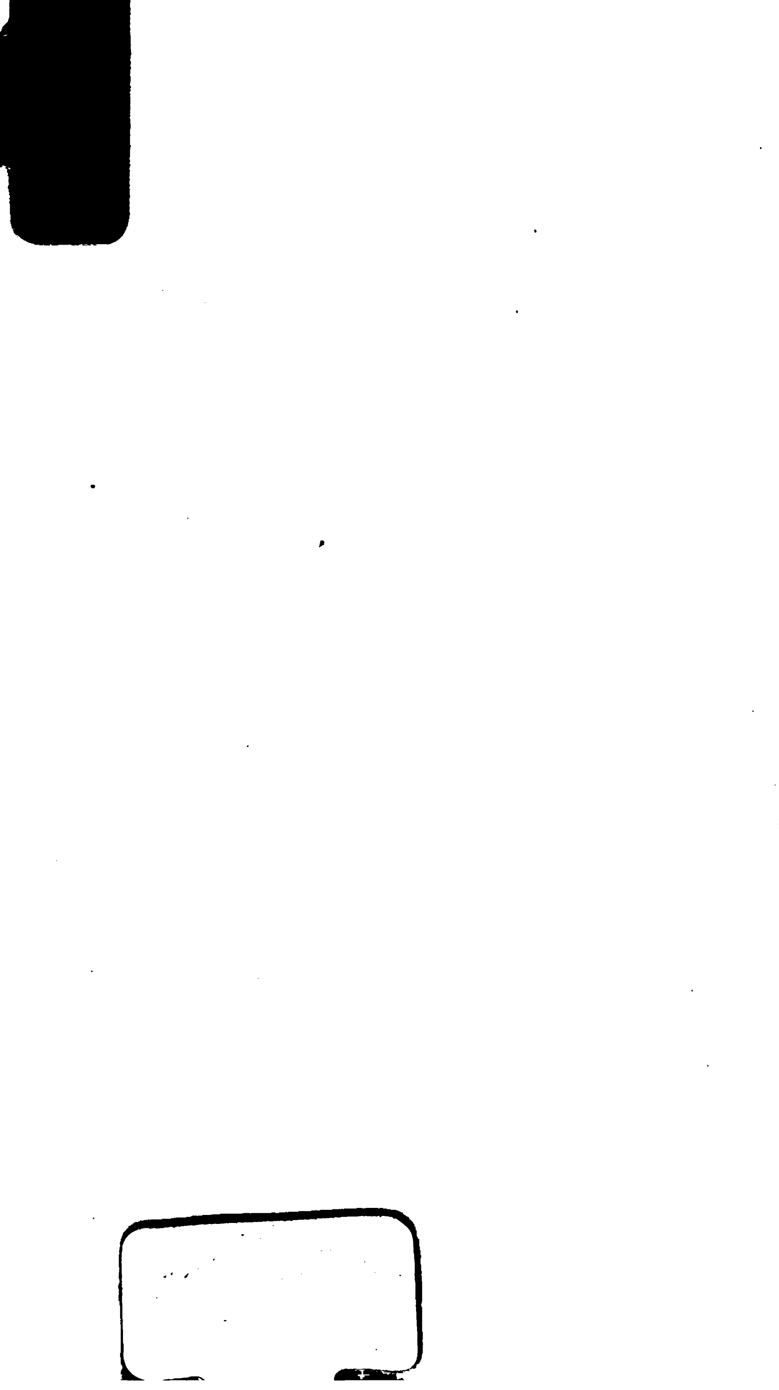




Tom. 4. Titre.



A. Coypel inv. Cl. Duflos S.

Que Pan soit l'inventeur de la flute champêtre
C'est une fable, il eut un Maître

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME QUATRIEME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoise, rue Christine.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

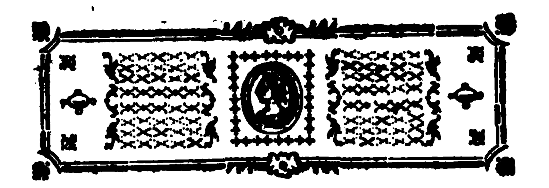
TOME QUATRIEME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.



A MADAME LA DAUPHINE,

ÉGLOGUE.

Dans un bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et rêvois presque sans objet ;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître ;
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos Hameaux les plus tendres Amours :
J'écoutai sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toujours

Aux Belles dont on veut surprendre les discours.

Non, disoit Cloris, j'en suis sûre,
C'étoit une Déesse, & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend;
Lise, as-tu donc vu des mortelles
Avoir l'air si noble & si grand?

Tu ne peux à sa vue avoir été frappée
D'un respect plus profond que moi,
Répondoit Lise; & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déesses toujours fières & méprisantes
Ne rassureroient point les Bergères tremblantes,
Par d'obligeans discours, des souris gracieux:
Mais tu l'as vu; cette auguste personne
Qui vient de paroître en ces lieux,

Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit, par ses regards, nous faire des caresses.
Cloris, as-tu vu des Déesses
Avoir un air si facile & si doux?

Alors je me présente aux yeux des deux Bergères,
Qui ne traitoient point ces mystères
Que des témoins cachés sont ravis d'écouter:
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire
En devinant ici qui vous fait disputer;
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je suis, je l'avoûrai, du sentiment de Lise;
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,

Cloris ne s'est guère méprise.

Comment en sais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris? à quel droit prétends-tu nous juger?
Bergère, je consens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoique simple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS *prend plaisir à répandre*
Les biens dont est comblé ce rustique séjour.
N'attendez pas de moi que je vous représente
Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante;
Je fus, à leur aspect, interdit, ébloui;
Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire;
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui:
Mes yeux furent long-temps attachés sur VICTOIRE.

Car, le croiriez-vous bien? on me vit là chantant
Ces airs d'une Muse champêtre,
Ces mêmes airs que vous connoissez tant.
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-être
De ces airs plus polis que sans cesse elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant.
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!
Les endroits dont je crois qu'on peut être content,
Un souris fin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore,
Chante des vers qui furent faits pour vous,
Vous devez bien savoir s'ils sont touchans & doux;
VICTOIRE le sait mieux encore.

Puisqu'elle daigne m'écouter,

Toujours mes chants seront jugés par elle.
Et pourquoi ne la pas chanter,
Me direz-vous ? La matière est si belle !
Je le sais bien ; mais un simple Hautbois,
A votre avis, y pourroit-il suffire ?
Phæbus lui-même avec sa Lyre,
Y penseroit plus d'une fois.





POËSIES
PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIÈRE EGLOGUE.

A MONSIEUR.....



UAND je lis d'Amadis les faits
inimitables,
Tant de Châteaux forcés, de Géans
pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus;
Je n'ai point de regret que ce soient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Astrée, où dans un doux repos
L'Amour occupe seul de plus charmans Héros,
Où l'Amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'Amour un zélé partisan

Jusques dans Adamas, le souverain Druide;
Dieux! que je suis fâché que ce soit un Roman!
J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
Où le charme secret, produit par leur présence,
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon! ô plaines de Forez!
Lieux consacrés aux amours les plus tendres;
Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hylas & de Silvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hylas,
Remplissons nos esprits de ces douces chimères;
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer;
Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergères.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains;
Notre raison séduite avec plaisir s'égare,
Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints;
Et cette illusion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux Humains.

Ami, dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage ;
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les prouesses extravagantes.
Sans doute nos esprits ne seront point blessés
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressés ;
Mais pour cette puissante & douce rêverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassés,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siècles passés,
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacés ?

LES Bergers d'un Hameau célébroient une fête ;
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête,
Ne respiroit qu'amour, & s'étoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergères ;
On avoit pris conseil des ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux prés naissans ;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la Nature, & si simple & si belle,
Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle.

Ici, ſous des rameaux exprès entrelacés,
Où jouoient les rayons dont ils étoient percés,
On formoit tour-à-tour des danſes différentes:
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs
Amantes!
Là, dans une campagne on diſputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les eſprits,
Les Belles aux Bergers inſpirent de l'adreſſe:
Heureux qui met le prix aux pieds de ſa Maîtreſſe!
Tout l'air retentiſſoit du bruit confus & doux
Des flûtes, des hautbois, & des oiſeaux jaloux;
Il naiſſoit mille Amours, ce temps les favoriſe;
Ils étoient moins craintifs, ce temps les autoriſe;
De toutes parts enfin, par mille jeux divers;
A la joie, au plaiſir les cœurs étoient ouverts.
Alcandre, Alcandre ſeul n'en étoit point capable;
A peine il reconnut un jour ſi remarquable:
En voyant ce ſpectacle, il s'en trouva ſurpris;
Triſte, mais tendre effet de l'abſence d'Iris.
Il ſe dérobe, il fuit une importune foule;
Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule.
Auſſi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau;
Il y voit l'allégreſſe en tous lieux répandue,
Pour un Amant qui ſouffre inſupportable vue.
Il s'arrête, & preſſé de ſes vives douleurs:
Tout rit, tout eſt en joie; & moi, dit-il, je
meurs.
Deux fois du ſein des eaux la lumière eſt ſortie,

Depuis que du Hameau ma Bergère est partie ;
Je faisois de la voir le plus doux de mes soins ;
Si je ne la voyois, je la cherchois du moins ;
L'Amour me conduisoit, & je ne manquois guère
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergère.
Mais maintenant, hélas ! j'erre en ces mêmes
lieux,
Plein d'elle, & sans espoir qu'elle s'offre à mes
yeux.
Ciel ! que le soleil marche à pas lents sur nos
têtes !
Quels jours ! quelle tristesse ! & l'on songe à des
fêtes :
On danse en ce Hameau ! que je me tiens heureux
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux !
Et qu'y ferois-je ? quoi ! je pourrois voir Doride
De louanges toujours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joie !
Goûtez bien le bonheur que le Ciel vous envoie ;
Bergères ; jouissez de mille vœux offerts
Dans l'absence d'Iris ; les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les jeux ! que d'yeux tournés
sur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé ;

Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il sembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que, pour mieux m'écouter,
La Belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure,
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure;
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux & tendre,
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourmens j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée;
Elle m'eût, en fuyant, dit quelque mot tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras.
Elle l'a déja fait aux noces de Sylvie,
Ce plaisir impréyu pensa m'ôter la vie;
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir.
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit revenir!
Alcandre, que dis-tu? La Bergère est absente,
Peut-être pour long-temps, peut-être peu constante;
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE & DELPHIRE.

IIe. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

Ou vas-tu, Licidas?

LICIDAS.

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assez longue.

LICIDAS.

Ah! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mène,
J'irois encor plus loin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre;
Toujours de l'amour?

LICIDAS.

Toujours.
Que faire sans les Amours?
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois-là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage;

En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi ;
Bergères & Bergers nous lui rendons hommage ;
Il n'est point parmi nous d'usage
Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
Un Berger rougiroit de n'être pas Amant ;
Au doux péril d'aimer de soi même on s'expose.
Qu'il arrive un événement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause ;
C'est l'Amour, c'est lui sûrement.
Par nos Iris & nos Sylvies,
Tous nos destins sont décidés.
Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés :
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout notre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifférente ;
Maintenant c'en est fait, Silvanire est Amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moi, Berger, par quelle voie
Il l'a soumise à son pouvoir :
Je suis curieux de savoir
Les divers moyens qu'il emploie.
Aussi-bien je suivrai la route que tu tiens
Pendant un assez long espace ;
Dans de semblables entretiens,
Tu sais comme le temps se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque histoire pareille.

ATIS.

J'y consens; ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

SILVANIRE vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse;
Et, ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa mère,
Contre l'aimable troupe adorée en Cythère,
Elle tint des discours offensans & hardis;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eut pour elle;
L'Amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien:
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Mirène avec Zélide:
Tandis que le soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirés,
Du reste des mortels se croyoient délivrés.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire;
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,



Plaisir qui lui devoit sans doute être interdit.
Dieux! quels discours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toi qui sais comme on aime;
C'étoient de ces discours dictés par l'Amour même,
Que les indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sauroit répéter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix, les yeux d'intelligence,
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flatteurs, doux ensemble & perçans.
Zélide en rougissoit; & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Mirène charmé lisoit, dans sa rougeur,
Des secrets qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée:
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée;
Le lieu, même l'habit que Zélide avoit pris;
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris.
Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirène;
Dont la Bergère alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux seuls importans,
Quels sujets d'entretien à des Amants contens!
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage,
Qui des tendres amours est le charmant partage,
Que le respect pourtant accompagne toujours;
Doux respect, qui lui-même aide aux tendres amours.

Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire,
Par quel art, cher Atis, se pourroit-il décrire?
Quelque débat entre eux survenu pour un chant,
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Mirène arrachoit à la belle,
Et dans le mouvement que causoit la querelle,
Une main de Zélide ou bien un bras baisé,
Un vain courroux d'Amante aussi-tôt appaisé:
Que sais-je? mille jeux que l'amour autorise,
Une innocente offense, une feinte surprise,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuse;
De ce lieu solitaire elle sortit rêveuse:
Les plus beaux de ses jours, quoiqu'exempts de souci,
Tranquilles, fortunés, ne couloient point ainsi.
Elle croyoit toujours voir Zélide & Mirène,
Toujours de leurs discours sa mémoire étoit pleine,
Présage d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bientôt de ses Amans Lisis le plus aimable,
A ses vœux empressés la trouva favorable;
Bientôt... mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire,
On ne distingua plus Zélide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits;
Le mal se prend à voir des Amans de trop près.

ATIS.

Licidas, tu ne saurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que notre commun maître obtient une victoire:
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans;
Et tu verras si j'ai bonne mémoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes moutons au bois;
J'oublirai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guérir un troupeau qui périt chaque jour;
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puisque ta mémoire est si bonne,
Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits;
Vois si je fais payer les plaisirs qu'on me donne.

Trois jours s'étoient passés, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon, qui ne s'étoient point vus;
Leurs troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparés, ne paissoient qu'avec peine.
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir

Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La Bergère affectoit de paroître suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fût servie;
Mais elle étoit distraite, & des soupirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des forêts.
Vois de quelle rigueur étoit cette Bergère.
Damon lui déroba quelque faveur légère,
Delphire le bannit dans un premier courroux;
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les troupeaux, sortant du pâturage,
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire qui, malgré l'ombre déjà naissante,
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
S'arrêta sur sa route, & prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Rêveur, plein d'une triste & sombre noncha-
lance,
Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'ab-
sence,
Il laissoit ses brebis errer en liberté,
Et son hautbois oisif pendoit à son côté.
Delphire en fut touchée, &, pour être apperçue,
Elle fit quelque bruit: il détourna la vue;
Et quand vers la Bergère il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point? Les Nymphes du hocage

N'entendirent jamais de plus tendre langage ;
L'Echo, qui des Bergers connoît tous les amours ;
Ne répéta jamais de plus tendres discours.
Tantôt il condamnoit lui-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandoit sa grace ;
Et tantôt moins soumis, il trouvoit trop cruel
Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels soins assidus & par quelle constance
Avoit-il prévenu cette amoureuse offense ?
Et combien voyoit-on d'Amans moins empressés,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux récompensés ?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Delphire ;
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion, alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure ;
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour :
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'amour ;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à réparer son trop de hardiesse,
Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien ;
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.

On

On dit que le Berger, lorsqu'on l'avoit banni,
Pour un moindre sujet avoit été puni ;
Et, sans savoir pourquoi, Delphire moins sévère ;
Sur ce crime nouveau n'entre point en colère.

LICIDAS.

Je te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitté ;
J'aime Delphire & sa fierté.

ATIS.

Ton goût est assez raisonnable ;
Berger ; & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte
Adieu.

LICIDAS.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite ;
Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela se pourroit bien.
Va, puisses-tu jamais ne trouver de cruelles !

LICIDAS.

Les cruelles ne me sont rien,
Je ne crains que les infidelles.

DE LIE.

III. EGLOGUE.

A MAD.....

QUITTONS, mes chers moutons, le cours de la rivière:
L'herbe ſera meilleure aux lieux que j'apperçois;
Vous m'allez déſormais occuper toute entière;
Myrtille, qui m'aimoit, ne ſonge plus à moi,

Hélas! j'allois l'aimer, je n'en ſuis que trop ſure;
Déjà je prononçois ſon nom avec plaiſir,
Déjà je penſois moins à vous qu'à ma parure;
Déjà pour vous garder je manquois de loiſir.

Moi, qui fus toujours rigoureuſe,
Je ne l'étois preſque plus que par art,
Qu'afin de redoubler ſon ardeur amoureuſe:
Puiſqu'il m'a dû quitter, Ciel! que je ſuis heureuſe
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques ſoins, il n'étoit plus poſſible
Que mon cœur ne ſe rendît pas:
J'en euſſe été touchée, & maintenant, hélas!

Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible ;
J'éprouverois mille chagrins jaloux :
Quel péril j'ai couru ! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Myrtille
La chanson que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite ;
Quoi donc, il la sauroit ! & pour mieux m'insulter,
Celle pour qui l'ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare ;
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement :
Mais lorsque mon printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis, par mon premier Amant,
Une si triste expérience ?

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs,

Leurs danſes, leurs chanſons, leurs fêtes dangereuſes,
Mais ſur-tout leurs diſcours flatteurs ;
Fuyons auſſi les Bergères heureuſes :
Si d'un pareil bonheur je formois le ſouhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à ſurprendre :
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'eſt pas pour moi qu'un ſort ſi doux eſt fait ?

Inutile & vaine jeuneſſe,
Toi qui devois m'amener de beaux jours ;
Qu'ai-je affaire de toi pour ſentir la triſteſſe
De vivre loin des Jeux, des Plaiſirs, des Amours ?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne ſaurois voler avec trop de vîteſſe.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger ;
Soins de ma bergerie, amuſemens utiles ;
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles :
Ah ! ne me laiſſez pas le loiſir de ſonger
Que l'on puiſſe avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiſeaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous ;
Sauvez-moi de l'Amour : hélas ! pour ma défenſe
Sera-ce aſſez que vous conſpiriez tous ?

D'où vient que je ſuis effrayée

Des efforts qu'il me va coûter ?
N'en ferai-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter ?
Les plus tendres Bergers, & Myrtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon deſſein.
Non, Myrtille à mes pieds l'entreprendroit en vain :
Quand on a le cœur tendre, il ne faut pas qu'on aime.

AINSI parla Delie ; alors du Dieu du jour
Le Char penchoit un peu vers la fin de ſon tour
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris ſa place
Que Delie à Myrtille avoit déjà fait grace.
Il n'étoit point volage : il avoit ſeulement
Eprouvé ſa Bergère, & feint un changement ;
Crime qu'avec plaiſir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Myrtille en peu de temps ſe vit aſſez aimé,
Pour ſavoir le deſſein que l'on avoit formé.
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile ;
Quelquefois il fit rire, & Delie, & Myrtille.

CE préſent paſtoral doit-il être pour vous ?
Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de Bergère.
Vous n'avez point ce tendre caractère,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux :

Mais vous avez en récompense
Dans l'air, dans le visage assez de majesté ;
Dans l'humeur assez de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance ;
Enfin vous êtes Nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop bizarre mélange ;
Et trop capable encor de plaire & d'engager :
Vous êtes Nymphe, & moi qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services ;
Délicatesse sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flatteuse, ardeurs toujours égales ;
Transports qui sont ensemble & doux & violens ;
Respect, constance, enfin les vertus pastorales ;
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute Nymphe que vous êtes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites ?
Un Berger fidèle a de quoi
Payer le cœur des Nymphes même ;
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime ;
Ne voit rien au-dessus de soi.
Je ne crois pas qu'on vous irrite
En vous tenant ce superbe discours ;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite ;
Les Bergers ne sauroient vanter que leurs amours.

DAPHNÉ.

IVe. ÉGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

Arcas & Palemon, tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrens redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons sembla-
bles,
Formoient un combat pastoral.
Ce n'étoit point la méprisable gloire,
Ou du chant, ou des vers, qui piquoit leurs esprits.
Ils disputoient un plus illustre prix;
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit; Timante
Qui dans ses jeunes ans enflamma tant de cœurs;
Qu'une expérience savante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs;
Et dont la vieillesse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque Beauté simple & naissante,
Qui n'eût su qu'être aimable & non se faire aimer.

Le Berger qui des deux auroit le moins su plaire,

Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur mère
A son rival victorieux ,
Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire:
Il falloit, ô Loi plus sévère !
Et que n'eût-il pas aimé mieux ?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergère.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
Quels efforts des deux parts ! O toi, Muse rustique ,
Qui, laissant à tes Sœurs la trompette héroïque ,
N'enfles que des pipeaux assemblés par tes mains ,
Toi, qui du superbe Parnasse
Négligeant les lauriers sacrés ,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des simples fleurs qui naissent dans les prés ;
Redis-moi le combat ardent, quoique paisible ,
Que se livrèrent les Bergers.
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible ,
Tes Héros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

Au parti de Philis tu dois la préférence,
Amour ; elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu sais en récompense,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Vénus quelquefois avez-vous vu l'image ?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergère aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage ;
Pardonne-moi, Vénus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les cœurs !

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure ;
Elle sait mieux charmer qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjoûment de Philis la rend encor plus belle ;
Et de jeux & de ris une troupe la suit.

PALÈMON.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
Et je vois que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée :
Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver !

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs, le Ciel fit ma Bergère ;

Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

PALEMON.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble & sévère,
On n'oseroit l'aimer ; mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce Hameau des Pasteurs étrangers?

PALEMON.

Oui, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent ;
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le crystal des eaux souvent Philis se mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits.
Ruisseaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire ;
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le crystal des fontaines ;
Le soin de sa beauté ne l'inquiète pas.
Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse ;
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés :
Il brille sur son front une aimable assurance ;
Elle sait que les cœurs vont tous être charmés.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sure;
Soudain elle rougit, sa rougeur lui sied bien:
De louanges en vain elle entend un murmure;
Tous les cœurs sont charmés, seule elle n'en
sait rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible;
Mais quel est-mon bonheur, de voir que chaque
jour
Je détruis auprès d'elle un rival si terrible!
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
Un rival pour qui seul on avoit eu des yeux:
Daphné n'aima *jamais*, elle en est plus aimable;
Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule,
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement:
Soudain, sans qu'il me vît, près d'elle je me coule;
Elle me donna l'autre & sourit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée;
J'espere cependant avoir un jour sa foi;
Non pas que j'en jurasse encor par Cythérée:
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que
j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des vers d'un tendre caractère;
Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité:
C'est toujours le Berger qui chante la Bergère;
Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me touche!
Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois:
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche.
O Dieu! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser, Philis; on te compare,
Philis, c'est à Daphné; quel étrange rapport!
Se peut-il jusques-là que Palemon s'égare?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plutôt à savoir nos débats,
Qu'elle voudroit céder le prix à sa rivale;
Mais Timante, je crois, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace;
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné:
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vengeance;
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont
remplis.
Sa Philis lui fera sentir son inconstance;
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de
Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je vois que votre zèle
Pousseroit trop loin la querelle;
Vous ne parleriez bientôt plus
Du mérite de l'une & de l'autre Bergère;
Vous perdriez le temps en discours superflus;
Conclusion trop ordinaire.
Ecoutez-moi, Bergers; voici mon jugement.
Philis est la plus agréable.

PALEMON.

Ah! Timante!

TIMANTE.

Ecoutez, Bergers, tranquillement;
Mais je crois Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits;
Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques
mois,

Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, préparez quelque chant pour Daphné.
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa rivale un bouquet soit donné.
L'air sera tendre & doux, les fleurs seront nouvelles;
Les fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du temps, de la peine & des soins :
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

ERASTE.

Ve. ÉGLOGUE.

A MONSIEUR....

Le Berger (1) qui jadis hérita le hautbois
Du grand (2) Pasteur de Syracuse,
Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantoue enorgueillit les bois,
Vouloit que des forêts la demeure sauvage,
D'un Consul quelquefois fût un digne séjour.
J'entreprends un plus grand ouvrage,

(1) Virg. (2) Théoc.

Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage,
Des forêts où règne l'Amour.

Pourquoi non cependant? Ces Sages de la Grèce,
Ces Thalès, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tyrsis & nos Damons?
J'en doute. Dans nos champs la vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater;
Tout l'art de la raison ne sauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne se laissent point flatter
Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que sans l'aveu de la Nature
L'opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achète
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien;
Mais pour la sagesse parfaite,
Il leur manque des mots, un sévère maintien,
Et par malheur ils ont une houlette.

Encore un grand défaut, ils sont toujours Amans;
De je ne sais quels feux qui leur semblent charmans,
Leur ame est sans cesse remplie.
Mais quoi! tous les humains sont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

Vous donc que la sagesse admet dans ses mystères;
Qui, simple spectateur des passions vulgaires,
De leurs ressorts en nous considérez le jeu,
Prenez des yeux qui ne soient point austères
Pour un Berger qui vous ressemble peu.
Ne riez pas de voir sa raison égarée
Par tant d'états divers passer en un seul jour:
Un Amant est chose sacrée,
Et qui par un vrai Sage est toujours révérée;
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.

LES Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lorsqu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déjà Thetis s'apprête à rendre le soleil.
Il court de sa cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel; mais il ne voit paroître,
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.
La Mère des Amours à peine renaissante,
Commençoit à jetter sa lumière perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Eraste entre en courroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,

Quand

Quand le soir renverroit les troupeaux au
Village ;
Et pour cet entretien Eraste est éveillé
Avant que sur les monts le soleil ait brillé.
Quelques mômens après il appelle Tityre :
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Tityre a pris le soin des troupeaux du Berger ;
Ils alloient tous périr sans ce maître étranger.
Eraste ose lui faire un injuste reproche :
Vous dormez, lui dit-il, lorsque le jour approche ;
Les troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour est loin encore aux yeux d'Eraste même ;
Il ne découvre rien : quelle lenteur extrême !
Quel siècle jusqu'au soir ! Il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les Cieux ;
Il faut que sur ces monts ce grand Astre renaisse,
S'élève lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derrière ces grands bois :
Il mesure ce tour, & frémit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive :
Mais son inquiétude en est encor plus vive ;
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour modérer cette ardeur empressée,
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée ;
Tantôt de ses troupeaux tâchant à s'occuper,

Tantôt dans ses vergers s'amusant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tissus commençant quelqu'ouvrage,
En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir,
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne;
Il prend ce doux hautbois qui sans cesse résonne
De l'excès de sa flamme & des beautés d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris;
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! Il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre: mais quoi!
Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi?
A peine le soleil commençoit à descendre,
Au bocage déjà le Berger va se rendre;
Il se flatte qu'Iris, conduite par l'Amour,
Y pourra bien venir avant la fin du jour;
Et quelquefois il craint que trop indifférente,
Iris, la même Iris ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard:
Son air marque à demi qu'elle vient par hasard;
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle,
D'un desir curieux avoient été touchés.
Les uns près des Amans sous un buisson cachés,
Prêtent à leurs discours une oreille attentive;

D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montés de toutes parts,
Pour savoir ce qu'on dit, observent les regards.
Dans le bocage alors Eraste & la Bergère
Respirèrent cet air qu'on respire à Cythère;
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux! combien ils s'aimèrent!
Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparèrent;
Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VIe. ÉGLOGUE.

ADRASTE, HYLAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis?

HYLAS.

Qui ne le connoit pas?
C'est lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HYLAS.

Quel Berger ! Il est du caractère
Dont un Amant m'eût plû, si j'eusse été Bergère;
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer ;
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer.
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle ;
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur ;
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur.
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace;
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

As-tu vu de ses vers ?

HYLAS.

Je les sais presque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux ;
Quand Climène à la Ville alloit faire un voyage !
Je n'en sais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les sais point, j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hylas, de me les dire !

HYLAS.

Je t'obéis, écoute un Amant qui soupire.

Vous allez donc quitter, pour la première fois ;
De ces Hameaux la demeure tranquille ?

Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climène, vous partez, vous allez à la Ville;
Climène, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois.

Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages;
Leur rang, ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas! au fond de nos bocages;
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une musette & mon amour?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux:
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux,
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climène;
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré:
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine;
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire;
Les manières qu'on prend dans nos petits Hameaux;
Rapportez-moi cette rougeur sincère,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & simple Bergère;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux;
Vous verrez à la Ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même Ville où vous allez paroître;
Pour la belle Climène, elle a vu mes langueurs;
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs
J'y regrettois notre séjour champêtre,
Et votre vue, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux;
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre;
Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre:
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux!

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore;
Phœbus, ou toi plutôt que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton autel.

HYLAS.

Il t'en peut coûter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climène,
Qui cèdent à ceux-ci, quoiqu'ils cèdent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour;
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HYLAS.

Et ces vers-là, Berger, tu les fais?

ADRASTE.

Oui, sans doute.

HYLAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

MA Bergère revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa présence;

J'irai, j'irai m'offrir le premier à ses yeux.
Ah! Ciel, si de quelque distance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux!

Oui, je serai le seul dont la joie éclatante,
Par d'assez vifs transports, marquera ce beau jour;
J'aurai seul une ardeur digne de son retour:
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je? cette ardeur est-elle donc nouvelle?
N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle,
N'avois-je pas le même empressement?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires;
Mais maintenant, Climène, ils devroient vous charmer:
Vos yeux depuis long-temps n'ont vu d'Amans sincères,
Et pourroient-ils jamais s'en désaccoutumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours légères,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La

La Ville eſt pleine de contrainte,
De faux ſermens & de vœux indiſcrets.
Que ne l'avez-vous vue exprès,
Pour ſavoir de quel prix eſt cet amour ſans feinte
Qui ſe trouve dans nos forêts ;
De quel prix ſont nos bois pour s'y parler ſans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuſe plainte,
Et mon cœur pour ſentir vos traits ?

Revenez plus Bergère encore
Que vous n'étiez en nous quittant ;
Songez qu'il eſt au monde un cœur qui vous adore.
Une Belle au milieu des ſoupirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont ſa fierté s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.

HYLAS.

Adraste, j'avouerai que ma ſurpriſe eſt grande,
Que contre de tels chants Climène ſe défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu ? Les vers par leurs attraits
Ont ſoumis les lions, entraîné les forêts ;
Après cela, je crois, le moins qu'ils puiſſent faire,
C'eſt d'adoucir le cœur d'une jeune Bergère.
L'Amour les a fait naître, & les vers à leur tour
Ne manquèrent jamais à bien ſervir l'Amour.

HYLAS.

Mais Climène, dit-on, est fière, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HYLAS.

N'a-t-on jamais poussé des soupirs superflus?

ADRASTE.

Et bien je te dirai quelque chose de plus.
Nous étions l'autre jour sous l'Orme de Silène,
Une assez grosse troupe, où se trouva Climène;
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien;
Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien:
Mais dès les premiers mots jettés à l'aventure,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fût à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HYLAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire,
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

LA STATUE DE L'AMOUR.

VIIe. EGLOGUE.

DANS le fond d'un bocage impénétrable au jour
Est un petit Temple rustique,
Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique;

Ce Dieu n'est point Pan, c'est l'Amour.
D'un simple bois on y voit sa figure ;
Elle n'a point ces traits hardis & délicats
Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias :
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature ;
L'ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit sa main.
L'Autel suffit à peine aux festons, aux Guirlandes,
Qu'y portent d'innocens Mortels ;
Il est de plus riches Autels,
Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
Là parut un Berger, qui d'un secret souci
Portoit dans l'ame une profonde atteinte :
Profanes cœurs, n'écoutez point sa plainte ;
Au Dieu d'Amour il s'exprimoit ainsi.

TOI, qu'avec nos Bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore !
Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups,
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême,
On doit avec excès aimer celle que j'aime ;
Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas,
Ou même si mon cœur ne les adoroit pas,
S'il leur manquoit un cœur si tendre & si fidelle,
On te reprocheroit d'être injuste envers elle.

Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer;
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer?
Je ne suis qu'un Berger, elle égale Diane;
Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne :
J'espère quelquefois en mes soins assidus;
Mais je la vois paroître, & je n'espère plus.
A force d'être aimable, elle devient terrible;
Dieux! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible!
Cependant elle daigne écouter ces chansons,
Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons;
Où ce que tu répands de tendresse & de flamme,
Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.
Mais c'est-là ce qui fait mon plus cruel tourment,
Ma Musette est pour elle un simple amusement;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'apperçoit pas de l'Amant qui soupire:
Sans songer au sujet, elle goûte mes chants;
Ils ne la touchent point, & lui semblent touchants.
Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :
Vif & soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grâce,
De toute sa fierté terrassé mon audace.
J'aimois, & j'ai parlé; mes hommages, mes soins,
Paroissent plaire assez : mais moi je lui plais moins.

Ce n'eſt qu'à mon amour qu'il eſt permis de plaire :
Sure de ſon repos, elle en eſt moins ſévère ;
Sa tranquille bonté regarde ſans danger
Un trouble qu'elle cauſe & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on déſarme la haine ;
Mais comment ſurmonter ſa douceur inhumaine,
Sa funeſte douceur, qui m'ôte enfin l'eſpoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir ?
Quel ſera mon deſtin ? Tu peux ſeul me l'apprendre ?
Ne me reſte-t-il plus, Amour, rien à prétendre ?
A mon plus grand bonheur ſuis-je donc arrivé ?
Eſt-ce là tout le prix que tu m'as réſervé ?

En achevant ces mots, il attachoit ſa vue
Sur le Dieu qu'imploroit ſa voix ;
Il vit, où les Amans ſe trompent quelquefois,
Il vit ſourire la Statue.
Ce prodige douteux flatta pourtant ſon cœur :
Mais enfin qu'auroit voulu dire
Le plus inconteſtable & le plus vrai ſourire ?
C'étoit peut-être un ſourire moqueur.



THAMIRE.

VIIIe. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SYLVIE.

AMARILLIS.

Les Bergers tous les jours font entr'eux des combats
Et de chanſons & de muſettes ;
Lorſque vous vous trouvez ſeules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas ?
Quoi ! les graces du chant ſont-elles néceſſaires
A des Bergers plutôt qu'à vous ?

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous ?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergères.

SYLVIE.

Nos amours ?

AMARILLIS.

Et quoi donc ?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux
Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des récits peut-être trop ſincères.

SYLVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par-tout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez sans tarder davantage :
Voyons qui de vous deux sait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage ;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moi votre cœur se déclare ?
Entre Belles je sais que la franchise est rare ;
Mais elle doit ici régner dans vos discours.
Par un combat tel que le vôtre,
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer.
Allons, agréable Sylvie,
Je le vois bien, vous voulez commencer.

SYLVIE.

Lycas brûle pour moi de l'amour le plus tendre,
Que faire, Amarillis ? quel parti puis-je prendre !
Je n'y sais que d'aimer Lycas.

FLORISE.

Il n'est fidèle Amant que mon Amant n'efface ;

J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place ;
Elle ne s'en ſauveroit pas.

SYLVIE.

Aimer eſt un plaiſir, mais il ne peut ſuffire ;
Il y faut joindre encor le plaiſir de le dire :
J'aime Lycas, Lycas le ſait.

FLORISE.

Ce plaiſir eſt bien doux, mais je me le refuſe.
Je ſais trop qu'il n'eſt point de Berger qui n'abuſe
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SYLVIE.

Je ſuis ſimple & naïve, & de feindre incapable ;
Et je crois ma franchiſe encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois, comme vous, être ſimple & naïve ;
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'un Amant ſe captive,
Et mon Amant m'eſt précieux.

SYLVIE.

Si l'on cache le feu dont on ſe ſent épriſe,
Ce n'eſt pas à l'Amant du moins qu'on le déguiſe ;
Qui le cauſe, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je conſens qu'avec ſoin un Amant m'examine ;
Mais il eſt plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'eſt de celui qu'il voit.

SYLVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour oſe ſe peindre ;

Mes yeux, vous dites tout : mais je ne puis m'en
plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible;
Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,
Détournez-vous pour un moment.

SYLVIE.

Je feignis quelque temps, moins par art que
par honte;
Mais je trouvai Lycas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne sais plus comment Thamire avoit su faire;
Mon secret ne tenoit à rien.

SYLVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,
La Fête de Venus étoit un temps heureux;
Je m'en suis apperçue, &, grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sais bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit :
Du péril où j'étois je me vis dégagée;
J'en eus cependant du dépit.

SYLVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous;
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flamme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe; & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SYLVIE.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles;
Des présens que l'Amour a soin d'assaisonner;
Lycas aura bientôt jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sais plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite:
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal;
Je le prends à danser deux ou trois fois de suite;
Mais après je prends son rival.

SYLVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême:
Un jour Lycas & moi nous caressions mon chien,
Nous le baisions ensemble, il me baisa moi-même;
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire:

Il tomba l'autre jour un œillet de mon ſein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisît mal ſa main.

Sylvie alloit encore reprendre après Floriſe;
Quand l'une & l'autre fut ſurpriſe
D'entendre un buiſſon qui trembla.
Que des Amans l'inſtinct fidelle
Les conduit ſûrement ſur les pas d'une Belle!
Lycas & Thamire étoient là.

L'agréable combat que celui des Bergères,
Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire *ſur-tout, que par de longs myſtères*
On avoit voulu tourmenter!
Floriſe fut confuſe, & d'une prompte courſe
Hors de ces lieux précipita ſes pas;
Dernière, mais foible reſſource
Dans de ſemblables embarras.

Thamire la ſuivit; que pouvoit-elle faire?
Refuſer de le voir, marquer de la colère,
Qu'il ſurprît un ſecret ſi long-temps renfermé:
Encor quelle colère, & quelle foible cauſe,
D'accuſer un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de choſe.
Bientôt ſon cœur ſe fut rendu.
Thamire qu'animoit ſa fortune préſente,
Payoit par les tranſports d'une flamme contente

Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis, que fit-elle?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint;
Sans doute Amarillis se tint
Peu nécessaire à vuider la querelle.

ISMÈNE.

IXe. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

Vous qui par vos treize ans à peine encor fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité, compagne de votre âge,
D'un rustique hautbois vous attirez l'hommage;
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de vers & de chants;
Pour des Muses sans art convenable Héroïne,
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous destine;
Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels piéges tend l'Amour à ce qui nous ressemble.
Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces piéges présentés,
Avec un triste soin soient toujours évités.

Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre;
Ils ont quelque péril, je ne déguise rien.
Et que prétends-je donc? Je ne le sais pas bien.
Dans des vers sans objet, sous des histoires feintes,
Vous parler de desirs, de tendresse, de plaintes.
Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon;
Aimer ou n'aimer pas, est une grande affaire:
Que sur ces deux partis votre cœur délibère;
On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer.
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.

SUR la fin d'un beau jour, aux bords d'une fontaine,
Corylas sans témoins entretenoit Ismène;
Elle aimoit en secret, & souvent Corylas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la Bergère;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entends avec transport les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez;
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître:
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dange-
reux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre ;
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens ;
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices ;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux :
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dange-
reux.

Dieux ! disoit le Berger, quelle est ma récompense !
Vous ne me marquerez aucune préférence :
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux,
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.
Je ne connois que trop votre humeur complaisante;
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces souris flatteurs,
Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
Ah! plutôt mille fois .. Non, non, répondoit-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés ;
Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène.
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux :
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dange-
reux.

Et bien, reprenoit-il, ce ſera mon partage
D'avoir ſur mes rivaux quelque foible avantage;
Vous ſavez que leurs cœurs vous ſont moins aſſurés,
Moins acquis que le mien, & vous me préférez:
Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'abſence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience;
Tout vous pourra fournir un aſſez doux emploi
Et vous trouverez bien la fin des jours ſans moi.
Vous me connoiſſez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître:
Croyez-moi, Corylas, je n'ai pas le bonheur
De regretter ſi peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moiſſon fut faite,
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiète?
La jalouſe Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente Paſteurs vint exprès me chercher.
Que j'en ſentis contr'elle une vive colère!
On vous l'a raconté, n'en faites point myſtère;
Je ſais combien l'abſence eſt un temps rigoureux
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergère Amante?
Le mot d'amour manquoit, Iſmène étoit contente.
A peine le Berger en eſpéroit-il tant;
Mais ſans le mot d'amour il n'étoit point content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuſe,
Il ſonge à ſe ſervir d'une innocente ruſe.
Il faut vous obéir, Iſmène; & dès ce jour,

Dit-il en ſoupirant, ne parler plus d'amour.
Puiſqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la ſimple amitié mon cœur va ſe réduire;
Mais la jeune Doris, vous n'en ſauriez douter,
Si j'étois ſon Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois: Corylas, quitte Iſmène;
Viens ici, Corylas, qu'un doux eſpoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Iſmène alors comme un fidèle Amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces ſoins trop empreſſés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien! Iſmène à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de viſage.
Pour cacher ſa rougeur, elle voulut en vain
Se ſervir avec art d'un voile ou de ſa main;
Elle n'empêcha pas ſon trouble de paroître;
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître?
Corylas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, & c'eût été le mieux:
Mais puiſque l'amitié vous paroît trop paiſible,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes inſenſible,
Que la fidélité n'eſt chez vous qu'à ce prix,
Je m'expoſe à l'amour, & n'aimez point Doris.



TIRCIS

TIRCIS ET IRIS.

Xe EGLOGUE.

DANS le fond d'un Vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau;
Rarement un Berger y mena son troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergère.
D'arbres épais il est environné;
Il s'y conserve une ombre, il y règne un silence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline,
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine,
Déjà ses petits flots savent faire rêver.
La beauté de ces lieux, toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'art ose y paroître;
L'art même leur nuiroit s'il les vouloit parer:
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on vient s'y retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
Par différens chemins deux Amans se rendirent;

Sans en être d'accord, l'un & l'autre comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joie amoureuse,
Mieux que dans leurs discours, éclata dans leurs yeux :
Seulement la Bergère en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naissante,
Iris un peu plus haut, Tircis un peu plus bas :
L'Amour aux pieds d'Iris, marquoit toujours sa place ;
Et voici leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifférens ne se montrera pas.

TIRCIS, IRIS.

TIRCIS.

On aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire ;
Cependant cherchez-y quelque Berger sincère,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,
Si vous en trouvez un sincère comme moi.

IRIS.

Il est quelques beautés qu'on trompe, ou que l'on quitte ;

Mais il en eſt plus d'une auſſi qui le mérite.
Et quoi ! voulez-vous donc qu'avec fidélité
On aime Cléonice & ſon air affecté ?
Voulez-vous que l'on ſoit fidèle pour Madonte,
Qui toujours ſur ſes ans nous impoſe ſans honte ?
Mais Climène, mais Liſe ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRCIS.

Ne vous y trompez pas ; pour être jeune & belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climène ? Il n'eſt pas d'air plus
doux,
Et même elle a, dit-on, quelque choſe de vous.
Mais ſi je vous diſois que Climène eſt trahie ?
Menalque, qui devroit l'aimer plus que ſa vie,
Qui ſouvent la voit ſeule près d'un certain buiſſon,
Menalque pour une autre a fait une Chanſon.
Et Liſe, à votre avis, eſt-elle plus heureuſe,
Elle que ſes beaux yeux rendent ſi dédaigneuſe ?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Paſteurs,
Choiſir ſon Licidas pour lui donner des fleurs :
A l'amour du Berger elle les crut bien dues,
Hélas ! le lendemain il les avoit perdues.

IRIS.

Tircis, je vous entends, vous n'aimez pas ainſi ;
Mais ne me puis-je pas faire valoir auſſi ?
Croyez-vous que pour être & fidèle & ſincère,
On en trouve toujours autant dans ſa Bergère ?

Damon y gagneroit, nous sommes tous témoins
Combien à Timarète il a plu par ses soins.
L'autre jour cependant elle vint parderrière
Au fier & beau Thamire ôter sa pannetière ;
Damon étoit présent, elle ne lui dit rien :
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien ;
Ces tours-là ne se font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en usois de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content :
J'ai vu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse ;
La Belle avoit un air de langueur, de paresse.
Au contraire, Daphnis, d'un air vif, animé,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRCIS.

Iris, qu'avez-vous dit ? On se fût figuré
Que le fidèle amour, des Villes ignoré,
S'étoit fait dans nos bois des retraites tranquilles :
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes.
Ah ! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas ?
Charmé de leurs chansons, je suivois tous leurs pas.
Maintenant que je sais qu'ils sont tous deux coupables,
Je les fuis ; leurs chansons ne sont plus agréables.

IRIS.

Alphiſe & Timarète ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toujours avec empreſſement:
Mais depuis que je ſais qu'Alphiſe & Timarète
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir ; & les jours les plus longs
J'aime mieux les paſſer ſeule avec mes moutons.

TIRCIS.

Puiſque dans ce Hameau les amours dégénèrent;
Car tous nos vieux Bergers, on ſait comme ils aimèrent;
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le courroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je ſerai charmée;
Parmi tant de beautés, d'être la plus aimée;
Où par mes tendres ſoins Tircis ſera nommé
Parmi tant de Paſteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne ſoit point ici des feux tels que les nôtres;
Jouiſſons du plaiſir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui ſouffrent le partage & changent tous les jours.

TIRCIS.

Si je change jamais, ſi mon cœur ſe partage,
Puiſſé-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage;

Puisse déplaire à tous mon plus doux chalumeau ;
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau !

IRIS.

Ruisseaux qui murmurez, bois chargés de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au même
instant,
Et que sans ressentir une secrette peine,
Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRCIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutez ma Bergère, écoutez ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables ;
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour,
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRCIS.

Bergères, qui causez tant de soupirs, de larmes ;
Ne comptez plus sur moi pour admirer vos
charmes,
Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits ;
Mes yeux à vos appas sont fermés pour jamais.

ALORS de mille voix ensemble confondues,
Et dans ce lieu tout-à-coup répandues,
Des deux Amans l'entretien fut suivi :
Les Nymphes, les Sylvains dans leurs grottes obscures,
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
Leur applaudissoient à l'envi.



ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, *Berger.*

ISMÈNE, *Bergère.*

LICORIS, *Confidente de Diane.*

EURILAS, *Confident d'Endimion.*

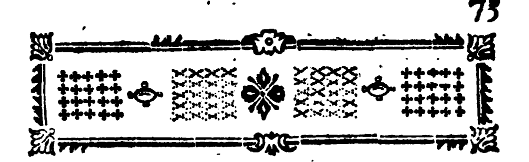
CHŒUR *de Satyres & de Faunes.*

CHŒUR *des Nymphes de Diane.*

CHŒUR *des Bergers.*

CHŒUR *des Heures.*

CHŒUR *de ceux qui ont été métamorphosés en Etoiles.*



ENDIMION,
PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAN, UN SATYRE, LICORIS.

LICORIS *à Pan.*

CESSEZ, cessez d'être Amant d'une ingrate.

LE SATYRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATYRE.

Ne perdez point de précieux ſoupirs.

LICORIS.

Diane eſt belle & charmante,
Mais elle eſt indifférente ;
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir ſans appas ?

LE SATYRE.

Elle a contre l'Amour armé tout ſon courage.
Un ſoupir amoureux, un ſeul regard l'outrage;
Avec ſi peu d'eſpoir, pourquoi vous embarquer ?
Laiſſez-lui ſa fierté, c'eſt un triſte avantage :
On ne peut mieux punir une vertu ſauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATYRE ET LICORIS.

Ceſſez, ceſſez d'être Amant d'une ingrate,
Choiſiſſez mieux l'objet de vos déſirs ;
Dans votre amour il n'eſt rien qui vous flatte,
Ne perdez point de précieux ſoupirs.

PAN.

La froideur & l'indifférence
Ne ſont qu'une fauſſe apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle
Eſt-il une cruelle
Qui ne ſoit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine eſpérance.

LE SATYRE.

Du moins vous courez le hasard
De soupirer sans récompense.

LICORIS.

Quittez une vaine espérance.

LE SATYRE.

Dussiez-vous être heureux, vous le seriez trop tard.

PAN.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens ;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

(*Pan sort avec le Satyre, & Licoris demeure seule pendant quelques momens*).

SCÈNE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

Quel bonheur vous conduit dans ce lieu solitaire,
Sans y trouver un Amant odieux ?
Pan vient de sortir de ces lieux.

Malgré votre humeur févère,
Le moins aimable des Dieux
A fait deffein de vous plaire.
Rien ne marque mieux
Que la raifon ne tient guère
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiffons à cet Amant une audace fi vaine,
Elle aura le fuccès qu'elle peut mériter.
Mais, que me veut Ifmène?
Il la faut écouter.

SCÈNE III.

DIANE, LICORIS, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Déesse, à vos genoux, qu'avec refpect j'embraffe,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'eft dégagé d'un malheureux amour:
Souffrez que déformais je vous fuive à la chaffe,
Recevez-moi dans votre Cour.
L'Amour n'ofe fur vous étendre fa puiffance,
Je connois fes rigueurs, je crains encor fes coups;
Je ne puis être en affurance,
Si je ne fuis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires,
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds ?
Endimion toujours néglige-t-il vos vœux ?

ISMÈNE.

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires ;
Il renonce au projet qu'avoient formé nos pères
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes.
Combien m'as-tu coûté de larmes !
Hélas ! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre ;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains sujets de me flatter,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour est en courroux,
Son courroux n'est pas durable.
Endimion est aimable ;
S'il revient jamais vers vous,
Serez-vous inébranlable ?

Vous ne répondez point, je vois votre embarras.

ISMÈNE.

Daignez me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIANE ET LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne ſont pas rompus.

ISMÈNE.

Non, non, mes liens ſont rompus.

DIANE ET LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMÈNE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre ſecours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous, dont je ſuis la Souveraine,
Nymphes, qui ſur mes pas vous plaiſez à chaſſer,
Recevez parmi vous Iſmène;
A l'Amour, comme vous, elle veut renoncer.



SCÈNE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMÈNE.

CHŒUR DES NYMPHES.

Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde;
Venez, venez parmi nous.

(*Danse des Nymphes*).

UNE NYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous coûter de larmes;
L'amour le plus heureux a toujours ses alarmes,
Aux innocens plaisirs il ôte leurs douceurs :
Les chansons des oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux zéphyrs ont pour nous tous leurs charmes.

SCÈNE V.

DIANE, NYMPHES, ISMÈNE, BERGERS *Amans d'Ismène.*

DEUX BERGERS.

Bergère, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulez-vous nous quitter ?
N'étoit-ce pas le nom d'Ismène
Que sans cesse aux échos nous faisions répéter ?
N'étions-nous pas toujours occupés à chanter
Et vos appas, & notre peine ?
Bergère, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulez-vous nous quitter ?

(*Danse des Bergers qui tâchent à fléchir Ismène*).

CHŒUR DES BERGERS.

Voyez notre douleur sincère,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHŒUR DES NYMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincère,
N'écoutez point leurs soupirs.

CHŒUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ſes plaiſirs.

CHŒUR DES NYMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez même ſes plaiſirs.

ISMÈNE.

Je ſais ce que je dois, Bergers, à votre zèle;
Mais mon deſſein eſt pris, allez, oubliez-moi.

CHŒUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuſte loi!
Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruelle!
(*Ils ſortent*).

DIANE *à Iſmène.*

Puiſque rien déſormais n'ébranle votre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHŒUR DES NYMPHES.

Jouiſſez de l'heureux partage
Qui vous eſt préſenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage;
Goûtez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gémit dans l'eſclavage,
Qu'il eſt doux d'être en liberté!
(*Elles ſortent avec Iſmène*).

SCÈNE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

Que tu prends un ſoin inutile,
Iſmène ! quelle erreur conduit ici tes pas !
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille ;
Et le mien ne l'eſt pas.
Tu fuis Endimion. Hélas !
Que tu choiſis mal ton aſyle !

LICORIS.

Sans ſavoir de quel trait votre cœur eſt atteint,
Elle ſe plaint à vous d'une flamme fatale ;
Avec plaiſir on voit une rivale
Qui ſouffre & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte étoit extrême ;
D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
Et l'on me croit toujours la même ;
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

LICORIS.

Banniſſez l'Amour de votre ame,
Son empire pour vous auroit trop de rigueur;
Toujours votre fierté combattroit votre flamme :
L'Amour ne répand point ſes douceurs dans un cœur,
S'il n'en eſt paiſible vainqueur.

Dégagez-vous, ſongez que vous êtes Déeſſe.
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendreſſe,
Et non pas de ſon objet.

L'aimable Berger que j'adore,
N'a pas beſoin d'un rang qui s'attire les yeux;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.
L'Amour lui paroît mépriſable;
Et même en n'aimant rien, il en eſt plus aimable.
Que ſa fierté dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle ſoit plus rebelle.
Hélas! pour ſoutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triſte ſecours.

LICORIS.

Mais s'il ne ſort jamais de ſon indifférence....

DIANE.

Je ſais trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel ſilence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offenſe;
En ſecret ſeulement j'oſerai ſoupirer.
Je languirai ſans eſpérance ;
Et craindrai même d'eſpérer.

DIANE ET LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs ſenſibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir ?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire;
Il faut lui céder & ſouffrir.



ACTE II.

Temple rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel jour, quel heureux jour je vais voir célébrer!
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zèle;
Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque sans crime:
Ce détour, ce déguisement
Convient à mon respect extrême;
Et mon cœur, pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle ;
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane eſt immortelle :
Mais des appas d'une Belle,
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergère,
Je craindrois encor ſa colère.
Mes feux n'oſent paroître au jour ;
Je gémis ſous les loix que le reſpect m'impoſe :
Mais ſa Divinité n'en eſt pas tant la cauſe,
Que ſes appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais ſe découvrir ?
Que n'avez-vous pris ſoin de vous guérir
Par l'hymen de l'aimable Iſmène ?

Près d'un objet dont on eſt adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle :
D'une funeſte flamme un cœur n'eſt délivré,
Que par une flamme nouvelle ;
Et contre les Amours,
Les Amours ſeuls ſont un ſecours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre;
Je ne puis eſpérer, & je n'oſe me plaindre :
Cependant un plaiſir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en ſecret des peines ſi cruelles ;
Au milieu de mes maux, je m'applaudis d'aimer
La plus fière des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît, lorſque l'on eſt flatté
Du doux eſpoir de la victoire ;
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde ſa liberté :
Quel charme a pour vous ſa fierté ?

ENDIMION.

Elle redouble ſa gloire,
Et le prix de ſa beauté.

Je vois de nos Bergers la troupe qui s'avance ;
Eurilas, il eſt temps que la fête commence.



SCÈNE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

Ecoutez ces Bergers qui parlent par ma voix ;
Déesse ; daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique :
On vous élève ailleurs des Temples éclatans ;
Mais dans un lieu plus magnifique,
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.
(*Danse des Bergers*).

UN BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous réparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour ;
Votre char ; lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent votre Cour.

DEUX BERGERS.

En descendant des Cieux, vous venez sur la terre
Régner dans les vastes forêts ;
Votre noble loisir sait imiter la guerre,
Les monstres dans vos jeux succombent sous vos traits.

TROIS

TROIS BERGERS.

Jusques dans les Enfers votre pouvoir éclate:
Les manes en tremblant écoutent votre voix;
Au redoutable nom d'Hecate,
Le sévère Pluton rompt lui-même ses loix.

CHŒUR.

Que le Ciel, que la Terre & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux différens elle doit recevoir!
Chantons sa puissance suprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos éloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plutôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle:
Malgré l'Amour dont vous suivez la loi,
Célébrez la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soi.

CHŒUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avez sur l'Amour remporté la victoire.
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups;
La gloire de l'Amour ne sert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCÈNE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

BERGERS, jusqu'en ce lieu votre hommage m'attire ;
De sincères respects savent charmer les Dieux :
Mais je veux arrêter des chants audacieux

Que trop de zèle vous inspire.
Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage ;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux seront récompensés.

(*Tous les Bergers sortent.*)



SCÈNE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel ! quel étonnement de mon ame s'empare !
Quoi ! votre noble orgueil ſe dément en ce jour ?
Diane hautement déclare
Qu'elle eſt moins contraire à l'Amour ?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette fête,
Lui dont mon cœur eſt la conquête ;
En outrageant l'Amour il croyoit me flatter.
Excuſe ma foibleſſe,
Son erreur bleſſoit ma tendreſſe,
Et je n'ai pu la ſupporter.

LICORIS.

Ne me déguiſez rien, vous lui voulez apprendre
Que juſqu'à vous il peut lever les yeux ;
Vous prenez pour parler un tour myſtérieux,
Mais vous voulez qu'il oſe vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! hélas !
Du moins, ſi je le veux, ne le pénètre pas.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAN, UN SATYRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croîrai-je un bruit qui vient de ſe répandre?
Diane a-t-elle protégé
L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION ET EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
A l'Amour déſormais Diane eſt moins rebelle;
J'oſe ſeul ſoupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on eſt toujours aimable.

La Beauté que je sers étoit impitoyable.
Je sais que je dois peu compter sur mes appas :
Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable ;
Je l'ai cru sur sa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

LE SATYRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle ;
Quand on aime à languir pour les yeux d'une belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé :
Mais il n'est rien de plus sensé,
Que d'être Amant, & même Amant fidelle ;
Quand on est bien récompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joie à la Déesse ;
Que les Faunes s'assemblent tous ;
Qu'ils viennent, remplis d'allégresse,
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoi ! déjà votre amour s'apprête
A faire éclater sa conquête ?

EURILAS.

L'Amant d'une fière Beauté
Doit ménager sa vanité :
S'il fait des progrès, il doit feindre

De ne pas s'en appercevoir ;
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien, sans montrer que j'espère,
Rendons hommage à ses attraits ;
Et par des soins qui ne peuvent déplaire ;
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCÈNE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur !
Je me flattois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle !
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle !
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je perds le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un tranſport que la raiſon condamne;
Ce n'eſt point un indigne choix,
Que le puiſſant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce n'eſt point à lui d'oſer aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui ſont pas connus;
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui ſont dûs.

EURILAS.

Toujours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pu la forcer
A quitter ſon indifférence,
Ce n'eſt pas moi, du moins on ne le peut penſer.

Vengeons-nous, vengeons-nous d'un injure mortelle;
Il ne me reſte plus que ce funeſte bien:
Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle,
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismène;
Et son amour & mon devoir
Se fussent opposés au penchant qui m'entraîne;
Je veux essayer leur pouvoir.
Je veux redemander Ismène à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit venger ma tendresse!

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux?
Vous parlez toujours de vengeance.

ENDIMION.

Hélas! de mes transports quelle est la violence!
Que me dis-tu? Que je suis malheureux!

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflammé?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile;
C'est assez de se guérir.
Pourvu que vous soyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir?
La vengeance est inutile;
C'est assez de se guérir.

ENDIMION.

ENDIMION.

Si je ne ſuivois pas ce conſeil ſalutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déeſſe paroît, je vais te ſatisfaire;
A mon repos Iſmène eſt néceſſaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCÈNE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DÉESSE, mon audace eſt peut-être trop grande,
De croire avoir le droit d'implorer vos bontés;
Si je mérite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des Divinités
Ne peuvent être mérités.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à votre attente.

ENDIMION.

Iſmène a le bonheur d'être de votre Cour;
Je ne ſais cependant ſi ſon ame eſt contente:
Daignez ſouffrir ſon retour;
Si j'obtiens qu'elle y conſente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi ! vous l'aimez ? vous dont l'indifférence
Rejettoit ses vœux & ses soins ?

ENDIMION.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Ismène me rappelle ;
Sa retraite m'a fait sentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous souhaitez
N'est pas une légère grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux sont écoutés...

DIANE.

Allez, je résoudrai ce qu'il faut que je fasse,
Et vous saurez mes volontés.



SCÈNE IV.

DIANE.

Où suis-je ? Endimion pour Ismène soupire ;
Et moi je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahissois le secret de mon feu.
Après une foiblesse inutile & honteuse,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuse...
Mais quoi ! ne dois-je pas me croire trop heureuse,
Que l'ingrat m'entende si peu ?

En me causant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en sûreté ;
S'il ne m'eût soutenue, hélas ! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismène,
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne :
Je redeviens Diane, & veux l'être toujours ;
Je reprends ma première haine
Pour tous les cœurs esclaves des Amours.

Je vois le Dieu des bois, faut-il que je l'entende ?
Ma peine, ô Ciel ! n'est donc pas assez grande ?

SCÈNE V.

DIANE, PAN, FAUNES ET SYLVAINS.

PAN.

Déesse, souffrez qu'en ce jour
Tous les demi-Dieux de ma Cour
Se soumettent à votre empire ;
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les forêts, que les monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des monts & des forêts ;
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent,
De Diane & de ses attraits ;
Que tous les autres chants finissent :
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant,
Dans tous les lieux où règne son Amant.

CHŒUR.

Que les forêts que les monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des monts & des forêts ;
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent,

De Diane & de ses attraits ;
Que tous les autres chants finissent :
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous lieux où règne son Amant.

(*Danse des Faunes*).

DIANE *à Pan.*

A recevoir vos soins j'ai voulu me contraindre ;
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre ;
Quand on est trop sévère, on se croit en danger ;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille,
Que votre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

(*Elle sort*).

SCÈNE VI.

PAN, FAUNES ET SILVAINS.

PAN.

Ai-je bien entendu ? C'est ainsi qu'on m'outrage ?
O Ciel ! où me vois-je réduit ?
J'avois pris de l'espoir, il est soudain détruit :
Ah ! quelle honte ! quelle rage !

CHŒUR DES FAUNES.

Guérissez-vous d'un feu si mal récompensé,

Des Faunes vos ſujets l'honneur en eſt bleſſé ;
On ne voit point entr'eux paroître
De malheureux Amans.
Ah ! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

PAN.

Soins qu'on a méprisés, vains efforts de mon zèle ;
Ne ceſſez point de vous offrir à moi ;
Vous n'avez pu toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inſpirer contr'elle
Tout le courroux que je lui dois.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ISMÈNE.

SOMBRES forêts qui charmez la Déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiète ?
J'aimois un insensible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant sans savoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toujours agité.

Sombres forêts qui charmez la Déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCÈNE II.

DIANE, LICORIS, ISMÈNE.

DIANE.

Ismène, parlez-moi ſans feinte,
Endimion vous redemande à moi;
D'une tendre douleur j'ai vu ſon ame atteinte:
Iſmène, parlez-moi ſans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre ſous ma loi?

ISMÈNE.

O Ciel! que ma ſurpriſe eſt grande!
Quoi! cet ingrat... non, non, je ne le puis penſer.

DIANE.

A ſon amour naiſſant, il veut que je vous rende;
Répondez, je vous le commande,
A vivre ſous ma loi voulez-vous renoncer?

ISMÈNE.

Vous ſavez qu'à jamais je m'y ſuis aſſervie,
Rien ne peut ébranler ma foi;
A ſuivre d'autres loix ſi l'Amour me convie,
L'Amour ſans votre aveu ne peut plus rien ſur moi.

DIANE.

J'entends ce que vous n'oſez dire,
J'uſerai bien de mon empire:
Je verrai votre Amant; allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCÈNE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ainsi vous permettez qu'Ismène soit contente ;
Votre cœur à jamais reprend sa liberté :
J'ai vu par son amour ce grand cœur agité ;
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE et LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime !
Qu'il est difficile, hélas !
De vaincre un amour extrême !
Après la victoire même,
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sais qu'Endimion ne me fait point d'outrage :
Cependant son amour m'irrite malgré moi ;
Je ne prétends point à sa foi,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice ;
J'ai honte de mon injustice ,

Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'eſt une peine affreuſe
De rendre une rivale heureuſe,
C'eſt un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorſque la gloire eſt contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur généreux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître :
Mon deſſein va s'exécuter ;
Je vais.... mais quoi ! je ſens mon feu ſe révolter,
Je ſens ma foibleſſe renaître ;
Par de nouveaux combats, faut-il la ſurmonter ?
Dans quel déſordre je retombe !
Que je crains qu'à la fin ma raiſon ne ſuccombe !

Cruel Amour, es-tu content ?
Seule je te bravois dans la Troupe céleſte ;
Mais ſur mon cœur enfin ton empire s'étend.
Tu vois ce cœur ſi fier, interdit & flottant ;
Le peu de force qui me reſte
Peut me quitter en un inſtant.
Suis-je pour toi, dans cet état funeſte,
Un triomphe aſſez éclatant ?
Cruel Amour, es-tu content ?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroiſſez plus tranquille ;
Prononcez un aveu qui vous fait ſoupirer :
Plus cet effort eſt difficile ;
Moins vous devez le différer.

SCÈNE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

Venez, Endimion, tout vous eſt favorable ;
J'accorde Iſmène à vos deſirs.

ENDIMION.

Ah ! que mon ſort eſt déplorable !

DIANE.

Que dites-vous ? D'où naiſſent ces ſoupirs ?

ENDIMION.

Juſques dans vos bontés le Deſtin m'eſt contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux ſi mal conçus ?

DIANE.

Quelle plainte oſez-vous me faire ?
Quoi ! c'eſt ainſi que mes dons ſont reçus ?
Que devient dès ce jour cette flamme nouvelle,
Qu'Iſmène en vous fuyant a ſu vous inſpirer ?

ENDIMION.

Hélas ! pouvez-vous ignorer
Que je ſuis ſans amour pour elle ?

Mon trouble, mes vœux incertains;
Ces ſoupirs échappés, mes bizarres deſſeins;
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre amour m'enflamme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame;
Et que tous mes efforts ſont vains?

DIANE.

Vous voulez ſortir d'eſclavage,
Suivez votre projet avec plus de courage.

On ne ſurmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne;
Ce n'eſt pas un premier effort
Qui briſe une amoureuſe chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conſerver un malheureux amour;
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'eſt poſſible,
Etablir la tranquillité.
Il n'eſt rien de plus doux pour une ame inſenſible,
Que de voir en tous lieux règner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, Déeſſe impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je ſais que je ne ſuis qu'un mortel, qu'un Berger:
Mais lorſque j'oſe aimer un objet adorable,

Du moins je ne ſuis pas coupable
D'un téméraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime ſecret la peine eſt aſſez grande;
J'étouffe mes ſoupirs & mes gémiſſemens.
Déeſſe, par pitié, laiſſez-moi mes tourmens;
C'eſt tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entends-je? quoi, Berger....

ENDIMION.

Qu'ai-je dit? quel tranſport?
Ciel! ai-je rompu le ſilence?
L'Amour à mon reſpect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irrités m'inſtruiſent de mon ſort:
J'y vois tout mon forfait & toute mon offenſe;
Mon feu s'eſt découvert, j'ai mérité la mort.



SCÈNE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

Du grand Aſtre des jours la mourante lumière
Va dans quelques moments s'éteindre au fond des Mers ;
Commencez votre carrière,
Et conſolez l'Univers.

DIANE.

Que mon char en ces lieux deſcende ;
Vents, c'eſt moi qui vous le commande.

(*Danſe des Heures tandis que le char deſcend. Diane y monte*).

CHŒUR DES HEURES.

Répandez, répandez votre douce clarté,
Diſſipez de la nuit l'obſcurité profonde ;
Vous devez la lumière au monde,
Lorſque le Soleil l'a quitté.

(*Diane part*).



SCÈNE VI.

ENDIMION.

Elle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire;
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colère;
Il lui ſuffit de me livrer
Au déſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, tranſport que je déteſte,
Tout eſt perdu pour moi, vous m'avez fait parler;
J'ai rendu criminel par un aveu funeſte,
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent.
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux;
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juſte courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Déſerts, qui pouvez ſeuls avoir pour moi des charmes,
Ouvrez vos antres ténébreux,
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'eſt retiré.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENDIMION *endormi*, CHŒUR D'AMOURS.

CHŒUR.

PRÊTEZ votre ſecours à ce Berger aimable;
Dieu du ſommeil, rendez-lui le repos.
Il cède au tourment qui l'accable;
Dieu du ſommeil, rendez-lui le repos.
Un Amant miſérable
A beſoin de tous vos pavots.
Prêtez votre ſecours à ce Berger aimable;
Dieu du ſommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle eſt cette clarté naiſſante
Au milieu de l'obſcurité?

Peut-être

Peut-être une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane ; elle vient revoir ce qu'elle adore :
Cachons-nous à ses yeux.
Taisons-nous ; il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.

SCÈNE II.

DIANE.

Puis-je encore me reconnoître ?
L'Amour du haut des Cieux me force à disparoître ;
Je refuse aux Mortels, saisis d'un juste effroi,
La lumière que je leur dois.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop su m'alarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donnés en partage ;
N'attendez rien de moi ; je ne sais plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennui.
Ce temps m'est précieux, puisqu'il ne peut lui-même
Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ! faut-il toujours soupirer & me taire ?
Ses vertus, son respect sincère,
Ses tourmens & tous mes combats,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Qu'il sorte d'un sommeil où sa douleur mortelle
Peut-être encor agite ses esprits,
Qu'il sache... O Ciel ! quel dessein ai-je pris ?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient ? Fuyons. Quoi ! je ne puis ?
Ah ! fuyons, je sens trop le péril où je suis.
Mais, hélas ! qu'ai-je fait ?



SCÈNE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille.*

Que vois-je ? quoi ! Déesse,
Vous venez pour punir un amour qui vous blesse ?
Ah ! mon trépas étoit certain ;
Il alloit vous venger de ma coupable audace :
Mais je tiendrai pour une grace
Que de si justes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment, dans mes regards, voyez-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas venger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine ;
Je ne veux que mourir & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenez votre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire ;

Vos vertus m'avoient su toucher,
Votre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu? Non, non, mes sens sont abusés;
Et ce songe va disparoître.

DIANE.

Quoi! mon amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le causez?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vrai? quelle ardeur!... quel hommage!...
Tout mon cœur... de mon trouble entendez le langage;
Je ne suis pas digne d'un sort si doux,
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adresse;
Du moins je ne sens point mon cœur se partager:
Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager;
Je ne vois point que vous êtes Déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse,
Je ne vois point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse.

ENDIMION.

Je ne vois point que vous ếtes Déesse.

DIANE.

Je ne vois point que vous êtes Berger.
Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez désarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE ET ENDIMION.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez désarmé.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformés en Etoiles;
Dérobez-vous des Cieux;
Des nuages obscurs vous prêteront leurs voiles;
Descendez en ces lieux.



SCÈNE IV.

DIANE, ENDIMION, *tous ceux qui ont été changés en Etoiles*, CASTOR *&* POLLUX, PERSÉE, ANDROMÈDE, ORION, ERIGONE, *&c.*

DIANE.

O vous qui composez ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eûtes toujours la confidence,
Ecoutez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHŒUR.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins sévère !
Diane a de l'Amour ressenti les attraits !

DIANE.

Endimion a su me plaire,
Cachez au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mystère.

CHŒUR.

Quelle ſurpriſe ! ô Ciel ! Diane eſt moins ſévère !
Diane a de l'Amour reſſenti les attraits !

DIANE.

Pour venir déſormais
Dans ce lieu ſolitaire,
L'ombre me ſera néceſſaire.
Seuls vous ſerez témoins de mes vœux ſatisfaits.
Dans tout l'empire de Cythère
On ne vous révéla jamais
Une ſecrète ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez ſous vos voiles épais
Un important myſtère.

CHŒUR.

Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtère ;
De ces tendres amours favoriſons la paix.
Non, non, il ne faut pas que le jour les éclaire.
Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtère.

(*Danſes, &c*).





PROLOGUE
D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui suit n'est pas sérieux ; aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Pièce. Elle devoit être jouée chez une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE.

PLAISIRS, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire ;
Rassemblez tout ce qui peut plaire :
Je reçois ici tous les goûts,

L'ennuyeuse

L'ennuyeuse tristesse est la seule étrangère.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous;
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire:
S'il en est même parmi vous
Quelques-uns qui soient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas sévère.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous;
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCÈNE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHŒUR.

Nous voici, Mercure; ordonnez:
Quel est l'emploi que vous nous destinez?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez-vous de vous négliger;
De vous, de vos appas elle sait bien juger:
Vous avez à lui plaire, & l'entreprise est grande;
Les Mortels n'osent y songer.
Essayez-vous, en ma présence,
Et sur le chant & sur la danse,

Avant que de rien hasarder,
Aimable troupe, où règne l'imprudence
Il sera bon de vous voir préluder.

(*Entrée*).

MERCURE.

Attendez pour quelques instans,
J'oubliois deux mots importans.
Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,
Vivacité,
Diversité,
C'est ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire;
Mettez bien dans votre mémoire
Vivacité,
Diversité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante,
Tu sais relever la beauté;
Sans ton secours la victoire est trop lente,
Tu soumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu sais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diversité charmante,
Tu produis la félicité.
L'amour languit dans une ardeur constante,
Le triste ennui suit la fidélité.

Diverſité charmante,
Tu produis la félicité.

CHŒUR.

Vivacité charmante,
Tu ſais relever la beauté.
Diverſité charmante,
Tu produis la félicité.

MERCURE.

Faiſons l'eſſai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.
Fuyez loin d'ici, triſtes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre;
Ceſſez de contraindre
Nos pas & nos voix.

(*Entrée de Scaramouches, d'Arlequins & de Mataſſins*).



SCÈNE III.

L'AMOUR *qui descend du Ciel*, MERCURE, LE CHŒUR.

L'AMOUR.

Finissez ce vain badinage;
Quoiqu'enfant, je suis sérieux:
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur
De la Déesse la plus fière.
La sœur du Dieu de la Lumière
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'histoire;
J'ai choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raisons pour ce choix.

CHŒUR.

O toi, dont nous suivons les pas,
Maître de l'Univers, vois notre obéissance;
Répands sur nous tes dons, prête-nous tes appas,
Fais règner par nos soins ton aimable puissance.



DISCOURS

SUR LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

LORSQUE je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poésie; & pour approfondir encore plus la matière, je m'engageai à faire une revue de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela représente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précédé les Réflexions : j'ai composé, & puis j'ai pensé; &, à la honte de la raison, c'est

ce qui arrive le plus communément. Ainſi je ne ſerai pas ſurpris ſi l'on trouve que je n'ai pas ſuivi mes propres règles, je ne les ſavois pas bien encore quand j'ai écrit : de plus, il eſt bien plus aiſé de faire des règles, que de les ſuivre ; & il eſt établi par l'uſage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'eſpère que quand on verra la critique que je fais aſſez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me ſoupçonnera pas d'avoir voulu inſinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé ſupprimer ce Diſcours, que de faire naître cette penſée dans les eſprits avec quelque fondement : mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçu en quoi les autres ſe ſont mépris, je ne m'en tiens pas moins ſujet à me méprendre, même ſur les choſes où j'aurai apperçu leurs fautes. La cenſure que l'on exerce ſur les ouvrages d'autrui n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne ſoit amère, chagrine & orgueilleuſe, comme celle des Satyriques de profeſſion. Mais la critique qui eſt un examen & non pas une ſatyre, qui a de la liberté mais ſans fiel & ſans

aigreur, & ſur-tout que l'on accompagne d'une reconnoiſſance ſincère de ſon peu de capacité, laiſſe la liberté de faire encore pis, ſi l'on veut, que tout ce qu'on s'eſt mêlé de reprendre. C'eſt cette dernière eſpèce de critique que j'ai choiſie ; & je l'ai priſe avec ſes privilèges, que je me flatte qui ne me ſeront pas conteſtés.

La Poéſie paſtorale eſt apparemment la plus ancienne de toutes les Poéſies, parce que la condition de Berger eſt la plus ancienne de toutes les conditions. Il eſt aſſez vraiſemblable que ces premiers Paſteurs s'aviſèrent, dans la tranquillité & l'oiſiveté dont ils jouiſſoient, de chanter leurs plaiſirs & leurs amours ; & il étoit naturel qu'ils fiſſent ſouvent entrer dans leurs chanſons leurs troupeaux, les bois, les fontaines & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur manière dans une grande opulence, ils n'avoient perſonne au-deſſus de leur tête, ils étoient pour ainſi dire les rois de leurs troupeaux ; & je ne doute pas qu'une certaine joie qui ſuit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au chant & à la Poéſie.

La Société se perfectionna, ou peut-être se corrompit : mais enfin les hommes passèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes ; de plus grands intérêts les agitèrent ; on bâtit des villes de tous côtés, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des villes ; & la vie pastorale étant devenue le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la Société ; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance ; mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pu y avoir quelque politesse dans les siècles suivans ; mais les Pasteurs de ces siècles-là étoient trop misérables. Ainsi, & la vie de la campagne & la Poésie des Pasteurs, ont toujours dû être fort grossières.

Aussi est-il bien sûr que de vrais Ber-

gers ne sont point entièrement faits comme ceux de Théocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire: *Aussi-tôt qu'elle le vit*, aussi-tôt *elle perdit toute sa raison*, aussi-tôt *elle se précipita dans les abymes de l'amour?*

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plût au Ciel, Amarillis, que je fusse une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des lierres qui t'environnent! Je sais maintenant ce que c'est que l'Amour: c'est un Dieu bien cruel; il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa mère l'ait nourri dans les forêts.

Cléariste me jette des pommes lorsque mon troupeau passe auprès d'elle, & elle murmure en même temps quelque chose de très doux.

Par-tout on voit le printemps, par-tout les pâturages sont plus fertiles, par-tout les troupeaux sont en meilleur état, aussi-tôt que ma Bergère paroît; mais, du moment qu'elle se retire, les herbes sèchent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pélops, ni de courir plus vîte que les Vents; mais je chanterai sous cette roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je crois que l'on trouvera dans tout cela,

& plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sais pourquoi Théocrite, ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une manière si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très-souvent. Je ne sais comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossièreté qui sied toujours mal. Lorsque Daphnis, dans la première Idylle, est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs boucs & en sèchent de jalousie; & l'on peut assurer que les termes dont Théocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idylle, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon; Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes:

& enfin, après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de ſentir mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vu ce qui avoit précédé; &, ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lorſqu'ils en ſont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats ſur le choix du lieu où ils chanteront; chacun en propoſe un dont il fait une deſcription fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien aſſorti. Il ſe trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où, entre des choſes qui regardent leurs amours, & qui ſont jolies, Comatas fait ſouvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour; & Lacon répond qu'il ne s'en ſouvient pas, mais qu'il ſe ſouvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étrivières. Quand on dit que Vénus, & les Graces, & les Amours, ont compoſé les Idylles de Théocrite, je ne crois pas qu'on prétende qu'ils aient mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Théocrite des choſes qui n'ont pas tant de baſſeſſe, mais

qui n'ont guère d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrième de ses Idylles est toute de ce caractère. Il ne s'agit que d'un Egon, qui, étant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mène dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon se gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il saura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé. Ensuite Coridon apprend à Battus qu'il a surpris dans une étable un vieillard avec sa maîtresse aux sourcils noirs; &, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idylle.

Lorsque, dans un combat de Bergers, l'un dit: *Hay, mes chèvres, allez sur la pente de cette colline*; & l'autre répond: *Mes brebis, allez paître du côté du Levant.*

Ou, *Je hais les renards qui mangent les figues*; & l'autre, *Je hais les eſcargots qui mangent les raiſins.*

Ou, *Je me ſuis fait un lit de peaux de vaches auprès d'un ruiſſeau bien frais, & là je ne me ſoucie non plus de l'été, que les enfans des remontrances de leur père & de leur mère*; & l'autre, *J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me ſoucie non plus de l'hiver, qu'un homme qui n'a point de dents ſe ſoucie de noix quand il voit de la bouillie.*

Ces diſcours ne ſentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Payſans, plutôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui, ayant eu devant les yeux l'exemple de Théocrite, s'eſt trouvé en état d'enchérir ſur lui, a fait ſes Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer ſa troiſième Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le ſecret de rectifier & de ſurpaſſer ce qu'il imitoit. Ce n'eſt pas qu'il ne reſſemble encore un peu trop à Théocrite, lorſqu'il perd quelques vers à faire dire à ſes Bergers:

Mes brebis, n'avancez pas tant ſur le bord

de la rivière ; le bélier qui y est tombé n'est pas encore bien séché.

Et, *Tityre, empêche les chèvres d'approcher de la rivière ; je les laverai dans la fontaine quand il en sera temps.*

Et, *Petits Bergers, faites rentrer les brebis dans le bercail ; si la chaleur desséchoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu près de trois cents ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent par d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par les mots, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Théocrite ; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre ; de quoi celui qui les devoit

juger est si effrayé, qu'il les laisse là & s'enfuit. Belle conclusion !

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques que Baptiste Mantouan, Poëte Latin du siècle passé, que l'on a comparé à Virgile, quoiqu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoue. Le Berger Faustus, en faisant le portrait de sa Maîtresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursoufflé & rouge; & que, quoiqu'elle fût à-peu-près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui sait si le Mantouan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement !

Je conçois donc que la Poésie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossière que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de brebis & de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui pren-

nent soin des brebis & des chèvres. Qu'un Berger dise: *Mes moutons se portent bien, je les mène dans les meilleurs paturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flattée. Mais qu'il dise: *Que ma vie est exempte d'inquiétude! Dans quel repos je passe mes jours! Tous mes desirs se bornent à voir mon troupeau se porter bien; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit; &, ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille, est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominés par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition,

L'ambition, parce qu'elle eſt trop contraire à cette pareſſe naturelle, n'eſt ni une paſſion générale, ni une paſſion fort délicieuſe. Aſſez de gens ne ſont point ambitieux: il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précédé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, ſe plaignent aſſez ſouvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la pareſſe n'a pas été étouffée; pour lui avoir été ſacrifiée, elle s'eſt trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance: mais elle ne laiſſe pas de ſubſiſter encore, & de s'oppoſer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'eſt point heureux tant que l'on eſt partagé entre deux inclinations qui ſe combattent.

Ce n'eſt pas que les hommes puſſent s'accommoder d'une pareſſe & d'une oiſiveté entière; il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuſte, s'il ſe peut, avec la ſorte de pareſſe qui les poſsède; & c'eſt ce qui ſe trouve le plus heureuſement du monde

dans l'amour, pourvu qu'il ſoit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, déſeſpéré; mais tendre, ſimple, délicat, fidèle, &, pour ſe conſerver dans cet état, accompagné d'eſpérance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des ſoins, & non pas des inquiétudes; on eſt remué, mais non pas déchiré; & ce mouvement doux eſt préciſément tel que l'amour du repos, & que la pareſſe naturelle le peut ſouffrir.

Il n'eſt que trop certain, d'ailleurs, que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus générale & la plus agréable. Ainſi, dans l'état que nous venons de décrire, il ſe fait un accord des deux plus fortes paſſions de l'homme, de la pareſſe & de l'amour. Elles ſont toutes deux ſatisfaites en même temps; &, pour être heureux, autant qu'on le peut être par les paſſions, il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie paſtorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la pareſſe a

donc lieu d'être contente. Mais cette ſorte de vie-là, par ſon oiſiveté & par ſa tranquillité, fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage; & quel amour? Un amour plus ſimple, parce qu'on n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion; plus diſcret, parce qu'on ne connoît preſque pas la vanité; plus fidèle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices; c'eſt à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaiſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant après cela que les peintures de la vie paſtorale aient toujours je ne ſais quoi de ſi riant, & qu'elles nous flattent plus que de pompeuſes deſcriptions d'une Cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaiſirs pénibles & contraints; car, encore une fois, c'eſt cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la ſcène

d'une vie tranquille & occupée ſeulement par l'amour, de ſorte qu'il n'y entrât ni chèvres, ni brebis, je ne crois pas que cela en fût plus mal; les chèvres & les brebis ne ſervent de rien: mais comme il faut choiſir entre la campagne & les villes, il eſt plus vraiſemblable que cette ſcène ſoit à la campagne.

Parce que la vie paſtorale eſt la plus pareſſeuſe de toutes, elle eſt auſſi la plus propre à ſervir de fondement à ces repréſentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moiſſonneurs, des Vignerons, des Chaſſeurs, ſoient des perſonnages auſſi convenables à des Eglogues, que des Bergers: nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'eſt pas attaché aux choſes ruſtiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la campagne.

Il y a pourtant dans Théocrite une Idylle de deux Moiſſonneurs qui a de la beauté. Un Moiſſonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille ſi mal, qu'il ne fait point les ſillons droits, que les autres le devancent toujours? Il répond qu'il eſt amoureux, & puis

chante quelque chose d'assez joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se moque de lui, & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux; que ce n'est point là le métier d'un homme de journée; qu'il faut que, pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il lui marque, qui ne regardent que la moisson. J'avoue que je ne suis pas si content de cette fin-là; je ne goûte point trop que d'une idée galante on me rappelle à une autre qui est basse & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues, & j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne sais quelle finesse il a entendu à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en possession de l'Eglogue: mais si les Pêcheurs eussent été en la même possession, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur-tout l'oisiveté. Et puis il est plus agréable d'envoyer à sa Maîtresse des fleurs ou des fruits, que des huîtres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il eſt vrai que Théocrite a fait une Idylle de deux Pêcheurs, mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter perſonne d'en faire de cette eſpèce. Deux Pêcheurs qui ont mal ſoupé ſont couchés enſemble dans une méchante petite chaumière qui eſt au bord de la mer ; l'un réveille l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poiſſon d'or, & ſon compagnon lui répond qu'il ne laiſſeroit pas de mourir de faim avec une ſi belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idylle.

Cependant, quoique l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il eſt impoſſible que la vie des Bergers, qui eſt encore très-groſſière, ne leur abaiſſe l'eſprit & ne les empêche d'être auſſi ſpirituels, auſſi délicats & auſſi galans qu'on nous les repréſente ordinairement. L'Aſtrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman ſi fabuleux qu'Amadis ; je crois pourtant qu'il ne l'eſt pas moins dans le fond par la politeſſe & les agrémens de ſes Bergers, qu'Amadis le peut être par tous ſes Enchanteurs, par toutes ſes Fées & par l'extravagance de toutes ſes aventures. D'où vient donc que les bergeries plaiſent malgré la fauſſeté des

caractères qui doit toujours blesser ? Aimerions-nous que l'on nous représentât les gens de Cour avec une grossièreté qui ressemblât autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers ressemble à celle des gens de Cour ?

Non, sans doute; mais aussi le caractère des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie ; mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination : mais elle n'est pas difficile à contenter ; il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la-lui vivement ; elle ne s'avisera pas que vous lui en cachez l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit est la chose toute entière. L'illusion & en même temps l'agrément des bergeries consiste

donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie paſtorale, dont on diſſimule la baſſeſſe : on en laiſſe voir la ſimplicité, mais on en cache la miſère; & je ne comprends pas pourquoi Théocrite s'eſt plu à nous en montrer ſi ſouvent & la miſère & la baſſeſſe.

Si les partiſans outrés de l'antiquité diſent que Théocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle eſt, j'eſpère que ſur ce principe on nous donnera des Idylles de Porteurs d'eau, qui parleront entr'eux de ce qui leur eſt particulier; elles vaudront tout autant que des Idylles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs chèvres ou de leurs vaches.

Il ne s'agit pas ſimplement de peindre, il faut peindre des objets qui faſſent plaiſir à voir. Quand on me repréſente le repos qui règne à la campagne, la ſimplicité & la tendreſſe avec laquelle l'amour s'y traite, mon imagination touchée & émue me tranſporte dans la condition de Berger, je ſuis Berger: mais que l'on me repréſente, quoiqu'avec toute l'exactitude & toute la juſteſſe poſſible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie,

d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poésie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assez, & trop peut-être, contre ces Bergers de Théocrite & leurs pareils qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regretter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité; au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un style un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits : mais je ne sais pourquoi les critiques ont plus de penchant à excuser la grossièreté de Théocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Théocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter & de le copier? N'est-ce point que les Savans ont un goût accoutumé à dédaigner les choses

délicates & galantes ? Quoi qu'il en ſoit, je vois que toute leur faveur eſt pour Théocrite, & qu'ils ont réſolu qu'il ſeroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs modernes ne ſont pas ordinairement tombés dans le défaut de faire leurs Bergers trop groſſiers. M. d'Urfé ne s'en eſt que trop éloigné dans ſon Roman, qui d'ailleurs eſt plein de choſes admirables. Il y en a qui ſont de la dernière perfection dans le genre paſtoral ; mais il y en a auſſi, ſi je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cléopatre. Souvent les Bergers de l'Aſtrée me paroiſſent des gens de Cour déguiſés en Bergers, & qui n'en ſavent pas bien imiter les manières : quelquefois ils me paroiſſent des Sophiſtes très-pointilleux ; car quoique Silvandre fût le ſeul qui eût étudié à l'école des Maſſiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être auſſi ſubtils que lui, & je ne ſais ſeulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Maſſiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes ſortes de matières, & quand on veut s'élever, il eſt permis de prendre d'autres perſonnages. Si

Virgile vouloit faire une deſcription pompeuſe de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naiſſance du fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muſes paſtorales de le prendre ſur un ton plus haut qu'à leur ordinaire ; leur voix ne va point juſqu'à ce ton-là : ce qu'il y avoit à faire, étoit de les abandonner, & de s'adreſſer à d'autres qu'à elles. Je ne ſais cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muſes paſtorales ; il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la paix alloit produire à la campagne, & cela, ce me ſemble, eût bien valu toutes ces merveilles incompréhenſibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui deſcendra du Ciel, ces raiſins qui viendront à des ronces, & ces agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate, pour épargner aux hommes la peine de teindre leur laine. On auroit mieux flatté Pollion par des choſes qui euſſent eu un peu plus de vraiſemblance : peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop ; il eſt bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adreſſent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein & non pas du style. Il introduit deux Bergers, qui, pour se garantir de l'ardeur du soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses sujets. Il s'arrête assez, selon le devoir d'un Poëte pastoral, au bonheur qui regarde la campagne ; ensuite il s'élève plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu : mais il n'y mêle rien de semblable aux prophéties de la Sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les vers de cette Pièce ; encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eût fait tous.

Virgile se fait dire par Phébus au commencement de sa sixième Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des guerres ; mais qu'il doit s'en tenir à ses troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un style simple. Assurément le conseil de Phébus est fort bon : mais je ne comprends pas

comment Virgile s'en ſouvient ſi peu, qu'il ſe met auſſi-tôt après à entonner l'origine du monde, & la formation de l'univers ſelon le ſyſtême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des guerres & des Rois. En vérité, je ne ſais du tout ce que c'eſt que cette Pièce-là; je ne conçois point quel en eſt le deſſein, ni quelle liaiſon les parties ont entr'elles. Après ces idées de philoſophie, viennent les fables d'Hilas & de Paſiphaé, & des ſœurs de Phaëton, qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces fables, qui ſont priſes dans des temps fort reculés, ſe trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnaſſe: après quoi reviennent auſſi-tôt les fables de Scylla & de Philomèle. C'eſt Silène qui fait tout ce diſcours bizarre. Virgile dit que le bon homme avoit beaucoup bu le jour précédent; mais ne s'en ſentoit-il point encore un peu?

Ici je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le deſſein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemeſianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'eſt pas tout-à-fait

à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouer de sa flûte; mais des mortels ne peuvent tirer de la flûte d'un Dieu qu'un son très-désagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'histoire de Bacchus, & s'arrête sur la première vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agréable. Ce dessein-là est plus régulier que celui du Silène de Virgile, & même les vers de la Pièce sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes, de mettre en Eglogues des matières élevées. Ronsard y a mis les louanges des Princes & de la France; & presque tout le pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henri II, Henriot; Charles IX, Carlin; & Catherine de Médicis, Catin. Il est vrai qu'il avoue lui-même qu'il n'a pas suivi les règles; mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que, dans sa première Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergère Margot

de faire l'éloge de Turnèbe, de Budé & de Vatable, les premiers hommes de leur siècle, en Grec ou en Hébreu, mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que les Bergers sont des personnages agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable ; & pourvu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougère, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Héros, ils faudroit qu'ils le louassent en Bergers ; & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément: mais il seroit besoin d'un peu d'art ; & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par conséquent assez facile.

Les Eglogues allégoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantouan, qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en représentant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est mitigé : le Bembe est leur Juge. Ce qu'il y a de

meilleur, c'est qu'il leur fait ôter leurs houlettes, de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'allégorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le différend de ces deux espèces de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger représentât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impiétés. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantouan, quoiqu'ils soient très-grossiers, & que le Mantouan fût Religieux. Amintas, dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort; & il ajoute que tout ce qui en arrivera, sera peut-être qu'il passera dans un oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantouan, pour excuser cela, dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la ville. En vain Badius, son Commentateur (car tout Moderne qu'est le Mantouan, il a un Commentateur, & aussi zélé que le seroit celui d'un Ancien), tire de-là cette belle réflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses

de la foi. Il eſt certain que ces erreurs-là, qui doivent être déteſtées de tous ceux qui les connoiſſent, doivent être ignorées des Bergers.

En récompenſe le Mantouan fait quelquefois ſes Bergers fort dévots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les fêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger que quand il aura paſſé ſa vie ſur le Carmel, elle l'enlèvera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les Cieux, avec les Dryades & les Hamadryades : nouvelles Saintes que nous ne connoiſſions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules ſenſibles, & pour ainſi dire palpables, ſont bien aiſés à éviter dans le caractère des Bergers; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aiſément. Il ne faut point que des Bergers diſent des choſes brillantes. Il en échappe quelquefois à ceux de M. de Racan, quoiqu'ils aient coutume d'être aſſez retenus ſur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils ſont toujours ſi remplis de pointes & de fauſſes penſées, qu'il ſemble qu'on doive leur paſſer ce ſtyle comme leur Langue

naturelle. Ils ne ſe contraignent nullement, quoiqu'ils faſſent parler des Bergers, & ils n'en emploient pas des figures moins hardies ni moins outrées.

L'Auteur *de la manière de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, condamne la Sylvie du Taſſe, qui, en ſe mirant dans une fontaine, & en ſe mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la penſée trop recherchée & trop peu naturelle pour une Bergère: on ne peut ſe diſpenſer de ſouſcrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poëſies paſtorales du Guarini, du Bonarelli & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de paſtoral; car la penſée de Sylvie eſt la choſe du monde la plus ſimple, en comparaiſon de celles dont ces Auteurs ſont pleins.

L'Aminte du Taſſe eſt en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre paſtoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautés; cet endroit même de Sylvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, eſt une des plus agréables choſes & des mieux peintes que j'aie jamais vues; & l'on doit être bien obli-

gé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Mais je ne crois pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules que celles de cette Eglogue de Marot; où le Berger Colin dit sur la mort de Louise de Savoie, mère de François Ier :

Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore;
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême;
Romorantin la perte remémore,
Anjou fait joug, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

M. de Segrais, dont les Poësies pastorales sont fort estimées, avoue qu'il n'a pas toujours exactement gardé le style qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siècle, qui demandoit des choses figurées & brillantes; mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il savoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vraies beautés de l'Eglogue. On ne sait quel est le goût de ce temps-ci; il n'est déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flottant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Ainſi je crois que puiſqu'on haſarde toujours également de ne pas réuſſir, il vaut mieux ſuivre les règles & les véritables idées des choſes.

Entre la groſſièreté ordinaire des Bergers de Théocrite, & le trop d'eſprit de la plupart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il ſoit aiſé à prendre dans l'exécution, il n'eſt ſeulement pas aiſé à marquer dans la théorie. Il faut que les Bergers aient de l'eſprit, & de l'eſprit fin & galant; ils ne plairoient pas ſans cela. Il faut qu'ils n'en aient que juſqu'à un certain point; autrement ce ne ſeroient plus des Bergers. Je vais tâcher de déterminer quel eſt ce point, & haſarder l'idée que j'ai là-deſſus.

Les hommes qui ont le plus d'eſprit, & ceux qui n'en ont que médiocrement, ne diffèrent pas tant par les choſes qu'ils ſentent, que par la manière dont ils les expriment. Les paſſions portent avec tout leur trouble une eſpèce de lumière, qu'elles communiquent preſque également à tous ceux qu'elles poſſèdent. Il y a une certaine pénétration, de certaines vues attachées, indépendamment de la différence

des esprits, à tout ce qui nous intéresse & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à-peu-près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoutent je ne sais quoi qui a l'air de réflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y mêlent pour ainsi dire rien d'étranger. Un homme du commun dira bien : *J'ai si fort souhaité que ma maîtresse fût fidelle, que j'ai cru qu'elle l'étoit ;* mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucault de dire : *L'esprit a été en moi la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la pénétration égale ; mais l'expression est si différente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une manière simple que d'une manière plus pensée, pourvu qu'il soit toujours également fin : au contraire, la manière simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espèce de surprise douce & une petite admira-

tion. On eſt étonné de voir quelque choſe de fin & de délicat ſous des termes communs & qui n'ont point été affectés ; & ſur ce pied-là, plus la choſe eſt fine ſans ceſſer d'être naturelle, & les termes communs ſans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la ſurpriſe ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choſes au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des dits notables des Ambaſſadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi. Que des Ambaſſadeurs d'Eſpagne ou d'Angleterre en euſſent dit autant, on n'y eût pas ſongé. Mais nous ſuppoſions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillés autrement que nous, que les Européens avoient toujours traités de Barbares, ne devoient pas avoir le ſens commun : nous avons été bien étonnés de leur en trouver, & les moindres choſes de leur part nous ont jettés dans l'admiration, admiration dans le fond aſſez injurieuſe pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on eſt plus touché de les voir penſer finement dans leur ſtyle ſimple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au style des Bergers; c'est de ne parler que par faits, & presque point par réflexions. Les gens qui ont médiocrement de l'esprit, ou l'esprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulières qu'ils ont senties ; & les autres s'élevant plus haut, réduisent tout en idées générales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs expériences; ce qu'il ont vu les a conduits à ce qu'ils n'ont point vu : au lieu que ceux qui sont d'un ordre inférieur ne poussent point leurs vues au-delà de ce qu'ils sentent ; ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frappé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sais quoi d'essentiel, & qui est ordi-

nairement indépendant des circonſtances.

Croiroit-on bien que dans les choſes de paſſion, il vaut mieux imiter le langage des perſonnes d'un eſprit médiocre, que celui des autres ? A la vérité on ne rapporte guère que des faits, & on ne s'élève pas juſqu'aux réflexions ; mais rien n'eſt plus agréable que des faits expoſés de manière qu'ils portent leur réflexion avec eux. Tel eſt ce trait admirable de Virgile : *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derrière des ſaules, & veut être apperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel eſt le deſſein de Galatée, quoiqu'il le ſente parfaitement bien ; mais il a été frappé de l'action, & ſelon qu'il vous la repréſente, il eſt impoſſible que vous n'en deviniez le deſſein. Or l'eſprit aime les idées ſenſibles, parce qu'il les ſaiſit facilement : & il aime à pénétrer, pourvu que ce ſoit ſans effort, ſoit parce qu'il ſe plaît à agir juſqu'à un certain point, ſoit parce qu'un peu de pénétration flatte ſa vanité. Il a le double plaiſir & d'embraſſer une idée facile, & de pénétrer lorſqu'on lui préſente des faits pareils à celui de Galatée. L'action &, pour ainſi dire, l'ame de

de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux ; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lorsque Coridon, dans la seconde Eglogue de Virgile, dit, pour vanter sa flûte, que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit : *Tu es le second maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce présent, toutes ces circonstances sont parfaitement du génie pastoral. Il pourroit même y avoir de la grâce à faire qu'un Berger s'embarrassât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler ; mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il sied mieux de charger un peu leurs discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles ou prises trop loin ; car cela seroit ennuyeux, quoique peut-être naturel : mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi, lorsque

dans une Eglogue de M. Segrais une Bergère dit :

Menalque & Licidas ont ſu faire des vers,
Dignes d'être chantés par cent Peuples divers ;
Mais mon jaloux Berger, ſous ce vieux Sicomore ;
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux encore:

La circonſtance du Sicomore eſt jolie, en ce qu'elle feroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien ; mais de leur faire faire des harangues pareilles à celles de l'Aſtrée, pleines de réflexions générales & de raiſonnemens liés les uns aux autres, en vérité je ne crois pas que leur caractère le permette.

Il n'eſt pas mal qu'ils faſſent des deſcriptions, pourvu qu'elles ne ſoient pas fort longues. Celle de la coupe que le Chevrier promet à Tircis dans la première Idylle de Théocrite, paſſe un peu les bornes ; &, ſur cet exemple, Ronſard & Remi Belleau ſon contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un panier, un bouc, un merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat,

ils ne finiſſent point. Ce n'eſt pas que ces deſcriptions n'aient quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux ; au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du ſeizième ſiècle, dans l'Eglogue de Nicé, qui eſt, à ce que je crois, Victoire Colonne, veuve de Davalos, Marquis de Peſquaire, fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y repréſentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat ; des Rois, des Capitaines & des Nymphes en pleurs autour de lui ; Nicé priant en vain les Dieux ; Nicé évanouie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ſes femmes lui jettent ſur le viſage : & il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémiſſemens, s'ils ſe pouvoient exprimer ſur le jonc. Voilà bien des choſes pour un panier, & même je ne rapporte pas tout ; mais je ne ſais comment tout cela ſe peut repréſenter ſur du jonc, ni comment Damon, qui n'y ſauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'eſt point embarraſſé à y exprimer le regret qu'a le

Marquis de Peſquaire de mourir dans ſon lit. Je ſoupçonne que le bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je vois que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaiſons dans les diſcours de ſes Bergers. Elles ſont aſſez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaiſons triviales, & principalement des proverbes groſſiers dont les vrais Bergers ſe ſervent preſque toujours. Mais comme ces traits-là ſont fort aiſés à attraper, c'eſt ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre choſe dans tous les Auteurs d'Eglogues, que des Bergères qui ſurpaſſent toutes les autres *autant que le pain ſurpaſſe le houx, & que le chêne eſt au-deſſus de la fougère ;* on ne parle que des rigueurs d'une ingrate, *qui ſont à un Berger ce qu'eſt la biſe aux fleurs, la grêle aux moiſſons, &c.* A l'heure qu'il eſt, je crois tout cela uſé ; &, à dire vrai, ce n'eſt pas un grand malheur. Naturellement les comparaiſons ne ſont pas trop du génie de la paſſion, & les Bergers ne s'en devroient ſervir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace ; mais je n'en connois guère de cette eſpèce.

Ainſi, nous avons trouvé à-peu-près la meſure d'eſprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me ſemble, des Eglogues comme des habits que l'on prend dans des Ballets pour repréſenter des Payſans. Ils ſont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Payſans véritables; ils ſont même ornés de rubans & de points, & on les taille ſeulement en habits de Payſans. Il faut auſſi que les ſentimens dont on fait la matière des Eglogues, ſoient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers; mais il faut leur donner la forme la plus ſimple & la plus champêtre qu'il ſoit poſſible.

Ce n'eſt pas qu'on ne doive mettre de la ſimplicité & de la naïveté juſques dans les ſentimens: mais on doit prendre garde auſſi que cette naïveté & cette ſimplicité n'excluent que les raffinemens exceſſifs, tels que ſont ceux des Gens du grand monde, & non pas des lumières que la nature & les paſſions fourniſſent d'elles-mêmes; autrement l'on tomberoit dans des puérilités qui feroient rire. C'en eſt une excellente dans ſon genre, que celle de ce jeune Berger, qui, dans une Eglogue de Remi

Belleau, dit ſur un baiſer qu'il avoit pris à une jolie Bergère :

J'ai baiſé des chevreaux qui ne faiſoient que naître,
Le petit veau de lait dont Colin me fit maître,
L'autre jour dans ces prés; mais ce baiſer vraiment
Surpaſſe la douceur de tous enſemblement.

Une puérilité feroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger, qu'au Cyclope Polyphême. Dans l'Idylle de Théocrite qui porte ſon nom, & qui eſt belle, il ſonge à ſe venger de ce que ſa mère, Nymphe marine, n'a jamais pris ſoin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nymphe de la mer; il la menace de dire, pour la faire enrager, qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guère croire que, fait comme il étoit, ſa mère fût aſſez folle de lui pour être bien fâchée de lui voir de petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance ſi mignonne. Son caractère eſt mieux gardé, lorſqu'il promet à Galatée, comme un préſent fort agréable, quatre petits ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'ours, je voudrois bien ſavoir pourquoi Daphnis, en mourant, dit adieu aux ours & aux loups cerviers, auſſi

tendrement qu'à la belle fontaine d'Aréthuse & aux fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guère coutume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les précédentes; c'est sur les Eglogues qui ont un refrain à-peu-près comme des Ballades, ou un vers qui se répète plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces refrains des chûtes heureuses, ou tout au moins justes: mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que tout l'art dont Théocrite s'est servi dans une Idylle de cette espèce, a été de prendre son refrain, & de le jetter dans son Idylle à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré, s'il en faisoit autant.

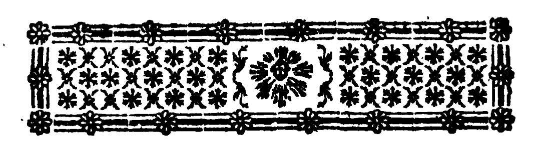
Voilà bien du mal que j'ai dit de Théocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont; & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espèce de religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de louer assez

souvent Virgile & Théocrite : mais enfin je ne les ai pas tóujours loués, & je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts ; je n'ai pas forcé toutes les lumières naturelles de la raison pour les justifier ; je les ai en partie approuvés, & condamnés en partie comme des Auteurs de ce siècle, que je verrois tous les jours en personnes ; & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilége.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite digression qui sera mon apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espère qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perraut a mis cette Question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement & plus à fond, je ne la toucherai que fort légèrement. J'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un adversaire illustre & digne d'eux.



DIGRESSION



DIGRESSION
SUR LES ANCIENS
ET LES MODERNES.

TOUTE la queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, ſe réduit à ſavoir ſi les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démoſthène, ne peuvent être égalés dans ces derniers ſiècles; mais ſi nos arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon & Démoſthène.

Eclairciſſons ce paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux diſpoſés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux; mais en vertu

de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux disposés ? Les arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux ; car si la Nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres, aussi-bien que les cerveaux des hommes, auroient dû se sentir de cette vigueur & de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumières destinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'est épuisée à produire ces grands originaux : en vérité ils nous les font d'une autre espèce que nous, & la Physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos esprits, qui ne sont

pas d'une nature matérielle, que la liaiſon qu'ils ont avec le cerveau, qui eſt matériel, & qui par ſes différentes diſpoſitions produit toutes les différences qui ſont entr'eux.

Mais ſi les arbres de tous les ſiècles ſont également grands, les arbres de tous les pays ne le ſont pas. Voilà des différences auſſi pour les eſprits. Les différentes idées ſont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs palmiers; & ſans aller ſi loin, peut-être les orangers, qui ne viennent pas auſſi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toujours ſûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui eſt entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui ſe font ſentir dans les plantes doivent s'étendre juſqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y eſt moins grand & moins ſenſible, parce que l'art & la culture peuvent beaucoup plus ſur les

cerveaux que ſur la terre, qui eſt d'une matière plus dure & plus intraitable. Ainſi les penſées d'un pays ſe tranſportent plus aiſément dans un autre que ſes plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des orangers.

Il me ſemble qu'on aſſure ordinairement qu'il y a plus de diverſité entre les eſprits qu'entre les viſages. Je n'en ſuis pas bien ſûr. Les viſages, à force de ſe regarder les uns les autres, ne prennent point de reſſemblances nouvelles; mais les eſprits en prennent par le commerce qu'ils ont enſemble. Ainſi les eſprits, qui naturellement différoient autant que les viſages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les eſprits à ſe former les uns ſur les autres, fait que les Peuples ne conſervent pas l'eſprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi fréquentes, le ſang de Grèce & celui de France s'altéreroient, & que l'air de viſage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger

quels climats ſont les plus favorables pour l'eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des déſavantages qui ſe compenſent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, & ainſi du reſte, il s'enſuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les eſprits ſoient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales ne ſont pas fort propres pour les Sciences. Juſqu'à préſent elles n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suède; peut-être n'a-ce pas été par haſard qu'elles ſe ſont tenues entre le Mont Atlas & la Mer Baltique: on ne ſait ſi ce ne ſont point-là des bornes que la Nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſpérer de voir jamais de grands Auteurs Lappons ou Nègres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les ſiècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes. Le climat de la Grèce ou de l'Italie, & celui de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque différence

ſenſible entre les Grecs ou les Latins & nous. Quand ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer, & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne réponds pas que ce raiſonnemens paroiſſe convaincant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'éloquence, oppoſé des traits d'hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres; ſi j'euſſe traité de Savans entêtés ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels; & que, ſelon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux partiſans de l'antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves: mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette manière-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai cru que le plus court étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a

le ſecret d'abréger bien des conteſtations que la Rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles ſoient, doivent être cauſées par des circonſtances étrangères, telles que ſont le temps, le gouvernement, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs partiſans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous: point du tout; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât ſur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivières, & que l'on nous inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé: il n'y a pas là grand myſtère.

Je ne parle pas ici des inventions que le haſard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque médita-

tion & quelque effort d'eſprit. Il eſt certain que les plus groſſières de cette eſpèce n'ont été réſervées qu'à des génies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pu faire Archimède dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la charrue. Archimède, placé dans un autre ſiècle, brûle les vaiſſeaux des Romains avec des miroirs, ſi cependant ce n'eſt point là une fable.

Qui voudroit débiter des choſes ſpécieuſes & brillantes, ſoutiendroit, à la gloire des Modernes, que l'eſprit n'a pas beſoin d'un grand effort pour les premières découvertes, & que la Nature ſemble nous y porter elle-même; mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque choſe, & un plus grand effort, plus on y a déja ajouté, parce que la matière eſt plus épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Peut-être que les admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raiſonnement auſſi bon que celui-là, s'il favoriſoit leur parti; mais j'avoue de bonne foi qu'il n'eſt pas aſſez ſolide.

Il eſt vrai que pour ajouter aux premières découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit qu'il n'en a fallu pour les

faire; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'eſprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux : nous avons des vues empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds; & ſi nous ſurpaſſons le premier inventeur, c'eſt lui qui nous a aidés lui-même à le ſurpaſſer. Ainſi il a toujours ſa part à la gloire de notre Ouvrage; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous reſteroit rien de plus qu'à lui.

Je pouſſe ſi loin l'équité dont je ſuis ſur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vues fauſſes qu'ils ont eues, de mauvais raiſonnemens qu'ils ont faits, de ſottiſes qu'ils ont dites. Telle eſt notre condition, qu'il ne nous eſt point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raiſonnable ſur quelque matière que ce ſoit ; il faut avant cela que nous nous égarions long-temps, & que nous paſſions par diverſes ſortes d'erreurs & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il ſemble, de s'aviſer que tout le jeu de la Nature conſiſte dans les figures & dans les mouvemens des corps: cependant, avant que d'en venir là, il a fallu eſſayer

des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Ariſtote; & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai ſyſtême. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en reſtoit plus d'autre, & il ſemble qu'on s'eſt défendu de le prendre auſſi longtemps qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire; il falloit abſolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoiſſance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même ſur diverſes matières, où il y a je ne ſais combien de ſottiſes que nous dirions ſi elles n'avoient pas été dites, & ſi on ne nous les avoit pas, pour ainſi dire, enlevées: cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en reſſaiſiſſent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainſi étant éclairés par les vues des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que nous les ſurpaſſions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fuſſions d'une nature fort inférieure à la leur; il faudroit preſque que nous ne

fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant, afin que les Modernes puissent toujours enchérir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espèce à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vues assez borné par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siècles un petit nombre de vues; & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de règles, pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Médecine, les Mathématiques, sont composées d'un nombre infini de vues, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toujours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hasard seul fait naître, & qu'il n'amène pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathématiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et, en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de-là se

répand ſur tout, je veux dire la manière de raiſonner, s'eſt extrêmement perfectionné dans ce ſiècle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire: je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens; & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage, que de s'expoſer, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matière que ce ſoit, les Anciens ſont aſſez ſujets à ne pas raiſonner dans la dernière perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus, paſſent chez eux pour des preuves; auſſi rien ne leur coûte à prouver: mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe jouant, donneroit, à l'heure qu'il eſt, bien de la peine à un pauvre Moderne; car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnemens? On veut qu'ils ſoient intelligibles, on veut qu'ils ſoient juſtes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant M. Deſcartes,

on raiſonnoit plus commodément ; les ſiècles paſſés ſont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe ou fort incertaine, ſelon les propres règles qu'il nous a appriſes. Enfin il règne non-ſeulement dans nos bons Ouvrages de Phyſique & de Métaphyſique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe qui, juſqu'à préſent, n'avoient été guère connues.

Je ſuis même fort perſuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiſſe pas de ſe gliſſer encore, dans nos meilleurs Livres, quelques raiſonnemens à l'antique : mais nous ſerons quelque jour Anciens ; & ne ſera t-il pas bien juſte que notre poſtérité, à ſon tour, nous redreſſe & nous ſurpaſſe, principalement ſur la manière de raiſonner, qui eſt une ſcience à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes ?

Pour ce qui eſt de l'Eloquence & de la Poëſie, qui ſont le ſujet de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes, quoiqu'elles ne ſoient pas en elles-

mêmes fort importantes, je crois que les Anciens en ont pu atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de siècles, & je ne sais pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis je, à leur pardonner? à les admirer sur tout. C'est-là particulièrement le génie des Commentateurs, Peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautés ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprète?

Cependant je dirai quelque chose de plus précis sur l'Eloquence & sur la Poësie des Anciens, non que je ne sache assez le péril qu'il y a à se déclarer: mais il me semble que mon peu d'autorité, & le peu

d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poëſie, & que Démoſthène & Cicéron ſont plus parfaits en leur genre qu'Homère & Virgile dans le leur. J'en vois une raiſon aſſez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Républiques des Grecs, & dans celle des Romains; & il étoit auſſi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poëſie, au contraire, n'étoit bonne à rien, & ç'a toujours été la même choſe dans toutes ſortes de Gouvernemens: ce vice-là lui eſt bien eſſentiel. Il me paroît encore que, ſur la Poëſie & l'Eloquence, les Grecs le cèdent aux Latins. J'en excepte une eſpèce de Poëſie, ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs; on voit bien que c'eſt la Tragédie dont je parle. Selon mon goût particulier, Cicéron l'emporte ſur Démoſthène, Virgile ſur Théocrite & ſur Homère, Horace ſur Pindare, Tite-Live & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

Dans le ſyſtême que nous avons établi d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les

Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs : mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles soient portées à leur dernière perfection ; & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Histoire, ce temps-là a été le siècle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Cicéron & de Tite-Live. Ce n'est pas qu'ils n'aient leurs défauts : mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités ; & l'on sait assez que c'est la seule manière dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile ; peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Enéïde, d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en général, de la manière d'amener les événemens & d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caractères, de la variété des incidens, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile ; & nos Romans, qui sont des Poëmes

Poëmes en prose, nous en ont déja fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique; je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pu parvenir, sur de certaines choses, à la dernière perfection, & n'y pas parvenir, on doit, en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire, sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homère ou dans Pindare; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands génies; il faut pouvoir digérer que l'on compare Démosthène & Cicéron à un homme qui aura un nom François, & peut-être bas: grand & prodigieux effort de raison!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont dû enchérir sur les Anciens: cette pré-

vention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens ? leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins; la réputation qu'ils ont eue d'être les premiers hommes de leur ſiècle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiècle; le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſidéré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes; mais les hommes, non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugés, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint, ſur quelque choſe, le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſés: mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent être égalés; manière de parler très-familière à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas? En qualité d'hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage

ſur ce point-là, & que nous, qui avons ſouvent une vanité ſi mal entendue, nous ayions auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins ? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron & de Tite-Live. Elle produit, dans tous les ſiècles, des hommes propres à être de grands Hommes; mais les ſiècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou abſolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugés & des fantaiſies, qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'eſt à la Chine le reſpect des cadavres qui empêche qu'on ne faſſe aucune anatomie, des guerres univerſelles, établiſſent ſouvent, & pour long-temps, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulières, & vous verrez combien la Nature sème en vain de Cicérons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-

uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel, en faiſant naître de grands Rois, fait naître auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs vies. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'en tous temps les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les ſiècles barbares qui ont ſuivi celui d'Auguſte, & précédé celui-ci, fourniſſent aux partiſans de l'Antiquité celui de tous leurs raiſonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, diſent-ils, que dans ces ſiècles-là l'ignorance étoit ſi épaiſſe & ſi profonde? c'eſt que l'on n'y connoiſſoit plus les Grecs & les Latins, on ne les liſoit plus: mais du moment que l'on ſe remit devant les yeux ces excellens modèles, on vit renaître la raiſon & le bon goût. Cela eſt vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme, qui auroit de bons commencemens des Sciences, des Belles-Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, ſeroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable? Non; il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant

dès les premiers élémens. Si quelque remède lui rendoit la mémoire tout-à-coup, ce feroit bien de la peine épargnée ; il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit su, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siècles précédens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau que nous aurions été long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises ? où les avoient prises les Anciens. Les Anciens même, avant que de les prendre, tâtonnèrent bien long temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siècles à un seul homme, peut s'étendre sur toute notre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédens ; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu

son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la Poësie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumières que jamais: mais il seroit bien plus avancé, si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auxquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train: mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse; il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre, & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénèreront jamais, & que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet amas, qui croît incessamment,

de vues qu'il faut ſuivre, de règles qu'il faut pratiquer, augmente toujours auſſi la difficulté de toutes les eſpèces de Sciences ou d'Arts: mais d'un autre côté, de nouvelles facilités naiſſent pour récompenſer ces difficultés; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homère, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & brèves, & faire en même temps quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des vers. Homère pouvoit parler dans un ſeul vers cinq Langues différentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas; au défaut de tous les deux, prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun, c'eſt-à-dire, parler en même temps Picard, Gaſcon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long; perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurés, étoit la Langue des Dieux; du moins il eſt bien

ſûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu-à-peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres ; & à l'heure qu'il eſt, les Poëtes, dépouillés de leurs anciens privilèges, ſont réduits à parler d'une manière naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées poëtiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux ; nous ſommes guidés par un grand nombre de règles & de réflexions qui ont été faites ſur cet art ; & comme tous ces ſecours manquoient à Homère, il en a été récompenſé avec juſtice par toutes les licences qu'on lui laiſſoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que ſa condition étoit un peu meilleure que la nôtre ; ces ſortes de compenſations ne ſont pas ſi exactes.

Les Mathématiques & la Phyſique ſont des Sciences dont le joug s'appéſantit toujours ſur les Savans ; à la fin il y faudroit renoncer : mais les méthodes ſe multiplient en même temps ; le même eſprit

esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant de nouvelles vues, perfectionne aussi la manière de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce siècle-ci contient dix fois un Savant du siècle d'Auguste; mais il en a eu dix fois plus de commodités pour devenir savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser & à égaler à-peu-près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les désavantages des différentes conditions, les facilités & les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siècles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute insoutenable, & dont l'Auteur conviendroit lui-même aujourd'hui, trouvera des dé-

fenseurs d'un courage invincible ; & Dieu sait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous les beaux Esprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Américains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous élever dans un autre ; c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité : jeu assez plaisant à considérer avec des yeux indifférens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un temps a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs, qui étoient les Anciens. La différence de temps qui est entre les uns & les autres disparoît à notre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes ; ils sont tous Anciens pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres ; mais entre Anciens & Modernes, ce seroit un grand désordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience ; & par une longue suite de siècles, nous deviendrons les contem-

porains des Grecs & des Latins : alors il eſt aiſé de prévoir qu'on ne ſera aucun ſcrupule de nous préférer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs Ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guère devant Cinna, Horace, Ariane, le Miſanthrope, & un grand nombre d'autres Tragédies & Comédies du bon temps ; car, il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon temps eſt paſſé. Je ne crois pas que Théagène & Chariclée, Clitophon & Leucippe, ſoient jamais comparés à Cyrus, à l'Aſtrée, à Zaïde, à la Princeſſe de Clèves. Il y a même des eſpèces nouvelles, comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opéra, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſtérité ne ſurpaſſera pas. N'y eût-il que les Chanſons, eſpèce qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit ; & je maintiens que ſi Anacréon les avoit ſues, il les auroit plus chantées que la plupart des ſiennes. Nous voyons par un grand

nombre d'Ouvrages de Poëſie, que la verſification peut avoir aujourd'hui autant de nobleſſe, mais en même temps plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richeſſes; mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une partie.

Si les grands Hommes de ce ſiècle avoient des ſentimens charitables pour la poſtérité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non-ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe; mais

il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisie de cette espèce une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-temps : on sera des siècles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Descartes, & le mettre à la place d'Aristote, ce seroit à-peu-près le même inconvénient.

Cependant il faut tout dire, il n'est pas bien sûr que la postérité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entr'elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, & que l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t il pas encore long-temps ; peut-être, à l'heure qu'il est, admirons-nous les Anciens en pure perte, & sans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens dans le Discours sur l'Eglogue, il faut que ce soit un crime

qui ne puisse être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai seulement que si j'ai choqué les siècles passés par la critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guère au siècle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles représentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidèle jusqu'à en être superstitieux; & selon tout ce que j'entends dire, le siècle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.



THÉTIS
ET PELÉE,
TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par l'Académie Royale de Musique, l'an 1689.

PERSONNAGES.

LA NUIT.

LA VICTOIRE.

SUITE DE LA VICTOIRE.

LE SOLEIL.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente une Nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA NUIT *dans son char.*

ACHEVONS notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles pavots;
Mortels, dans votre sort pénible,
Le plus grand bien est le repos.
Goûtez ce calme heureux que le destin vous laisse;
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vîtesse,
Et mille soins divers,
S'empareront de l'Univers.

(*On entend un bruit de guerre*).

Quel bruit interrompt le silence
De la terre & des cieux?
D'où vient que dans ces lieux
La Victoire s'avance?

SCÈNE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE *& sa Suite.*

CHŒUR.

ALLONS, allons, ne tardons pas,
Un jeune HÉROS nous appelle ;
Allons le couronner dans l'horreur des combats :
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

(On commence à voir un peu de clarté).

LA VICTOIRE.

O Nuit ! précipitez votre sombre carrière,
Déja du Dieu du Jour un foible éclat nous luit.
Cédez à la lumière ;
Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas temps encor que le Soleil me chasse.
O ciel ! par quelle nouveauté
Vient-il si-tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté ?

(La clarté augmente peu-à-peu).

CHŒUR.

O Nuit ! précipitez votre ſombre carrière,
Voyez quel eſt déja cet éclat qui nous luit ;
Cédez à la lumière,
Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.

LA NUIT.

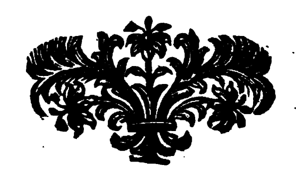
Il faut céder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me ſuit ?

LA VICTOIRE.

Le temps vous preſſe trop, vous ne pouvez l'apprendre.

CHŒUR.

Fuyez, fuyez, obſcure Nuit.
(*La Nuit ſe retire*).



SCÈNE III.

On voit le Palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

LA VICTOIRE *& sa Suite.*

LA VICTOIRE.

Du Palais du Soleil la barrière éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au Dieu du Jour, qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce spectacle est charmant.

(Pendant que le Palais du Soleil achève de s'ouvrir, la Suite de la Victoire en marque sa joie par des danses).



SCÈNE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA VICTOIRE *& sa Suite.*

LE SOLEIL.

Victoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse;
A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse;
L'ordre de l'Univers & d'éturnelles loix,
N'ont point de pouvoir qui m'arrête:
Je vais partir plutôt que je ne dois,
Pour éclairer la première conquête
Du fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance,
Soleil, quand tu réponds à mon impatience;
Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux
Où son auguste fils, d'un courage intrépide,
Expose des jours précieux:
Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide,
Que quand je suis les loix d'un Roi si glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laiſſons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carrière avec la même ardeur
Qui poſsède ton cœur.
Quel deſtin aujourd'hui commence !
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naiſ-
ſance !
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaî-
nés,
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnés !
A ce vainqueur nouveau mille ennemis ſe ren-
dent,
Mille ſuperbes murs tombent ſous ſon effort.
Que vois-je ! quel illuſtre ſort !
Il ſatisfait à tout ce que demandent
Et l'exemple qu'il ſuit, & le ſang dont il ſort.

(*Danſe de la Suite de la Victoire & des Heures*).

CHŒUR.

Préparons, préparons nos palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers ;
Pour des conquêtes ſi belles
Préparons tous nos lauriers.

LE SOLEIL *dans son char.*

Je commence mon cours ; va, pars ainsi que moi,
Victoire ; accordons-nous à servir un grand Roi.

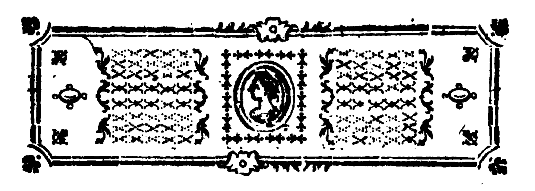
(Le Soleil part, & la Victoire s'envole).



PERSONNAGES.

JUPITER.
NEPTUNE.
MERCURE.
PELÉE, *Roi de Theſſalie.*
THÉTIS, *Déeſſe de la mer.*
DORIS, *Nymphe de la mer.*
CYDIPPE, *Nymphe de la mer.*
LES TROIS SYRÈNES.
UN TRITON.
LES MINISTRES DU DESTIN.
LES TROIS EUMÉNIDES.

THÉTIS



THÉTIS ET PELÉE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Palais de Thétis.

SCÈNE PREMIÈRE.

PELÉE.

Que mon destin est déplorable !
En vain à mes soupirs Thétis est favorable,
Hélas ! Neptune en est charmé.
La crainte que nous cause un Dieu si redoutable,
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles sont tes rigueurs, Amour impitoyable !
Il est encor des maux pour un Amant aimé.

SCÈNE II.

PELÉE, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Quoi!, je vous trouve ſeul? Thétis attend
Neptune.
Lorſqu'il vient à ſes yeux faire briller ſa Cour,
Il ſemble que d'un ſi beau jour
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELÉE.

Moi, Nymphe, j'aimerois? Non, mon cœur eſt
paiſible,
Non, mon cœur n'eſt point enflammé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé
Que l'on eſt inſenſible.

PELÉE.

Par le ſeul mot d'amour vous m'avez alarmé.

DORIS.

C'eſt en vain qu'un Amant tâche de ſe contraindre,
En vain il cache ſon ardeur;
Les efforts qu'il ſe fait pour feindre,
Trahiſſent malgré lui le ſecret de ſon cœur.

J'ignore quel objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'osent éclater ;
Mais vous aimez, j'ai su le reconnoître,
Ne cherchez point à m'en faire douter.

PELÉE.

J'aimerois, si l'amour sincère
Pouvoit s'assurer d'être heureux ;
Mais souvent les plus beaux feux
Trouvent un objet sévère ;
Souvent on préfère
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thétis, c'est à moi qu'il confie
Ses secrets sentimens ;
Mais ses tourmens
Me font voir sans envie
Le destin des Amans.

DORIS.

De quoi peut vous servir une feinte éternelle,
Roi des Thessaliens, fameux par vos exploits ?
Vous aimez, vous serez fidèle,
D'où vient que vous n'osez découvrir votre choix ?

Avec une gloire éclatante,
Vous flatterez la vanité
D'une fière Beauté ;
Avec une flamme constante,
Vous pourrez d'une Indifférente
Vaincre la cruauté.

Avec une gloire éclatante,
Avec une flamme constante,
On êst aisément écouté.

PELÉE.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage;
Quand je serois Amant, croirois-je vos discours?
La crainte est toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.

DORIS.

L'espoir est toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.

PELÉE ET DORIS.

<table>
<tr><td>La crainte
L'espoir</td><td>}</td><td>est toujours</td></tr>
<tr><td>Le charmant
Le cruel</td><td>}</td><td>partage</td></tr>
</table>

Des tendres amours.



SCÈNE III.

THÉTIS, DORIS, PELÉE, CYDIPPE, NYMPHES *de la Suite de Thétis.*

DORIS.

DÉESSE, avec plaisir nous allons voir la fête
Que le Dieu des eaux vous apprête.

THÉTIS.

J'espère qu'en ce jour votre amitié pour moi,
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

(On voit venir de loin les Syrènes, & on entend leur musique).

Mais nous voyons déja les Syrènes paroître,
Nous entendons leurs doux concerts;
Préparons-nous à voir bientôt le Maître
Des vastes mers.



SCÈNE IV.

THÉTIS, DORIS, PELÉE, LES SYRÈNES, NYMPHES *de la Suite de Thétis*, NÉRÉIDES *qui accompagnent les Syrènes.*

LES SYRÈNES.

Nos chants harmonieux forcent tout à se rendre,
Nous disposons des cœurs à notre gré;
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.

(*Danses des Néréides*).

LES SYRÈNES *à Thétis.*

Prenez d'aimables chaînes,
Que nos chansons ne soient pas vaines:
Pour la première fois.
Est-il des rigueurs inhumaines
Pour un fidèle amour annoncé par nos voix?



SCÈNE V.

NEPTUNE, THÉTIS, PELÉE, TRITONS & FLEUVES *de la Suite de Neptune*, DORIS, SYRÈNES, NÉRÉIDES.

CHŒUR *de Tritons & de Fleuves.*

EMPRESSONS-NOUS à plaire au Dieu des ondes;
Il adore Thétis, adorons ses beaux yeux:
Les Amours descendront dans nos Grottes profondes,
Ils règnent jusques dans ces lieux.

NEPTUNE *à Thétis.*

Voyez, belle Déesse,
Voyez toute ma Cour vous marquer son transport;
Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des mers, où je donne la loi,
Sur l'Empire des cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous règnerez avec moi.

THÉTIS.

Je doute que du sort la suprême puissance
M'ait destinée à cet honneur;

Mais je reçois vos ſoins avec reconnoiſſance,
C'eſt le ſeul ſentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flatte que ma conſtance
Doit m'attirer une autre récompenſe :
Aimez, aimez à votre tour,
C'eſt l'amour ſeul qui peut payer l'amour.

(Danſes des Divinités de la mer).

CHŒUR *de toutes les Divinités.*

Tout reconnoît l'Amour, tout ſe plaît dans ſes chaînes,
Tout cède à ſes loix ſouveraines ;
Mais il n'eſt rien dans l'Univers
Qui lui ſoit plus ſoumis que l'Empire des mers.

UN TRITON.

C'eſt dans nos flots que Vénus prit naiſſance ;
Nous fûmes les premiers ſous ſon obéiſſance ;
La mère d'Amour fit ſur nous
L'eſſai de ſes traits les plus doux.

NEPTUNE *aux Divinités de la mer.*

Je ſuis content de votre zèle,
Il ne ſauroit mieux éclater.

(à Thétis).

Je vous quitte, aimable Immortelle,
Songez à la grandeur où vous pouvez monter ;
Mais ſongez encor plus à mon amour fidelle.

(Neptune ſort avec les Divinités de la mer).

SCÈNE

SCÈNE VI.

THÉTIS, PELÉE.

PELÉE.

Je viens de ſoutenir le ſpectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon rival :
Pour me payer d'une peine ſi dure,
Vos plus tendres regards ne me ſont-ils pas dûs ?
Parlez, ou que du moins un ſoupir me raſſure
Contre les ſoins que l'on vous a rendus.

THÉTIS.

Perdez une crainte importune ;
Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits
Vous donnent un rival plus puiſſant que Neptune,
Et mon cœur eſt à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELÉE.

Ah ! Jupiter eſt ce rival terrible !

THÉTIS.

C'eſt lui qui va m'offrir des ſoupirs ſuperflus.

PELÉE.

Quoi ! Jupiter pour vous eſt devenu ſenſible ?
Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus :
Daignez me pardonner ma crainte & mes alarmes :
Si j'en croyois les troubles que je ſens,

Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorſqu'ils me font des rivaux ſi puiſſans.

THÉTIS.

Vous remportez des victoires nouvelles
Quand je fais des Amans nouveaux;
Si mes conquêtes ſont trop belles,
Vos triomphes en ſont plus beaux.

PELÉE.

Je ne ſuis qu'un mortel, c'eſt en vain que j'eſpère;
Ces Dieux empreſſés à vous plaire,
Me font ſentir trop vivement,
Que je ſuis un téméraire
D'oſer être votre Amant.

THÉTIS.

Dans l'Empire d'Amour on tient le rang ſuprême,
Dès que l'on ſait charmer;
Un mortel qui ſe fait aimer
Eſt égal à Jupiter même.
Dans l'Empire d'Amour on tient le rang ſuprême,
Dès que l'on ſait charmer.

PELÉE.

Lorſque j'obtiens de vous un ſi doux ſacrifice,
O Ciel! dans quels malheurs il faut que je languiſſe!
J'eſpérois que l'Hymen finiroit mon tourment;
Mais tout s'oppoſe à cet eſpoir charmant.
Plus vous m'aimez, plus je ſens le ſupplice
D'être aimé vainement.

THÉTIS ET PELÉE.

Faut il que tout s'unisse
Contre de si beaux feux ?
Hélas ! quelle injustice !
Les plus tendres amours sont les plus malheureux.

THÉTIS.

Redoublons, s'il se peut, notre ardeur mutuelle,
Par notre amour tâchons à surmonter
La fortune cruelle.

THÉTIS ET PELÉE.

Aimons, c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter.



ACTE II.

Le Théâtre représente un rivage de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIS, CYDIPPE.

CYDIPPE.

Vous suivez un penchant trop flatteur & trop doux,
Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
Son feu, s'il vous aimoit, craindroit moins de paroître,
Ses soins seroient plus empressés;
Il vous tient des discours douteux, embarrassés:
L'Amour par ses regards ne se fait point connoître;
On l'apperçoit bien mieux
Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.
Des soins toujours craintifs, un timide embarras,

Sont les effets de l'amour le plus tendre ;
C'eſt en ſoupirant tout bas
Qu'il ſe fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inſpire les feux
Que l'on reſſent ſoi-même ;
On ſe flatte ſi-tôt qu'on aime,
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en ſecret, tout marque ſa tendreſſe ;
A quel objet ſes vœux pourroient-ils être offerts ?
Il voit ſouvent Thétis ; mais le ſoin qui le preſſe
Eſt de ſervir le Dieu des mers :
Il n'eſt pas ſon rival auprès d'une Déeſſe.
Tout ſemble déclarer
Que c'eſt moi qu'il adore ;
Mais j'en crois mieux encore
Mon cœur qui m'en oſe aſſurer.

CYDIPPE.

Ne ſerai-je point trop ſincère,
Si je vous avertis
D'un ſecret qui doit vous déplaire ?
J'ai vu dans un lieu ſolitaire
Pelée entretenir Thétis :
Le haſard ſeul n'eût pu les y conduire.
Sans entendre leurs voix, je ſus aſſez m'inſtruire
De leurs mutuelles amours ;

Par leurs regards j'entendis leurs discours.

DORIS.

Il aimeroit Thétis ? Ciel ! cet affreux supplice
Seroit-il réservé pour ma secrette ardeur ?
Mais je la vois ; pour lire dans son cœur,
Je veux employer l'artifice.

SCÈNE II.

THÉTIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

DÉESSE, venez-vous sur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté ?

THÉTIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'est que la seule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre
Que leur cœur tout entier s'en laisse posséder ;
Ces Amans sont aisés à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS ET CYDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclatant ;

Le plus glorieux hommage
Eſt celui d'un cœur conſtant.

DORIS.

Quelquefois un mortel me jure
Qu'il eſt touché du pouvoir de mes yeux ;
Si j'en étois bien ſûre,
Je le préférerois aux Dieux.

THÉTIS.

Et quel eſt cet Amant ? L'amitié vous engage
A me laiſſer entrer dans un ſecret ſi doux.

DORIS.

Pelée a pris des ſoins... Vous changez de viſage?
Pourquoi vous troublez-vous ?

THÉTIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes ;
Avec bien du myſtère il a conduit ſes feux.

DORIS.

L'amour diſcret cache ſes peines
A l'objet même de ſes vœux.

Mais je vois Mercure deſcendre,
Je crois que ſans témoins vous le voulez entendre.



SCÈNE III.

THÉTIS, MERCURE.

MERCURE.

Jupiter attiré par vos divins appas,
Va paroître ici-bas.

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous eſt trop peu glorieux ;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THÉTIS.

Je ſais que Jupiter tient tout ſous ſon Empire,
Que les Dieux révèrent ſes loix ;
Mercure, on n'a rien à me dire
Sur le reſpect que je lui dois.



SCÈNE IV.

THÉTIS.

Tristes honneurs, gloire cruelle,
Ah, que vous me gênez !
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinés ?

Mon Amant n'eſt qu'un infidelle !
Dieux ! quel trouble ſaiſit tous mes ſens étonnés !
Le perfide trahit une flamme ſi belle !
Hélas ! mes jours infortunés
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes vous deſtinés ?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle,
Retournez dans le Ciel que vous abandonnez,
Laiſſez-moi m'occuper de ma douleur mortelle;
A de trop juſtes pleurs mes yeux ſont condamnés.
Triſtes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deſtinés ?



SCÈNE V.

THÉTIS, PELÉE.

PELÉE.

ENFIN je vous revois, quel bonheur pour ma flamme !

Que ces momens me semblent doux !

THÉTIS.

Allez chercher Doris, elle a touché votre ame ;
Je sais que votre cœur se partage entre nous.

PELÉE.

O Ciel ! que vous entends-je dire ?
Quoi ! lorsqu'à votre hymen vous souffrez que j'aspire...

THÉTIS.

Non, ingrat, non, perfide, il n'y faut plus penser.
Mon hymen t'eût comblé de gloire ;
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahison si noire.
Non, ingrat, non, perfide, il n'y faut plus penser.

PELÉE.

Ah ! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre ?

Quel traitement, grands Dieux! & l'amour le plus tendre
Peut-il se l'être attiré?

THÉTIS.

Ton crime est trop assuré,
Tu ne saurois t'en défendre.
En vain des plus grands Dieux j'avois touché le cœur;
Je te sacrifiois leur majesté suprême,
Et j'eusse encor voulu que Jupiter lui-même
Eût eu plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure,
Tu brûles pour d'autres appas.
Quel destin est le mien? Hélas!
C'est le sort d'une ardeur trop fidelle & trop pure,
De trouver toujours des ingrats.

PELÉE.

Le croyez-vous, belle Déesse?
Quoi! vous m'aimez, & de votre tendresse
J'ignorerois le prix!
Quoi! vous m'aimez, & j'aimerois Doris!
Le croyez-vous, belle Déesse?
Ah! pour vous détromper d'un soupçon qui me blesse,
J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris.

THÉTIS.

Ne crois point m'éblouir par une fausse adresse.

(On voit des éclairs, & on entend le tonnerre).

Mais je puis me venger ; ces éclairs que je voi,
Ce tonnerre qui gronde,
M'annoncent le Maître du monde ;
Je saurai me forcer à recevoir sa foi.
Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

PELÉE.

Et moi je vais le voir ce rival redoutable :
Pour attirer sur moi sa haine impitoyable,
Mon amour va se découvrir ;
Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

THÉTIS.

Ah ! que dis-tu ? Fuis sa présence ;
Quitte des lieux pleins de danger.

PELÉE.

Si je vous ai pu faire une mortelle offense,
C'est au tonnerre à vous venger.

THÉTIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble ;
Je ne puis plus te voir ici sans trouble.

PELÉE.

A me chasser vos efforts seront vains,

Si je ne vois finir votre injuſtice extrême.

THÉTIS.

Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime.

(Jupiter deſcend du Ciel).

SCÈNE VI.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

Déesse, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me ſuit ;
Pour d'autres Beautés moins charmantes
J'ai ſouvent emprunté des formes différentes :
Mais il faut que mes ſoins ſoient plus dignes de vous,
Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde ;
Et c'eſt comme Maître du monde
Que je veux être à vos genoux.

THÉTIS.

Permettez que mon cœur prenne peu d'aſſurance
Sur des ſoins trop flatteurs que je n'attendois pas ;
Je ſais quels ſont mes appas,
Et quelle eſt votre conſtance.

JUPITER.

Il eſt vrai que juſqu'à ce jour
J'ai pris pour cent Beautés un inconſtant amour :
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorſqu'à vos charmes ſeuls mes vœux ſeront offerts;
Et vous triompherez de tant d'objets divers,
En me rendant fidelle.

Rien n'eſt plus doux que d'arrêter
Un cœur volage;
C'eſt un avantage
Dont vous devez vous flatter.

THÉTIS.

Rien n'eſt capable d'arrêter
Un cœur volage ;
C'eſt un avantage
Dont on ne peut ſe flatter.

ENSEMBLE.

Rien n'eſt { plus doux que / capable } d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont { vous devez vous / on ne peut ſe } flatter.

JUPITER.

Vous refuſez de croire
Que mon cœur pour jamais ſoit ſous votre pouvoir ;

Vous ignorez encor quelle eſt votre victoire,
Et bien vous allez le ſavoir.

Changez-vous, lieux ruſtiques,
En jardins magnifiques ;
Et vous, Peuples divers,
Venez en un inſtant, & traverſez les airs.

SCÈNE VII.

Le Théâtre change, & repréſente des jardins ; dans le même temps on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus différens & les plus éloignés les uns des autres qui fuſſent connus du temps des fables. La première eſt de Grecs, la ſeconde de Perſes, la troiſième d'Ethiopiens, & la quatrième de Scythes.

JUPITER, THÉTIS, MERCURE,
Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

Vous qui de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Par mes ordres puiſſans accourez à la fois ;
Peuples, qui ſous diverſes loix

N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire ;
Soyez attentifs à ma voix.
Vos vœux ne seront point désormais légitimes,
Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,
Si le nom de Thétis n'est joint avec le mien :
Sans cet aimable nom, je n'écoute plus rien.

Thétis a su charmer le Maître du tonnerre,
Et le plus grand des Immortels ;
Il faut que sur toute la terre
Elle partage ses Autels.

CHŒUR.

Thétis a su charmer le Maître du tonnerre,
Et le plus grand des Immortels ;
Il faut que sur toute la terre
Elle partage ses Autels.

(*Les Grecs & les Perses rendent leurs hommages à Thétis par des danses*).

CHŒUR *des Grecs & des Perses.*

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse ;
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puissant reçoit nos vœux sans cesse,
Et de ce Dieu vous recevez les vœux.

Aimez,

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse;
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

De vos desirs si la Gloire est maîtresse,
La Gloire même approuvera vos feux.

Aimez, Déesse,
Tout vous en presse;
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

(*Danses des Ethiopiens & des Scythes*).

CHŒUR *des quatre Peuples.*

Que toutes nos voix se confondent
Pour chanter de Thétis les triomphans appas;
Que tout les célèbre ici-bas,
Que les Cieux même nous répondent:
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ses fers.

(*On entend une tempête qui s'élève*).

CHŒUR *des Peuples.*

Quel bruit soudain nous épouvante!
Quelle tempête! quelle horreur!
Les Vents sont déchaînés, & l'onde menaçante
Répond aux Vents avec fureur.

(*Neptune paroît sur la mer*).

SCÈNE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

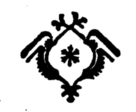
NEPTUNE.

De quels chants odieux retentit ce rivage ?
Jupiter sait-il bien que c'est moi qu'il outrage ?
A-t-il quitté les Cieux pour braver mon courroux,
En m'enlevant l'objet de mes vœux les plus doux ?

JUPITER.

Oui, j'adore Thétis, & n'en fais point mystère ;
Vous, si vous m'en croyez, Neptune, épargnez-vous
Les impuissans transports d'une vaine colère.

(*Jupiter sort suivi des Peuples*).



SCÈNE IX.

Neptune sort de la mer, & la tempête continue.

NEPTUNE, MERCURE.

NEPTUNE.

Me croit-il donc soumis à ses commandemens?
Quoi! me croit-il sous son obéissance?
Ah! dans le juste éclat de mes ressentimens,
Mon bras se servira de toute sa puissance;
Je confondrai les Elémens:
J'exciterai mes flots, & par leur violence
Je causerai par-tout d'affreux débordemens;
Et sur la terre entière exerçant ma vengeance,
J'ébranlerai ses fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obstine
Dans l'amour dont il est blessé,
Je vois d'une affreuse ruine
L'Univers menacé.

Songez à prévenir les maux que j'appréhende,
L'intérêt commun le demande.

NEPTUNE.

Ne croyez point m'intimider :
Non, non, que Jupiter se rende ;
J'ai prévenu ses feux, c'est à lui de céder.

MERCURE.

Une puissance plus grande
Entre vous peut décider ;
Consultez le Destin, le Destin vous commande,
Son Arrêt doit vous accorder.
La fin de vos débats ne peut être plus prompte,
Vous saurez qui des deux doit obtenir Thétis.

NEPTUNE.

J'y consens ; au Destin nous nous rendons sans
honte,
Il nous tient tous assujettis.



ACTE III.

Le Théâtre représente le Temple du Destin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi ;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux,
C'est toi qui nous amènes
Tous les événemens heureux ou malheureux.
Tu les a liés entr'eux
Avec d'invisibles chaînes ;

Par des moyens ſecrets
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque inſtant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.

CHŒUR.

O Deſtin ! quelle puiſſance
Ne ſe ſoumet pas à toi ?
Tout fléchit ſous ta loi ;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O Deſtin ! quelle puiſſance
Ne ſe ſoumet pas à toi.

UN DES MINISTRES.

C'eſt en vain qu'un mortel pleure, gémit, ſoupire,
Un Dieu voudroit en vain t'oppoſer ſa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de preſcrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire ;
Ton inflexible dureté
En fait la majeſté.



SCÈNE II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELÉE.

PELÉE.

MINISTRES du Destin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va se rendre,
Neptune vient vous consulter;
Quel spectacle plus doux peut jamais vous flatter!

CHŒUR.

O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Tout fléchit sous ta loi;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le monde,
Et leur pouvoir est différent;
Mais ton vaste Empire comprend
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde.
Les Dieux ont partagé le monde,
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

PELÉE.

Daignez aussi sur mes peines secrètes,
Des Arrêts du Destin être les Interprètes.

CHŒUR.

Nous ne répondons point aux mortels curieux,
L'Oracle du Destin n'est que pour les grands Dieux.

(Les Ministres sortent).

SCÈNE III.

PELÉE.

CIEL! en voyant ce Temple redoutable,
De quel frémissement je me sens agité!
C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou misérable.
Cet ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté:
Mais l'avenir impénétrable
Le cache encor dans son obscurité.
Quel doute insupportable!
Qu'un Amant est tourmenté!

Inflexible Destin, dans tes loix éternelles
N'as-tu suivi qu'un aveugle hasard?
Hélas! n'as-tu point eu d'égard
Pour les Amans fidelles?

Non;

Non, non, je tâche en vain à flatter mes ennuis ;
Par l'état où tu me réduis
Je reconnois déja l'effet de tes caprices ;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fidelles amours ?

SCÈNE IV.

PELÉE, DORIS.

DORIS.

Ou je me trompe, ou c'est votre tendresse
Qui dans ces lieux vous amène avec nous.
A l'Arrêt du Destin votre cœur s'intéresse ;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse
A quelque Dieu plutôt qu'à vous.

PELÉE.

Je ne crains ni n'espère.
L'avenir qui m'est préparé
Saura toujours me plaire ;
Et le Destin peut faire
Ses Arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flamme,
C'est en vain que vous déguisez.

PELÉE.

Plus vous voulez pénétrer dans mon ame,
Plus vous vous abusez.
(Il sort).

SCÈNE V.

DORIS.

Je ne le vois que trop, mes feux sont méprisés;
J'ai cru que l'on m'aimoit, j'ai pris des espérances
Sur de trop foibles apparences.
Ciel! quelle honte pour mon cœur,
D'être tombé dans une erreur si vaine!
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur!

Mais que sert ma plainte impuissante?
Il faut punir & se venger.
Que par ses maux l'ingrat ressente
Dans quels maux il m'a su plonger;
Il faut punir & se venger.
Tout ce que la fureur présente
Est permis pour se soulager;
Il faut punir & se venger.

SCÈNE VI.

NEPTUNE, DORIS, *Suite de Neptune.*

NEPTUNE.

Qu'on ne me ſuive plus ; allez, que l'on m'attende :
Je veux que ſans témoins cet Oracle ſe rende.

SCÈNE VII.

NEPTUNE.

Cédez pour quelque temps, importune grandeur,
Cédez au tendre amour qui règne dans mon cœur.
Moi, que les vaſtes mers reconnoiſſent pour maître,
Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux ;
L'Amour qui m'y réduit ſait abaiſſer les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.
Cédez pour quelque temps, importune grandeur,
Cédez au tendre amour qui règne dans mon cœur.

SCÈNE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

Dieu de la mer, quel ſujet vous amène ?

NEPTUNE.

Mon amour pour *Thétis* cauſe toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux ;
Prononçez qui de nous verra remplir ſes vœux.

UN DES MINISTRES.

Deſtin, un grand Dieu te demande
Quel ſuccès tu veux qu'il attende ;
Dans tes ſecrets il cherche à pénétrer :
Daigneras-tu les déclarer ?

(Le Miniſtre eſt ſaiſi tout-à-coup d'une eſpèce d'enthouſiaſme, & il continue).

Qu'un reſpect plein d'épouvante
Faſſe tout trembler,
L'avenir va ſe révéler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler,

CHŒUR.

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'avenir va se révéler.
Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le Destin est prêt à parler.

(*On entend une voix qui sort du fond du Temple*).

ORACLE.

Ecoutez, Dieu de l'Onde,
Tout ce que le Destin permet qu'on vous réponde.
L'époux de la belle Thétis
Doit être un jour moins grand, moins puissant que son fils;
Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel Oracle je reçoi!
Quel Arrêt menaçant! quelle funeste loi!



ACTE IV.

Le Théâtre représente un lieu désert au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, DORIS.

JUPITER.

DANS quel étonnement votre discours me jette !
Thétis pourroit brûler d'une flamme secrette ?
Neptune à Jupiter est-il donc préféré ?

DORIS.

Non ; un simple mortel, Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans ensemble ;
Ils se cherchent par-tout, & se trouvent toujours.

JUPITER.

Quoi ! lorsque sous mes loix il n'est rien qui ne tremble,
Un mortel oseroit traverser mes amours ?

DORIS.

Thétis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-même
Vous éclaircir dans cet instant.

SCÈNE II.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

Déesse, expliquez-vous sur le sort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que sa grandeur suprême
Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant;
Il ne veut s'en servir qu'à prouver qu'il vous aime,
En vous la soumettant.

THÉTIS.

Neptune ainsi que vous prétend à ma tendresse;
Il est le Dieu des mers, j'en suis une Déesse,
Je dois redouter son courroux:
Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

JUPITER.

Tant d'égards, tant de prévoyance,
Sont des effets d'indifférence;
Ces timides ménagemens
Ne sont pas faits pour les Amans.

THÉTIS.

Vous ſavez quelle eſt ma fortune,
Le Deſtin m'a ſoumiſe au Maître de la mer.

JUPITER.

Si vous aimiez Jupiter,
Vous craindriez moins Neptune.

Mais, que me veut Protée? Il le faut écouter.

SCÈNE III.

JUPITER, THÉTIS, PROTÉE.

PROTÉE *à Jupiter.*

NEPTUNE m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thétis il ceſſe de prétendre,
Qu'il n'a plus le deſſein de vous la diſputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprévû vient ici me ſurprendre?
Ah! ma reconnoiſſance aura ſoin d'éclater:
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.



SCÈNE IV.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

RIEN n'eſt donc plus contraire au ſuccès de mes
vœux ;
Vous m'oppoſiez un obſtacle qui ceſſe.
Mais, que vois-je, Thétis ? Quelle ſombre triſteſſe,
Dans le moment que tout cède à mes feux ?
Pour m'aſſurer de tout, ce trouble doit ſuffire.
Un fidèle rapport . . .

THÉTIS.

Quoi ! qu'a-t-on pu vous dire ?

JUPITER.

Que Pelée en ſecret . . .

THÉTIS.

Non, ne le croyez pas ;
Non, ſi ſon cœur ſoupire,
C'eſt pour d'autres appas ;
Non, ne le croyez pas.

JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable,
Vous vous juſtifiez d'un air trop empreſſé :
Votre cœur s'eſt donc abaiſſé

Aux vœux d'un mortel mépriſable ?
Lorſque je ſoupirois pour vous,
Je rendois ſeulement ſon triomphe plus doux;
Sous une trompeuſe apparence,
Vous impoſiez à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter ſous votre obéïſſance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puiſſance
Pour punir à mon gré mon odieux rival.

THÉTIS.

Ciel! que viens-je d'entendre ?
Eſt-ce là cet amour ſi ſoumis & ſi tendre ?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous oſez m'irriter;
Et vous avez recours à mon amour extrême,
Quand ma fureur eſt prête d'éclater.
Tremblez; c'eſt cet amour lui-même
Que vous avez à redouter.



SCÈNE V.

THÉTIS.

Quelle horreur m'environne, & quel effroi me glace!
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux!
Hélas! c'eſt mon Amant que Jupiter menace.
Quels traits peut nous lancer le ſouverain des Dieux!

Ah! je le vois déja, je le vois qui prépare
Ses plus terribles coups.
Trop funeſtes appas, pourquoi m'attirez-vous,
Sous le doux nom d'amour, cette haine barbare,
Et cet implacable courroux.



SCÈNE VI.

THÉTIS, PELÉE.

THÉTIS.

Ah! Pelée, apprenez tous les malheurs ensemble;
Jupiter sait enfin nos sécrettes amours.
Vous dirai-je encor plus? Ciel! je fremis, je tremble;
Jupiter menace vos jours.

Quoi! de votre péril la funeste nouvelle
Ne vous inspire pas d'effroi?

PELÉE.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi;
Vous êtes immortelle.

THÉTIS.

Si vous ne craignez pas pour vous;
Craignez du moins pour une Amante;
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne ressente?

PELÉE.

Que votre tendresse est charmante;
Et que mon trépas sera doux!

L'ennemi qui nous tourmente,
Lui-même en sera jaloux.

THÉTIS.

Craignez du moins pour une Amante,
Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel seroit mon destin? Vous cesseriez de vivre
Et moi je ne pourrois recourir au trépas.
Si je pouvois vous suivre,
Je ne me plaindrois pas.

THÉTIS ET PELÉE.

Hélas! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs!
Quel amour enchantoit nos ames!
Quel amour unissoit nos cœurs!
Hélas! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs!

THÉTIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes sens timides!
Tous les Vents rassemblés fremissent dans les airs.

PELÉE.

Je vois sortir des Enfers
Les cruelles Euménides.

THÉTIS.

Ah! c'en est fait, je vous perds.

SCÈNE VII.

Les Vents arrivent en faiſant des eſpèces de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

THÉTIS, PELÉE, LES TROIS EUMÉNIDES, LES VENTS.

UNE EUMÉNIDE.

PELÉE, il faut aller ſur ce rocher funeſte,
Où, dans un tourment éternel,
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleſte.

Partez, Vents, & l'emportez
Dans ces lieux ſi redoutés.

(*Les Vents vont pour enlever Pelée*).

THÉTIS.

Accablez-moi plutôt des plus affreuſes peines.
Arrêtez, cruels, arrêtez.

LES EUMÉNIDES.

Déeſſe, vos larmes ſont vaines,

Vos cris ne ſont point écoutés ;
Les Loix de Jupiter ſont des Loix ſouveraines,
Il faut ſuivre ſes volontés.

(*Les Vents vont encore pour enlever Pelée*).

THÉTIS.

Arrêtez, cruels, arrêtez.

PELÉE *à Thétis.*

Laiſſez-moi d'un rival devenir la victime ;
Puiſqu'un tendre amour eſt un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas mérités ?

UNE EUMÉNIDE.

Vents, ne différez plus, obéiſſez, partez.

(*Les Vents enlèvent Pelée*).



SCÈNE VIII.

THÉTIS.

QUOI ! toute la Nature
A ce ſpectacle affreux ne frémit-elle pas ?
Soleil, retourne ſur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obſcure ;
Dieux immortels, uniſſez-*vous*
Contre un Tyran qui *nous opprime* tous.



ACTE V.

La Décoration est la même que dans l'Acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'EN doutez point, Neptune à sa flamme renonce ;
Sur l'Oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Destin apprendre la réponse ;
Par mes avis il l'avoit consulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel ! que je suis agité !

J'ai puni mon rival ; Thétis ambitieuse
Auroit pu l'oublier après quelques soupirs :
Mais d'un fils trop puissant la naissance odieuse
Seroit l'effet de mes desirs.

Mon trouble eſt extrême,
Vous m'entraînez tour-à-tour ;
Trop charmant Amour,
Doux attraits du rang ſuprême.
Hélas ! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'Amour balance la grandeur ?

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'eſt fait que pour la gloire,
L'Amour n'y peut long-temps diſputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la diſpute plus ;
C'en eſt fait, ces nœuds ſont rompus.

Pour monter ſur ce Trône où le Ciel me révère
J'en fis tomber mon père ;
Un fils ambitieux le vengeroit ſur moi :
Je connois les deſirs qu'un ſi beau rang inſpire ;
Mon propre exemple doit ſuffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel ſouvenir me retrace,
Des charmes trop doux & trop chers ?
Ma grandeur diſparoît, tout ſon éclat s'efface ;
Faudra-t-il ſuccomber & rentrer dans mes fers ?

SCÈNE II.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS.

THÉTIS.

Du Souverain des Dieux j'implore la clémence :
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence ;
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'espérance
De toucher un cœur généreux :
Plus vous aimez, plus ma constance
Doit fléchir un cœur amoureux.
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence ;
Epargnez seulement les jours d'un malheureux.
J'accepte pour supplice une éternelle absence,
N'est-il pas assez rigoureux ?
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.



SCÈNE III.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS, DORIS.

DORIS *à Jupiter.*

Un juste repentir m'agite & me tourmente ;
J'ai troublé deux Amans dans leur flamme innocente,
J'ai poussé votre bras & j'ai conduit vos traits :
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits ?

THÉTIS ET MERCURE.

Que votre haine cesse,
Laissez-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THÉTIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partez ; & que la Déesse
Revoie en ce moment l'objet de sa tendresse.
(*Doris sort*).

THÉTIS.

Ah ! quel généreux retour !
Quel bonheur pour mon amour !

SCÈNE IV.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS, PELÉE *ramené par les Vents.*

THÉTIS *à Pelée.*

PELÉE, à mes soupirs Jupiter a fait grace ;
De son plus fier courroux sa bonté prend la place.

PELÉE *à Jupiter.*

Maître de l'Univers, quels autels, quel encens ;
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoissans ?

JUPITER.

Votre amour est content, un doux succès le flatte :
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate ;
Je veux que votre hymen se célèbre à mes yeux ;
Je veux que ce lieu s'embellisse,
Et qu'une fête y réunisse
Les Dieux les plus puissans de la Terre & des Cieux.

(*Le Théâtre change, & représente l'appareil du festin des noces de Thétis & de Pelée. Les Dieux célestes sont placés de tous côtés sur des nuages, & les Dieux terrestres sont en bas*).

SCÈNE V.

JUPITER, THÉTIS, PELÉE, *Troupe de Dieux célestes, Troupe de Dieux terrestres.*

JUPITER.

Ecoutez-moi, Troupe immortelle;
Quand l'Amour à Thétis me fit rendre des soins,
Une flamme si belle
Eut tous les mortels pour témoins.
Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire:
Je cède à mon rival ce que j'aime le mieux;
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma victoire.

DIEUX DU CIEL.

Célèbrons tous, par des Concerts charmans,
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Célèbrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans sont charmés en ce jour?

DIEUX DU CIEL.

Qu'il eſt beau de vaincre l'Amour !

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il eſt doux de s'y rendre !

DIEUX DU CIEL ET DE LA TERRE.

Célèbrons tous, par des Concerts charmans,
Du Souverain des Dieux le triomphe ſuprême ;
Célèbrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

FLORE.

Tous vos vœux ſont ſatisfaits ;
Amans, ne changez jamais.
Une flamme contente
N'en doit pas être moins ardente ;
L'Amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toujours les Zéphyrs & Flore
Vous trouvent à leur retour,
Plus charmés encore
D'un mutuel amour.

POMONE.

Quittez le reſte de la terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux ;
Vos traits y ſont victorieux,
Et du Trident & du Tonnerre.
Quittez le reſte de la terre,
Volez, Amours, dans ces beaux lieux.

CHŒUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivez heureux, tendres Amans.
Vivez, vivez heureux, oubliez vos tourmens.
Un beau nœud vous unit, jouiſſez de ſes charmes;
Vous les avez payés par toutes vos alarmes.
Du ſort des plus grands Dieux ne ſoyez point
jaloux,
Ils ont peu de plaiſirs, s'ils n'aiment comme vous.



ENÉE

ÉNÉE
ET LAVINIE,
TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par l'Académie Royale de Musique, l'an 1690.

PERSONNAGES.

LA FÉLICITÉ.

LES BERGERS DE THESSALIE.

ENCELADE, *Chef des Titans.*

LES TITANS.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente un Vallon qui s'étend entre Ossa, Pelion & quelques autres des principales montagnes de la Thessalie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉLICITÉ *qui descend du Ciel*, BERGERS *de Thessalie.*

CHŒUR *de Bergers assis sur des rochers & des gazons.*

DESCENDEZ, descendez, Divinité charmante;
Faites chez les humains briller tous vos appas:
Déjà tout enchante,
Tout rit ici-bas.
Descendez, descendez, Divinité charmante,
Faites chez les humains briller tous vos appas.

LA FÉLICITÉ *descendue du Ciel.*

Rendez graces, Mortels, au Maître du Tonnerre;

Le Ciel eſt le ſéjour qui me fut deſtiné ;
Le ſort même avoit ordonné
Que je fuſſe toujours inconnue à la Terre :
Cependant Jupiter, par des ordres plus doux,
Veut que je me partage entre les Dieux & vous.
Que tous vos cœurs d'intelligence
Célèbrent ſes dons à jamais ;
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

CHŒUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Célèbrent ſes dons à jamais ;
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Une éternelle paix,
Une heureuſe abondance
Vont déſormais
Combler notre eſpérance.
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

(*Danſes des Bergers.*)

LA FÉLICITÉ.

Amours, ſi les ſoupçons, les craintes inquiètes ;
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes ;
Fuyez, fuyez ; je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.

Mais s'il se peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces ;
Venez, Amours, tendres Amours, venez
Embellir ces lieux fortunés.

(*Aux Bergers.*)

Aimez, aimez sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs ;
Quand il est sans alarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs ;
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

CHŒUR.

Aimons, aimons sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs ;
Quand il est sans alarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs ;
Il n'a pas besoin de rigueur
Pour redoubler ses charmes.

LA FÉLICITÉ.

Quand vos hautbois, quand vos musettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,
Jusques dans vos amours
Mêlez toujours
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

CHŒUR.

Quand nos hautbois, quand nos musettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Jusques dans nos amours
Mêlons toujours
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCÈNE II.

LA FÉLICITÉ, BERGERS *de Thessalie, Troupe de Titans.*

CHŒUR *des Titans.*

TROUBLONS, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des peuples insensés ;
Il doit à leur erreur ses plus grands avantages.
Troublons, troublons les odieux hommages ;
Troublons les vœux qui lui sont adressés.

CHŒUR *des Bergers.*

Quelle rage vous inspire,
Titans, que prétendez-vous ?

CHŒUR *des Titans.*

Nous allons renverser l'Empire
Que vous révérez tous.

LA FÉLICITÉ.

O Ciel ! ſe peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit ?
Je reconnois, à cette aveugle audace,
Encelade qui vous ſéduit.
Dans un abîme affreux c'eſt lui qui vous entraîne ;
Téméraires, vous courez
A votre perte certaine ;
Malheureux, vous périrez.

CHŒUR *des Bergers.*

Ah ! fuyons loin de ces rebelles ;
Loin de ces lieux précipitons nos pas ;
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCÈNE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

Il faut exécuter des projets éclatans,
Allons, combattons, il eſt temps ;
Attaquons Jupiter au milieu de ſa gloire :
Il n'eſt que cette victoire
Qui ſoit digne des Titans.
C'eſt à notre valeur à nous faire une route

Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute :
Entassons, entassons
Ces rochers & ces monts.

CHŒUR *des Titans.*

Entassons, entassons
Ces rochers & ces monts;
Soutenons ces masses pesantes,
Avançons, ne succombons pas :
Ranimons de nos bras
Les forces languissantes.
Entassons, entassons,
Ces rochers & ces monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reste,
Nous voyons de plus près la demeure céleste,
Bientôt nous allons y toucher;
Jupiter est vaincu, puisqu'on peut l'approcher.

(*On entend le Tonnerre.*)

CHŒUR.

Quel bruit ! quels éclats de tonnerre !

ENCELADE.

Quoi ! fiers Titans, vous vous laissez troubler ?
Si par ce vain murmure on impose à la Terre,
Ce n'est pas à vous à trembler.

CHŒUR.

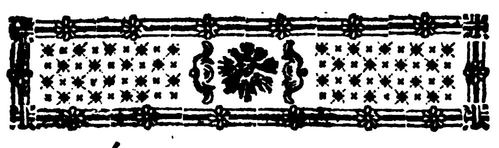
De ce bruit redoublé quelle est la violence !

Arrête, Dieu puiſſant, nous cédons à tes coups.
La foudre, ô Ciel! de toutes parts s'élance,
Nos monts ſe renverſent ſur nous.
Nous périſſons. O fatale vengeance!
O trop redoutable courroux!



PERSONNAGES.

JUNON.
VÉNUS.
LATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.*
AMATA, *femme de Latinus.*
LAVINIE, *fille de Latinus & d'Amata.*
ÉNÉE, *Prince Troyen, fils de Vénus.*
TURNUS, *Roi des Rutules, Peuples d'Italie, fils d'une sœur d'Amata.*
ILIONÉE, *Confident d'Énée.*
CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*
L'OMBRE DE DIDON.
Peuples Latins.
Soldats Rutules.
Soldats Troyens.
Prêtres de Janus.
FAUNES ET DRYADES.
Troupe d'hommes & de femmes qui célèbrent la fête de Bacchus.
DEUX CYCLOPES.
LES GRACES ET LES PLAISIRS.



ÉNÉE ET LAVINIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Temple de Janus, dont les portes ſont ouvertes a cauſe que l'on eſt en temps de guerre, & qu'il n'y a encore qu'une trève entre Énée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statue de Janus, au pied de laquelle ſont enchaînées la Diſcorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

Enfin voici le jour qui donne à la Princeſſe
Ou vous, ou Turnus pour époux;

Le Roi va choisir entre vous :
Chassez cette sombre tristesse,
Vous pouvez vous livrer à l'espoir le plus doux.

ÉNÉE.

Non, ne me flatte point d'une espérance vaine.
Les Troyens ne sont plus, Ilion est détruit;
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit;
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine,
Et je pourrois ici voir la fin de ma peine!
De mes tendres soupirs je recevrois le fruit,
Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine!
Non, ne me flatte point d'une espérance vaine;
Non, je connois trop bien le sort qui me poursuit.

ILIONÉE.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses
Termineront enfin tant de courses douteuses;
Mille Oracles en sont garants:
Quand vous ne seriez pas l'époux de Lavinie,
Un autre hymen dans l'Ausonie
Fixeroit les Troyens errans.

ÉNÉE.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! seroit-il encore
Des biens qui pussent me toucher?

ILIONÉE.

Aimez, aimez sans esclavage;
Un grand courage,

Quoiqu'il ſoit amoureux,
Se rend le maître de ſes vœux.

ÉNÉE ET ILIONÉE.

Peut-on aimer } ſans eſclavage;
Aimez, aimez } ſans eſclavage;
Un grand courage,
Dès qu'il eſt } amoureux,
Quoiqu'il ſoit } amoureux,
N'eſt plus } le maître de ſes vœux.
Se rend } le maître de ſes vœux.

ILIONÉE.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle;
Pouvez-vous répondre d'un cœur
Qui ne fut pas toujours fidelle?
Il n'eſt que la première ardeur
Que l'on puiſſe croire éternelle.

ÉNÉE.

Je prenois pour un tendre amour
Quelques feux languiſſans qui naiſſoient dans mon ame:
Mais le nouveau feu qui m'enflamme,
M'apprend que je n'ai point aimé juſqu'à ce jour.



SCÈNE II.

ÉNÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE.

ÉNÉE.

Daignez vous arrêter, Princeſſe trop charmante :
Tournez les yeux ſur moi, j'attends ici mon ſort ;
J'attends dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juſte Ciel ! mon cœur s'en épouvante ;
Après mille périls qui n'ont pu le troubler,
C'eſt aujourd'hui qu'il commence à trembler.

LAVINIE.

Il eſt vrai que ce jour mérite
Tout le trouble qui vous agite.
Vous allez ſavoir ſi les Dieux
Vous accordent enfin un aſyle en ces lieux ;
Si d'un deſtin trop cruel & trop rude,
Vous avez fléchi le courroux.

ÉNÉE.

Je vais ſavoir ſi je dois être à vous ;
C'eſt toute mon inquiétude.
Le Ciel promet qu'en ces climats
Je verrai ma courſe finie ;

Mais il ne m'assure pas
De l'hymen de Lavinie,
Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrez que mon amour extrême
Cherche mon destin dans vos yeux;
Ils me l'apprendront mieux
Que les Oracles même
Que j'ai reçus des Dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre;
C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

ÉNÉE.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le présage en seroit doux!
Le choix que les Dieux vont faire,
Se réglera sur vos vœux;
Tous les Dieux doivent se plaire
A rendre vos jours heureux.

Parlez, nommez l'Amant que votre cœur préfère.

LAVINIE.

Non, il feroit trop dangereux
De prévenir le choix d'un père.

ÉNÉE.

O Vénus! ô mère d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?
Tous les cœurs des humains sont sous votre puissance,

Mes plus ardens soupirs vous demandent un cœur
Où vous avez vous-même attaché mon bonheur :
Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.
Par mes tourmens, par ma langueur,
J'implore en vain votre assistance.
O Vénus! ô mère d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?

(On entend un bruit d'instrumens qui annoncent le Roi).

LAVINIE.

J'entends que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

ÉNÉE.

Vous ne rassurez point mon ame trop craintive.

LAVINIE.

Prince, si dans ce jour le choix m'étoit permis,
Vous pourriez reconnoître
Que Vénus a toujours favorisé son fils.

ÉNÉE.

Ah! Ciel! se pourroit-il ? . . .

LAVINIE.

Je vois le Roi paroître.



SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ÉNÉE, TURNUS, ILIONÉE, CAMILLE, *Prêtres de Janus, Soldats Troyens, Soldats Rutules, Peuples Latins.*

LE ROI.

Vous qui dans les combats fûtes si redoutés,
Nobles rivaux qui consentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous;
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux:
Puisse mon choix produire une paix éternelle!

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives désormais
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine;
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

CHŒUR.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND PRÊTRE DE JANUS.

Avant que de régner dans les Cieux pour jamais,
Tu soumis ces climats à ta loi souveraine;

Tu te fis un Empire à force de bienfaits.
Dans un profond repos tu commandois sans peine
A des cœurs satisfaits.
Ramène un temps si doux, ramène
De ce siècle innocent les tranquilles attraits.

CHŒUR.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

(*Danses des Peuples, qui demandent à Janus le retour de l'âge d'or, dont on a joui pendant qu'il a régné en Italie*).

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencez votre cours.
Vous qui couliez sans alarmes,
Revenez, aimables jours.

LE ROI.

Ministres de Janus, vous que de ses mystères
Il a rendus dépositaires,
Pour marque de la paix, fermez l'auguste lieu
Habité par le Dieu.

(*Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie*).

LE GRAND PRÊTRE.

Que l'on garde un profond silence,
Le Roi va déclarer son choix.

Si les Dieux aux humains refusent leur présence,
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

(Dans ce moment les portes du Temple se brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit; tout le Temple paroît en feu; les quatre Figures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent).

CHŒUR.

Quel bruit affreux se fait entendre !
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnés !
Charmante Paix que nous osions attendre,
Est-ce ainsi que vous revenez !

(Junon descend du Ciel).

SCÈNE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ÉNÉE, TURNUS, *&c.*

JUNON *dans son Char.*

Pourquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'offense ?
Pourquoi ces vœux que vous m'offrez ?
Courez, Roi des Latins; & vous, Turnus, courez
Où vous appelle ma vengeance;
Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens
Les perfides Troyens.

Que d'un Peuple odieux ce méprisable reste ;
Erre encor sur toutes les mers ;
Qu'il devienne à tout l'Univers
Un exemple effrayant de la haine céleste ;
Et qu'un sort, toujours plus funeste,
Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.

SCÈNE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ÉNÉE, TURNUS, *&c.*

LE ROI.

Qu'AI-JE entendu ? quel excès de colère !
Les Dieux connoissent-ils ces transports furieux ?
Ne songeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

ÉNÉE.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire ;
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les Cieux.

LE ROI.

Sortons, ne songeons plus au choix que j'allois faire ;
Nous devons ce respect à la Reine des Dieux.

SCÈNE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

TRIOMPHONS, triomphons, tout nous est favorable ;
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus :
Par une vengeance implacable,
Réparons les momens que nous avons perdus.



ACTE II.

Le Théâtre représente un Bois consacré à Faunus, père du Roi. On voit un petit Temple rustique, au milieu duquel est la Statue du Dieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

Toi qui souvent nous marques ta présence
Dans ce bois qui t'est consacré,
Faunus, toi dont mon père a reçu la naissance,
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si révéré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré ;
Du malheur qui m'attend j'ai l'entière assurance :
Reçois la triste confidence
Des secrettes douleurs d'un cœur désespéré.

Permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi révéré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu ſolitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours ?
Si Junon pourſuit toujours
Le Héros qui ſait vous plaire,
La Déeſſe des Amours
N'eſt pas un foible ſecours.

LAVINIE.

Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Vénus ?
Elle a cauſé les feux qui vinrent me ſurprendre ;
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.
Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Vénus ?
Lorſque du haut des Cieux Junon vient de deſcendre,
Pour armer contre lui mon père avec Turnus,
L'objet d'une flamme ſi tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui ſont même inconnus.
Ah ! que peut-il attendre
Du ſecours de Vénus ?

CAMILLE.

En vain Junon impitoyable
D'une guerre nouvelle a donné le ſignal ;

Le Roi paroît plus favorable
A ce Héros qu'à ſon rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne ?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour,
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuſte vengeance ;
Turnus me vantera ſa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompenſe
D'avoir ſu me percer le cœur.



SCÈNE II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

Ma fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'eſpoir de la paix dont j'oſois me flatter;
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je ſuis, j'ai recours à mon père;
Son oracle ſouvent me conduit & m'éclaire
Et je viens pour le conſulter.

Habitant redoutable
De ces Antres & de ces Bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impénétrable,
Toi qu'oblige le ſang à m'être favorable,
Tu peux ſeul diſſiper le trouble où tu me vois;
Daigne faire entendre ta voix.



SCÈNE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE; FAUNES ET DRIADES.

CHŒUR *de Faunes & de Driades.*

QUITTONS nos demeures ſauvages;
Sortons de nos antres ſecrets,
Écoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.
De l'obſcur avenir il perce les nuages,
Écoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bientôt ramener parmi vous
La paix qu'ils en avoient bannie;
Le Ciel ſuivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines;
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Euſſions-nous oſé dans nos peines
Nous flatter d'un ſi doux eſpoir?

(Danſes des Faunes & des Driades, qui marquent leur joie d'un Oracle ſi heureux.)

DEUX DRIADES ET UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offenſe
Le déſeſpoir des Amans.
Peut-il manquer de puiſſance
Pour payer tous leurs tourmens?
Un Amant qui perſévère,
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur eſt néceſſaire
Pour la gloire de l'Amour.

CHŒUR.

Aimons, tout eſt fait pour aimer,
Tout doit ſe laiſſer enflammer;
Rendons-nous à des loix ſouveraines.
Toujours l'Amour eſt le plus fort;
Tous les cœurs ont un même ſort,
Ils ſont tous deſtinés à ſes chaînes.
Contre l'Amour & ſes appas
On rend d'inutiles combats;
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'Amour eſt le plus fort;
Tous les cœurs ont un même ſort,
Ils ſont tous deſtinés à ſes chaînes.

LE ROI *à Lavinie.*

Puiſqu'aux vœux de ton cœur les Dieux ſeront propices,
Entre tes deux Amans il faut que tu choiſiſſes;
C'eſt à toi de régler le ſort qui les attend,
Délibère à loiſir ſur ce choix important.

SCÈNE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'ou me vient un bonheur qui passe mon attente ?
Du sort qui m'accabloit que devient le courroux ?
Quoi ! je puis par mon choix voir ma flamme contente ?
Ciel, Oracle, Destin, dont la douceur m'enchante,
M'est-il permis de m'assurer sur vous ?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage,
Sa haine n'est pas sans retour.
De longs malheurs sont le présage
Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cède aux doux transports où l'Amour me convie,
Grands Dieux ! de quel plaisir mon cœur est pénétré !
Un aimable Héros, en secret adoré,
Recevra de ma main le bonheur de sa vie ;

Il eût pu le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi!

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même
Régler le sort de ce qu'on aime!
Qu'il est doux de pouvoir
Régler le sort de ce qu'on aime,
Et combler son espoir!

LAVINIE.

Mais quelle est ma frayeur mortelle!
Une obscure vapeur s'élève des Enfers.
Quels fantômes sortis de la nuit éternelle
Osent paroître dans les airs!

(*On entend une Symphonie effrayante*).

LAVINIE.

Où suis-je? quel est mon effroi!
Dieux! justes Dieux! quel spectacle terrible!
Dérobons-nous, s'il est possible....



SCÈNE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARRÊTE, Lavinie, arrête ; écoute-moi.

Je fus Didon, je régnai dans Carthage.
Un Étranger, rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'Amour en sa faveur avoit séduit mon ame ;
Par une feinte ardeur il augmenta ma flamme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah ! quelle trahison !

L'OMBRE.

Mon désespoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide ! l'ingrat !

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,

C'est ce même Troyen pour qui l'Amour décide
Dans le fond de ton cœur.
(*L'Ombre disparoît*).

SCÈNE VI.

LAVINIE.

Quel funeste discours! quelle image effrayante!
Confuse, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs;
Je succombe sous tant d'horreurs.

Une Amante si généreuse
Voit son amour payé du plus cruel trépas!
Que ne te dois-je point, ô Reine malheureuse,
Qui jamais m'eût fait voir, hélas!
Le précipice affreux qui s'ouvroit sous mes pas?



SCÈNE VII.

ÉNÉE, LAVINIE.

ÉNÉE.

De nos destins nouveaux le Roi vient de m'instruire,
Votre choix désormais est notre unique loi.
Belle Princesse, apprenez-moi
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaisir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du sort si vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ÉNÉE.

Quel coup mortel! quelle réponse!
J'avois cru tantôt entrevoir
D'une foible pitié la premiere apparence;
Vos regards adoucis, un aimable silence,
Quelques mots échappés me permettoient l'espoir.
Me suis-je fait une vaine chimère?
Par un songe trop doux l'Amour m'a-t-il flatté?
J'ai cru facilement vous trouver moins sévère,
Mes tendres soins l'avoient bien mérité.

LAVINIE.

Vous n'avez mérité que mon indifférence;
Si j'ai paru vous donner jusqu'ici
De foibles sujets d'espérance,
Je veux les oublier, oubliez-les aussi.

SCÈNE VIII.

ÉNÉE.

IMPLACABLE Junon, est-ce votre colère,
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs?
Avez-vous usurpé l'Empire de ma mère?
Disposez-vous des cœurs?

Je sais que sans pitié vous pouvez mettre en cendre
De superbes remparts dont vos Grecs sont jaloux;
Je sais que sur les Mers votre bras peut s'étendre,
Que les Vents & les Flots servent votre courroux:
Mais du moins en aimant je croyois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, Déesse inhumaine,
Je n'avois point encor fléchi sous votre haine;
Mais vous m'aviez su réserver
Le seul malheur que je ne puis braver.

ACTE III.

Le Théâtre représente les Jardins d'un Palais que Circé a bâti, & qu'elle a laissé à Latinus, son petit-fils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

Puisque ma fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente.
Bacchus est aujord'hui célebré parmi nous;
Il ne voit les Troyens que d'un œil de courroux.
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire:
Peut être aidera-t-il lui même nos transports;
Peut-être ferons-nous que le Peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.
La Princesse paroît, je vous laisse avec elle;
La fête de Bacchus m'appelle.

SCÈNE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE.

TURNUS.

PRINCESSE, eſt-il donc vrai que vos vœux ſi long-temps
Entre Énée & Turnus puiſſent être flottans ?

LAVINIE.

Souffrez avec moins de colère,
Que je ne précipite rien ;
Le choix que je dois faire
Règle le ſort des Etats de mon père,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point, inhumaine ;
Je ne connois que trop quel eſt votre embarras.
Non, vous ne délibérez pas :
Ce n'eſt point votre choix qui vous tient incertaine ;
Vous tremblez ſeulement à nous le déclarer.
Et plus vous y ſentez de peine,
Plus je vois quel Amant vous voulez préférer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raiſon ſecrète
M'obligeroit de le cacher ?

TURNUS.

Ah ! pourriez-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriez faite ?

Je ſuis du ſang dont vous ſortez ;
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre.
Mes vœux ſont les prémiers qu'on vous ait fait
entendre,
Et vos fers ſont les ſeuls que mon cœur ait portés.
Ne redoutez-vous point une honte éternelle,
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla ſouvent d'une flamme infidelle ?
Vous vous troublez !

LAVINIE.

Seigneur....

TURNUS.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'eſpère.
Vous voyez, malgré vous, tout le prix de ma foi ;
Et vous rougiſſez de colère,
Quand la raiſon vous parle trop pour moi.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confeſſe :
Mais elle peut auſſi parler pour un rival.
Par le choix qu'entre vous le juſte Ciel me laiſſe,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchez point à nous confondre;
De mon sincère amour vous devez vous répondre.
Mon sort sans votre hymen est assez glorieux;
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon rival, après tant de naufrages,
Cherche un asyle en ces climats.
Le rang qui vous attend est l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

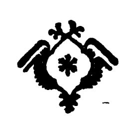
LAVINIE.

Des vœux intéressés n'ont guère de puissance.
Si par de feints soupirs on prétend m'imposer,
Je saurai démêler un dessein qui m'offense.

TURNUS.

Vous saurez vous le déguiser.

En vain je répandrois des larmes,
Votre choix est prêt d'éclater;
Vous allez me donner les armes
Dont j'ai besoin contre vos charmes:
Heureux si j'en puis profiter!



SCÈNE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

Quelle ſuperbe plainte a-t-il oſé me faire?
Quel eſt ce fier emportement?

CAMILLE.

Quand vous blâmez Turnus, j'entends facilement
Ce que vous cherchez à me taire;
Vous me vantez un rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'eſt un choix néceſſaire.
En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibère;
Permets du moins que ce choix ſe diffère.
Eteindre ſon amour, immoler ſon Amant,
Eſt-ce l'ouvrage d'un moment?

CAMILLE.

Vous avez entendu la Reine de Carthage,
Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

LAVINIE.

Mais ſavons-nous ſi Junon dans ce jour
N'a pas, pour m'effrayer, formé cette ombre vaine!
Défions-nous de ſa cruelle haine.

CAMILLE.

Défiez-vous plutôt de votre amour.

LAVINIE.

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je par ma rigueur venger d'autres appas ;
Qui n'ont su plus long-temps mériter son hommage ?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas ?

CAMILLE.

Les inconstans, les infidelles,
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'Empire amoureux
Ait jamais d'asyle pour eux.

LAVINIE.

Ne me presse point tant ; Turnus est plus sincère ;
Turnus sait mieux aimer, je le connois trop bien.
Pourquoi l'infidèle Troyen
Sait-il mieux l'art de plaire ?

CAMILLE.

Un Amant qui sait peu charmer,
Quelquefois à force d'aimer
Peut devenir aimable ;
Mais un volage Amant
Devient plus haïssable,
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Et bien, nommons Turnus, sortons d'incertitude ;

Puiſſe Énée à jamais ſentir un coup ſi rude !
D'où vient qu'en ſa faveur mon foible cœur combat ?
Prêtez-moi du ſecours, ô Styx ! ô rives ſombres !
Laiſſez encor ſortir vos ombres
Pour m'animer contre un ingrat.

CAMILLE, LAVINIE.

Ah ! quel tourment, quand la raiſon commande
Ce que l'Amour ne permet pas !
Trop cruelle raiſon, hélas !
Eſt-ce à toi qu'il faut qu'on ſe rende ?
Peut-on, charmant Amour, mépriſer tes appas ?
Ah ! quel tourment, quand la raiſon commande
Ce que l'Amour ne permet pas ?

CHŒUR *qu'on entend derrière le Théâtre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle,
Suivons tous ſes aimables loix ;
C'eſt lui ſeul dans la Troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles ſont ces voix éclatantes ?

CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus !
On célèbre aujourd'hui la fête de Bacchus,
La Reine conduit les Bacchantes.



SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

LA REINE, LAVINIE, *Troupe qui célèbre la fête de Bacchus.*

CHŒUR.

CHANTONS Bacchus & ses bienfaits.
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il se couronne?
Les plaisirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne;
La raison fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laisse les humains en paix.
Chantons Bacchus & ses bienfaits.

(*Danses de Bacchantes*).

UN HOMME DE LA FÊTE.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas!
Heureux les climats
Qui lui donnèrent la naissance!

CHŒUR.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas!

LA REINE.

Les Troyens déteſtent la Grèce ;
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens.
Allons, que chacun s'empreſſe
A pourſuivre les Troyens.

(*La fureur ſaiſit toute la Troupe*).

CHŒUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes ;
Cherchons les Troyens, hâtons-nous.
Que l'exil les diſperſe tous,
Que le fer puniſſe leurs crimes ;
Qu'ils périſſent dans les abîmes
De la mer en courroux.
O toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs ſi légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi ! ma fille, à nos yeux vous demeurez tranquille ?
De toute notre ardeur l'exemple eſt inutile ?

Toi, qui par des tranſports puiſſans
Te rends le maître des ames,
Deſcends dans ſon cœur, deſcends ;
Inſpire-lui la haine que je ſens,

Et la fureur dont tu m'enflammes.
Descends dans son cœur, descends.

(*Danses des Bacchantes furieuses autour de Lavinie*).

LAVINIE.

Où suis-je? ô Ciel! dans les murs de Carthage
Qui m'a pu soudain transporter?
J'y vois les feux allumés par la rage
D'une Amante que l'on outrage;
Je la vois s'y précipiter,
J'entends ses cris. Dieux! elle expire
En nommant un ingrat insensible à sa mort.
C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aspire
A me faire un semblable sort.
Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.

Reine, écoutez; écoutez tous:
Je choisis . . .

LA REINE.

Déclarez un choix digne de vous.
Parlez, qui vous arrête?

LAVINIE.

Je choisis Turnus pour époux.

CHŒUR.

Que nos cris d'allégresse
Percent jusqu'aux Cieux,
Nous sommes victorieux.

Chantons, chantons ſans ceſſe,
Nous ſommes victorieux ;
Que nos cris d'allégreſſe
Percent juſqu'aux Cieux.

LA REINE.

Allons trouver le Roi ; ſuivez mes pas, Princeſſe.
Il lui faut annoncer un choix ſi glorieux.



ACTE IV.

Palais de Circé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

Ou courez-vous ? quel ſoin vous preſſe ?

ÉNÉE.

Je cherche par-tout la Princeſſe,
Je veux lui reprocher ſon choix,
Je veux la voir pour la dernière fois.

ILIONÉE.

En vain pour ſe venger on ſe plaint d'une ingrate ;
Son triomphe en eſt plus beau.
D'un amour mépriſé la vengeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ÉNÉE.

Non, j'aimerai toujours l'ingrate qui m'outrage ;
Je ſens trop que l'amour m'engage :
Je me dois épargner le triſte & vain effort

Que je ferois pour sortir d'esclavage;
Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.

ILIONÉE.

Vous voyez la surprise où ce discours me jette;
L'amour peut-il réduire un Héros au trépas?
Non, non, d'un autre soin votre cœur s'inquiète;
Vous regrettez une sûre retraite
Que nous trouvions en ces climats.

ÉNÉE.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable:
Je perds l'unique objet qui me paroît aimable;
Je perds l'asyle heureux promis à mes travaux.
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable.
Un Amant misérable
Est insensible à d'autres maux.

ILIONÉE.

Des malheureux Troyens perdez-vous la mémoire?
Oublîrez-vous un si cher intérêt?
Ecoutez leurs soupirs & la voix de la gloire.

ÉNÉE.

Ah! Ciel! la Princesse paroît.



SCÈNE II.

ÉNÉE, LAVINIE.

ÉNÉE.

Me cherchez-vous, cruelle ?
Venez-vous insulter à ma douleur mortelle?
Ah ! laissez-moi mourir,
Laissez-moi disposer de mon dernier soupir.
Que dis-je? non, venez, venez répondre
Aux reproches qui vous sont dus ;
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuste choix de Turnus.
Mes transports... mon amour... je sens que je m'égare,
Il règne en mon esprit un désordre fatal.
Hélas ! est-il bien vrai que votre cœur barbare
Me sacrifie à mon rival ?

LAVINIE.

Vous prenez un soin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur ;
Pourvu que dans ces lieux vous trouviez un asyle ;
Qu'un autre hymen vous fasse un sort tranquille;
Ma perte est un foible malheur,

ÉNÉE.

Ah ! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes soupirs & ma foi !
Pourquoi feindrois-je ici ce désespoir extrême ?
Que pourrois-je espérer ? tout est perdu pour moi.
Si mon cœur savoit feindre, ingrate ;
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas ;
Je vous déroberois ma douleur qui vous flatte,
Vous ne jouiriez point de mon cruel trépas.

LAVINIE.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de puissance.
Didon avoit su l'embraser ;
Vous vîtes cependant sa mort avec constance.

ÉNÉE.

De ce crime odieux cessez de m'accuser.

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse,
Et ma reconnoissance imita la tendresse ;
Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas,
Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas.
Il fallut cependant, pour me séparer d'elle,
Des ordres absolus du Souverain des Dieux.
Ah ! que ne souffroit-il que je fusse fidelle ?
Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux ?

LAVINIE.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincère ?

ÉNÉE.

Hélas ! en pouvez-vous douter ?

LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus légère,
C'est ce que je dois souhaiter.

ÉNÉE.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire?
Ciel! quel trouble secret semble vous agiter?

LAVINIE.

Hélas! si vous m'aimiez, que je serois à plaindre!

ÉNÉE.

Parlez, expliquez-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait, grands Dieux! Turnus seroit nommé,
Et vous seriez aimé?

ÉNÉE.

Qu'entends-je? pourquoi donc par un choix si funeste? . . .

LAVINIE.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon;
Une fureur divine, hélas! a fait le reste,
Et d'un Amant que je déteste
Elle a su m'arracher le nom.

ÉNÉE.

D'une aveugle fureur désavouez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma raison l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi.

Ma gloire, mes ſermens, la Reine, tout m'engage
A ſuivre une cruelle loi.

ÉNÉE.

Que mon ame à la fois eſt troublée & ravie !
Quel excès de plaiſir ! quel excès de douleur
Vient agiter mon cœur !
En vous perdant, je vais perdre la vie ;
J'apprends que vous m'aimez, dans ce fatal inſtant ;
Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons dont j'ai ſuivi l'injuſte violence,
D'où vient que vous oſiez attaquer l'innocence
D'un Amant digne de mon choix ?
Que n'ai-je cru mon cœur qui prenoit ſa défenſe ?
Ah ! lorſqu'un tendre amour nous tient ſous ſa puiſſance,
Il faut n'écouter que ſa voix.

ÉNÉE ET LAVINIE.

Je cède à ma douleur extrême.

ÉNÉE.

Je ſouffre tous les maux dont on peut ſoupirer.

LAVINIE.

Je cauſe tous les maux qui nous font ſoupirer.

ÉNÉE.

Je vais perdre à jamais le ſeul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit, je me prive moi-même.

ÉNÉE ET LAVINIE.

O mort! de nos tourmens venez nous délivrer.
O mort! unissez-nous, on va nous séparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

ÉNÉE.

Laissez-moi lui parler, dérobez-lui vos pleurs;
Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite
Peut réparer tous nos malheurs.

SCÈNE III.

ÉNÉE, TURNUS.

ÉNÉE.

SEIGNEUR, vous cherchez Lavinie;
Permettez qu'un moment j'ose arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, & la guerre est finie.
Je sais trop que dans les combats
Le sang de nos sujets ne se doit plus répandre.
Mais je puis encore prétendre
Que le fer à la main, aux yeux de nos Soldats,
Nous terminions seuls nos débats.

TURNUS.

Préféré par l'objet que j'aime,
Je sais que jepourrois ne pas prendre la loi

De votre déſeſpoir extrême :
Mais à la gloire auſſi je ſais ce que je doi ;
J'accepte le combat, & j'obtiendrai du Roi
Qu'il en ſoit l'arbitre ſuprême.

Cependant, Seigneur, redoutez
Un rival qui ſur vous a déja l'avantage.

ÉNÉE.

La victoire que vous vantez
N'eſt pas pour vous peut-être un ſi charmant pré-
ſage.

(*On entend une harmonie très-douce*).



SCÈNE IV.

ÉNÉE.

J'ENTENDS d'agréables concerts;
Une clarté plus pure
Se répand dans les airs;
Un nouveau charme embellit la Nature;
Et pare l'Univers.
C'est Vénus qui descend : tout me fait reconnoître
La Déesse de la Beauté;
Et quelle autre Divinité
Peut annoncer ainsi qu'elle est prête à paroître?



SCÈNE V.

VÉNUS *qui est descendue des Cieux, accompagnée de Nymphes, de Graces, de Plaisirs & de deux Cyclopes,* ÉNÉE.

ÉNÉE.

DÉESSE, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mère des Amours & ma mère,
Quel destin, quelle loi sévère
M'a si long-temps fait languir loin de vous?
Votre fils malheureux aimoit sans espérance,
Vous avez dans les pleurs laissé couler ses jours;
Que ne m'accordiez-vous du moins votre présence,
Si vous ne vouliez pas m'accorder du secours?

VÉNUS.

Mon fils, connois mieux ma tendresse:
Tu ne vois pas toujours ce qui fait mon pouvoir;
En possédant le cœur d'une aimable Princesse,
Penses-tu ne me rien devoir?

Quand l'Épouse du Dieu qui lance le tonnerre,
Arme contre tes jours & le Ciel & la terre,

Apprends ce que j'oppose à toutes ses fureurs :
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus ; ton rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ÉNÉE.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance,
Tous mes discours seroient trop languissans ;
Servez-vous de votre puissance,
Dans le fond de mon cœur lisez ce que je sens.

VÉNUS.

Cyclopes, donnez-lui les armes
Qui de son ennemi rendront le sort douteux ;
Et vous, Graces, Amours, versez sur lui les charmes
Qui d'un aimable objet redoubleront les feux.

(*Danses des Graces & des Plaisirs*).

UN PLAISIR.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythère !
Trop heureux qui les peut recevoir !
La Beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir ;
C'est régner que de plaire.
Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythère !
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

CHŒUR.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythère!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

VÉNUS.

A peine Jupiter, en lançant le tonnerre,
Peut s'attirer les respects de la terre;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

CHŒUR.

A peine Jupiter, en lançant le tonnerre,
Peut s'attirer les respects de la terre;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

VÉNUS.

Dieux, Mortels, c'est à moi qu'il faut que tout se rende,
Je ne veux pour encens que de tendres soupirs;
Les honneurs que Vénus vous demande
Sont les plus doux plaisirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!

CHŒUR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!



ACTE V.

Temple de Junon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAVINIE.

Quel triste sort dans ce Temple m'amène!
Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine?
Ici tout reconnoît la Maîtresse des Dieux,
Qui nous hait & qui nous accable.
Turnus seroit peu redoutable,
Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence;
Peut-être en ce moment Énée est en danger.
Justes Dieux! prenez sa défense:
Ah! pourriez-vous ne le pas protéger!

Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur téméraire?
Dans le Temple où je suis, quels vœux ai-je formés?

Vœux trop ardens, tenez-vous renfermés,
Vous pourriez de Junon redoubler la colère.

Hélas! quand pour moi seule il expose ses jours;
Quand je vois de sa mort l'image menaçante,
Il faut encore qu'une timide Amante
Ne puisse de ses vœux lui prêter le secours.

SCÈNE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

Ma fille, triomphons; j'ai fait un sacrifice
Qui nous promet un heureux sort.
Du plaisir que je sens partage le transport.
Il n'en faut point douter, Junon nous est propice,
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort! ah! je frémis!

LA REINE.

Quelle est cette surprise
Quoi! contre un ennemi le Ciel nous favorise,
Et j'entends vos soupirs, je vois couler vos pleurs!

LAVINIE.

Puisque ma flamme s'est trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs;

Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entends-je ? ah ! rougiſſez de cet indigne amour?

LAVINIE.

Contentez-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chère ombre, qui déja peut être
Dans ces funeſtes lieux erres autour de moi,
Je dois, en te ſuivant, récompenſer ta foi,
Que j'ai ſu ſi mal reconnoître.
Je vais ou te venger des crimes que j'ai faits,
Ou m'unir à toi pour jamais.

SCÈNE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

HÉLAS ! quel eſt ce trouble, & que dois-je en attendre ?
Parle, quel eſt l'Arrêt que le ſort vient de rendre ?

CAMILLE.

Ah ! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer !
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O préſages trompeurs ! ô deſtin trop contraire !

CAMILLE.

Le ſuperbe Troyen va ſe rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuyons un vainqueur odieux;
Déeſſe, a-t-il enfin ſurmonté ta colère?

SCÈNE IV.

LE ROI, ÉNÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE, *Soldats Troyens, Peuples Latins.*

LE ROI.

Ma fille, tu vois le vainqueur;
Pour prix de ſa victoire, il a droit ſur ton cœur:
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux préſages,
Je veux que ſes hommages
De Junon, s'il ſe peut, fléchiſſent la rigueur.

ÉNÉE.

Il ne me ſuffit pas que ſa colère ceſſe,
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princeſſe.
(*A Lavinie*).
Votre cœur avec moi daigne-t-il partager
Les doux tranſports que reſſent ma tendreſſe?

LAVINIE.

Prince, vous ne devez ſonger
Qu'à fléchir la Déeſſe.

ÉNÉE.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux,
Par des reſpects profonds, expier ma victoire;
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
Et dans ce même jour je me ſoumets à vous.
Conſentez au repos où le deſtin m'appelle,
Après tant de travaux ſi longs & ſi cruels;
La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Eſpérons, eſpérons le ſuccès le plus doux;
Le Ciel ouvre à nos yeux ſes barrières brillantes;
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent ſon courroux.



SCÈNE V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROI, ÉNÉE, LAVINIE, *&c.*

JUNON.

INVINCIBLE Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre;
Ma haine contre vous n'a que trop combattu:
Il n'est rien qu'à la fin la vertu ne surmonte;
A Vénus tout cède sans honte,
Et vous avez pour vous Vénus & la vertu.

(*Junon disparoît*).

ÉNÉE ET ILIONÉE.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoissance
Ferons-nous paroître à tes yeux?

LE ROI ET LAVINIE.

Une sincère obéissance
Est l'encens le plus doux que reçoivent les Dieux.

SCÈNE VI.

LE ROI, LAVINIE, ÉNÉE, ILIONÉE, CAMILLE, *Soldats Troyens, Peuples Latins.*

LE ROI.

Vous, qu'un autre Ciel a vu naître ;
Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître,
Venez à mes ſujets vous unir pour toujours.
Vénus vous a conduits ſur ces rives aimables ;
Attirez-nous des regards favorables
De la Déeſſe des Amours.

CAMILLE ET ILIONÉE.

Quel bonheur va combler ces lieux !
En faveur de ſon fils Vénus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons, ſans ſe faire attendre,
Sauront flatter nos deſirs.
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre ;
Tous les ſoupirs
Naîtront au milieu des plaiſirs.

CHŒUR.

CHŒUR.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de ſon fils Vénus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons, ſans ſe faire attendre,
Sauront flatter nos deſirs.
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre;
Tous les ſoupirs
Naîtront au milieu des plaiſirs.

(*Danſes des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples*).

CAMILLE ET ILIONÉE.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire;
On déteſte cent fois ſon tyrannique empire,
Et ſes triſtes engagemens:
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir ſouffert de trop légers tourmens.

CHŒUR.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire;

On déteste cent fois son tyrannique empire ;
    Et ses tristes engagemens :
    Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,
On craint d'avoir souffert de trop légers tourmens.



LETTRES
A L'IMITATION
DES HÉROÏDES
D'OVIDE.



DIBUTADIS A POLEMON.

(On dit que Dibutade de Sicyone inventa la Sculpture. Un ſoir ſa fille traça ſur une muraille les extrémités de l'ombre de ſon Amant, qui ſe formoit à la lumière d'une Lampe, & cela donna à Dibutade la première idée de tailler une pierre en homme. Je ſuppoſe que cette fille ayant vu une belle Statue de la façon de ſon père, écrit à ſon Amant. Les noms de Dibutadis & de Polémon ſont feints).

UNE nouvelle joie, & que je veux t'écrire,
Tient mon eſprit tout occupé.
Mon père m'a fait voir un marbre qui reſpire ;
Du moins ſi l'œil n'eſt pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait ſu prendre
La molleſſe même des chairs,
Et ce je ne ſais quoi de vivant & de tendre
Qui forme les traits & les airs ?

Tu ſais quelles raiſons me font aimer la vue

D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joie on n'a point l'ame émue;
Sans que l'amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui répara si bien une légère perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon père;
Il sait, il approuve nos feux:
Mais un père est toujours un témoin trop sévère
Pour les amours & pour les jeux.

Quelques mots au hasard jettés par complaisance
Composoient tout notre entretien;
Et nous interrompions notre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumière sombre
Qui m'aidoit encore à rêver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre;
Et m'appliquois à l'observer;

Car tout plaît, Polémon, pour peu qu'il représente
L'objet de notre attachement:
C'est assez pour flatter les langueurs d'une Amante
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je poussai plus loin cette douce chimère;

Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur un ombre passagère,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette;
Je trace une image de toi;
Une image, il est vrai, peu distincte, imparfaite;
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade, attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit aussi-tôt le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polémon, commence la sculpture;
Grace à ces heureux hasards.
L'Amour qui sut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre;
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre,
Pour se montrer à nos neveux.

Les Héros par cet art étendront leur mémoire
Bien loin au-delà de leurs jours;
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire;
Eternisera nos amours.

Combien de demi-Dieux, dont les hommes peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom !
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pu connoître,
Si je n'eusse aimé Polémon !

Mais si tu ressemblois à tant d'Amans volages ;
Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jetter les yeux sur les ouvrages
Que va produire un si bel Art ?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je sais qu'il s'élève en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je réparerai ces soupçons de ma flamme,
Que je condamne en les formans.

Quoi ! de tels changemens seroient-ils donc possibles ?
Quoi ! cet amour toujours vainqueur
Animeroit par moi des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur ?



FLORA A POMPÉE.

(Pompée étant encore jeune, aima la Courtisanne Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius, ami de Pompée, devint éperdument amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écouta pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui céda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit).

Prête à voir arriver la mort que je desire;
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs;
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux;
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain ſur ces portraits les Etrangers me vantent ;
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'eſt plus Flora qu'ils repréſentent ;
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te ſouvient-il du temps où ta flamme inquiéte
Craignoit ſi tendrement des rivaux malheureux ?
Ah ! diſois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras-tu, ma Flora, réſiſter à leurs larmes ?
Pourrai-je dans ton cœur tenir ſeul contre eux tous ?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux !

Je te diſois alors, je mettois en uſage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce ſouci.
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage
Que de te raſſurer ainſi ?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maîtreſſe
Que tu ne ſerois point touché par tes rivaux ;
Que tu pourrois jouir de ſa tendreſſe,
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? J'étois trop inſenſible
Aux ſoupirs qu'on pouſſoit pour ébranler ma foi ;
De tendres ſoins me trouvoient invincible,
Lorſqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, voilà ce qui l'irrite,
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'est-ce donc désormais qui mérite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
Il falloit d'un ami préférer le repos;
Ne prétends point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de Héros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre;
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt.
D'autres Héros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'Amour parle, tout se taît.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux;
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un ami généreux.

Pourquoi, lorsqu'il voyoit sa flamme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pu toucher par ses ennuis?
Et moi qui perds tout ce qui m'a flattée,
Et moi qui meurs, je ne le puis!

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes présens jouiroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens ſans ceſſe;
Car quand tu reviendrois, quel ſort ſeroit le mien?
Je devrois tout à ſa ſeule tendreſſe,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cédant à lui, tu t'es rendu juſtice;
Il n'eſt pas comme toi barbare & ſans amour.
Je n'aurois pas à craindre un ſacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface!
Quel charme malheureux a ſu me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place,
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes ſoins pour lui tendres, ardens, durables;
Paſſeroient tous les ſoins que pour toi j'ai perdus;
Et je rendrois encor plus deſirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illuſion, & trop tôt diſſipée!
Quoi! d'un fatal amour je pourrois me guérir!
Quoi! j'aimerois un autre que Pompée!
Non, je ne ſaurai que mourir.



ARISBE

AU JEUNE MARIUS.

(Quand Marius eut été chassé de Rome par la faction de Sylla, & se fut retiré en Afrique, son Fils qui l'accompagnoit, tomba entre les mains d'Hiempsal, Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius, & eut la générosité de lui fournir des moyens de sortir de sa prison, quoique par-là elle le perdit pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu sa liberté, & qu'il a rejoint son Père, qu'elle lui écrit).

DEPUIS que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs;
Dans votre souvenir me suis-je conservée ?
Songez vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines;
Rien ne sauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes;
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre ſortie,
Un demi-jour m'eût-il duré ſans vous parler ?
Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout ſans vous va s'écouler.

Seule & mortellement bleſſée,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne ſaurois bannir l'eſpérance inſenſée
Que j'ai de vous trouver par-tout.

Qui le croiroit ? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez reſſerré ;
Et je vous redemande à cette priſon même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attends avec impatience
Que l'ombre de la nuit ſe répande ſur nous ;
Ma triſteſſe redouble en ce vaſte ſilence,
Et ce temps m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lorſqu'en mes yeux laſſés le ſommeil eſt entré ;
En ſonge quelquefois (ce bien me reſte encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avoûrai-je une crainte
Qui paſſe tous les maux de mon cœur agité ?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me représente sans cesse
Combien vous me pressiez d'ouvrir votre prison;
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un père
Dont il falloit servir la haine & le courroux;
Jamais la liberté ne vous en fut moins chère,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas! d'où vient que ma mémoire
Repasse les discours & les soins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, est-il besoin de croire
Qu'il m'aimât sans déguisement?

Oui, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ai besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter;
Votre perte à mon cœur en est plus douloureuse,
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moi;
Je suis une Numide, & votre ame hautaine
Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'empire d'amour un climat étranger ?
La Beauté qui n'a pas le droit de citoyenne,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs, je ne ſuis plus Numide;
De ſon propre intérêt mon amour eſt vainqueur:
La naiſſance n'eſt rien où la vertu décide,
Je ſuis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux Héros que Rome ait mis au jour;
J'ai plus fait par l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai ſacrifié mon amour.

Grands Dieux! vous vîtes ſeuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes ſeuls témoins,
Lorſqu'enfin arriva la nuit où de ſes chaînes
Marius ſortit par mes ſoins.

Tandis qu'une troupe choiſie
Conduiſoit ce deſſein ſur mes ordres ſecrets;
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets;

Par une tendreſſe contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuſer le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte!
Quel ſupplice qu'un tel emploi!

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler & comptois les instans !
Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien se servir du temps ?

Prend-on bien toutes ses mesures ?
Amour, dans ces périls tu m'as fait embarquer ;
Amour, veille pour nous, veille en ces conjonctures,
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il sort, il prend la fuite,
Il est déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut être offensé ;
Je courus, & de crainte & d'espoir agitée,
Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue,
La nouvelle flattoit tous les vœux de mon cœur ;
Je brûlois de l'apprendre ; & quand je l'eus reçue,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'employai mes soins & mes efforts ;
Je ne sais quel plaisir d'une ame généreuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est, après son effet, prompte à se démentir !
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage ;
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire,
De cet heureux succès jouit en gémissant :
Je n'en rougirai point ; ce qu'Arisbe a su faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier !
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe absente,
En sortant de ces lieux, envoyer un soupir ;
Vous méritâtes peu les bienfaits d'une Amante,
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fui moins vîte,
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais :
C'est-là que je la laisse, eût-il dit ; je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que fais-je ? un autre Amant peut-être,
En rompant ses liens, eût rendu des combats.
Ah ! si dans votre cœur ce sentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas ?

Mais, Dieux ! quel bonheur j'envisage !
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.



CLÉOPATRE
A AUGUSTE.

(*On sait l'histoire de Cléopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre ; car je suppose que Cléopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut, pour sa justification, les principaux événemens de sa vie. Sur tout il faut se souvenir combien Cléopatre étoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite*).

Je crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vue;
En l'état où je suis j'évite tous les yeux ;
Je fuis le Soleil même, & je suis descendue
Dans les tombeaux de mes aïeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs;
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées;
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cléopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger;
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cléopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de Peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui sur les mers de l'Epire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrace,
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts;
Et depuis, vous savez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, ſans jalouſie & d'un eſprit tranquille
De vos heureux ſuccès nous regardions le cours ;
Nous voulions ſeulement aſſurer un aſyle
A de malheureuſes amours.

Marc-Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manières, ſon air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je ſais que ſon eſprit violent, téméraire,
Toujours aux paſſions ſe laiſſoit prévenir ;
Et je craignois pour lui la fortune proſpère
Qu'il ne ſavoit pas ſoutenir.

Je l'aimai cependant : c'eſt une loi fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes événemens ;
Je m'attache aux Héros, je ſuis tendre, & j'égaſe
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorſque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemi le viſage irrité ;
Traitez-moi, s'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en eſclave traînée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois ;
La maiſon des Céſars, telle eſt ma deſtinée,
Doit triompher de moi deux fois.

César, dont les vertus ont été conſacrées,
Par mille aimables ſoins triompha de mon cœur ;
Et vous triompherez de moi, de ces contrées,
Auſſi juſte, & plus grand vainqueur.

Il préféra pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels ſoupirs pouſſoit le Maître des humains !
Que d'amour dans une ame où régnoit tant de gloire,
Que rempliſſoient tant de deſſeins !

Combien me jura-t il qu'au ſortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ſes pas,
Il eût manqué toujours au Vainqueur de la terre
D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé ſans peine
Tant d'honneurs, de reſpects & d'applaudiſſemens,
Contre un des tendres ſoins dont j'étois toujours pleine,
Contre mes doux empreſſemens ?

Auſſi pour être heureux, s'il peut jamais ſuffire
De poſſéder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De ſe voir prévenir dans tout ce qu'on deſire,
César ſans doute étoit heureux.

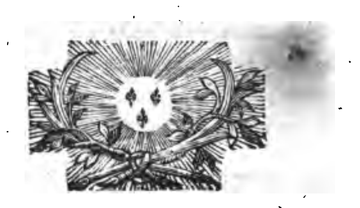
Je le ſens bien, Seigneur, je me ſuis égarée,
J'ai trop dit que César a vécu ſous mes loix ;

Bientôt vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

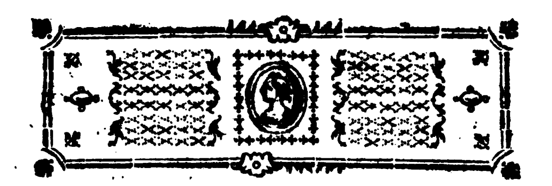
Mais si le grand César souhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le savez, favorable ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel ou l'Empereur;
Peut-être... Mais, hélas! quel retour j'envisage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous seriez par le sang, par l'aveugle naissance,
Moins obligé de l'imiter.



DIVERSES
PETITES PIECES
DE POÉSIE.



PORTRAIT DE CLARICE.

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de Beautés m'ont paru redoutables ;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple Nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,

Timide ſans ſujet, & par-là plus charmant;
Qui ne pût ſe montrer ni ſe cacher ſans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans les ſouhaits qu'on peut former:
Comme en aimant je prétends eſtimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture;
Vertueux ſans rien réprimer,
Qui n'eût pas beſoin de s'armer
D'une ſageſſe auſtère & dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde;
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé.
Je ne voyois point de Bergère,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyât à ma chimère.

Je ne ſais cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité ſon projet;
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
Oh! que l'Amour a de malice!

LES JEUX OLYMPIQUES,

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

JADIS de cent ans en cent ans
La magnifique Rome, à tous ses habitans,
Donnoit une superbe fête,
Et les Hérauts crioient : *Citoyens, accourez* ;
Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pu trouver quelque tête chenue,
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la fête eût été déja vue.
Mais, quoi ! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.
Telle est chez les Amours la coutume établie ;
La même chose s'y publie
A des jeux solemnels qu'ils célèbrent entr'eux.

Mais ce qui doit causer une douleur amère;
C'est que tous les quatre ans on célèbre ces Jeux.
Cependant pour ces malheureux
C'est une fête séculaire;
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vécu deux ans, la carrière est jolie;
Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer:
Mais aller jusqu'à quatre, oh! ce seroit folie,
Si seulement ils osoient y penser.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées:
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années;
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond:
Hélas! bien moins de temps aujourd'hui les emporte:
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la troupe légère,
Lorsqu'à ces derniers jeux, & dans un grand concours,
S'avança le Doyen de Chypre & de Cythère,
Le Mathusalem des Amours,
Un Amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidèle rapport!
Le petit Peuple ailé, dans un commun transport,

Battit des mains, cria, miracle.

Mais, grands Dieux! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la lice, & malgré ce grand âge,
Sur de jeunes rivaux remporta l'avantage
En mille différens combats?
Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours;
Tantôt à déclarer une flamme timide,
Qui veut parler & qui se taît toujours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits soins qui touchent tant;
Tantôt à se plaindre des Belles
Avec respect, & même en s'emportant.
Que sais-je enfin? sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois;
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le Vainqueur fut suivi.
De toutes parts l'allégresse s'exprime:
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut savoir le régime
Dont jusqu'alors il s'est servi.
Mais lui, ce ne sont pas ici, comme j'espère,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouverai,
Il n'est pas encor temps que je sois admiré;
Et qu'il soit dit sans vous déplaire,

Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai:
Mon destin sera tel, que, des Amours antiques,
Chez les Amours futurs moi seul je ferai foi;
On me consultera sur de vieilles pratiques
   Dont la mémoire auroit péri sans moi.
Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous êtes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris;
   Et, comme on voit, la nourriture est bonne.



SONNET.

SONNET.

Je suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle;
Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné);

Je suis le Dieu des Vers; je suis bel-esprit né.
Mais des Vers n'étoient point le charme de la Belle.
Je sais jouer du Luth, arrêtez. Bagatelle,
Le Luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir Dieu de la Médecine.
Daphné fuyoit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, voyez quelle est vôtre conquête;
Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.



SUR UN SOUPER,

Où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit être s'ennuyât.

PRIÈRE A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu, que l'on n'honore guère,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puissant Ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce soir dans la noble Cohue,
Descends enveloppé d'une invisible nue;
Lorsque tu t'introduis sans qu'on sache comment,
Tu règnes plus absolument.
Mène avec toi ta troupe, & qu'elle soit complette,
Le triste Sérieux & la Langueur secrette,
Par qui les Plaisirs sont chassés,
Les complimens froids & glacés,
Les nouvelles de la gazette,
Les longs contes remplis de détails entassés;
Ou, qui pis est, les ris forcés,

La gaîté fausse & contrefaite,
Les bons mots d'autrui qu'on répète,
Et qui même sont mal placés.
Que d'un repas très-court les Convives lassés,
Cachent leurs bâillemens sous une main discrète;
Qu'ils prêtent à l'horloge une oreille inquiète,
Et ne se montrent empressés
Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite.
Ennui, tu me diras qu'en présence d'Iris
Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire,
Que son aimable vue animant les esprits...
Je t'entends, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Eh bien, tu ne dois pas songer
A régner sur toute la bande.
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager:
C'est sur elle, grand Dieu, qu'il faudra te venger;
Puissant Ennui, je te la recommande.



SUR UN RETOUR

Qui devoit être au mois d'Octobre.

Ne reviendras-tu point ? ne ferai-je sans cesse
Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse,
Mois charmant, mois aimable, où de ses dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux ?
De Vignerons contens qnand verrai-je une armée,
Par les ordres du Dieu dépouiller ses Etats,
Et faire bouillonner la liqueur enflammée,
Mère des jeux, & l'ame des repas ?
Ainsi dans le fond d'un bocage,
Je parlois seul, & Bacchus m'entendit ;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage,
Le Dieu des Buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour qui savoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel temps son retour est réglé,
De mes discours avoit lui seul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.



RÊVERIE.

A vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le ſilence;
A vous à qui je rends des ſoins
Inconnus & ſans récompenſe;
A vous, qui pourrez bien ne le jamais ſavoir,
En ces lieux écartés j'adreſſe cet hommage,
Et je puis ſeulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquittât ainſi;
Mais vous, ſi vous faiſiez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.

ÉTRENNES

Pour l'année 1701.

En commençant, Iris, l'an qui ſuit mil ſept cens,
Je voulois ſous vos loix mettre ma deſtinée;
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite année,
Cela n'a jamais d'autre ſens.
Mais avec cette année, un ſiècle auſſi commence;

Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre bail peser la différence.
Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance?
Eh bien donc, pour le siècle soit.

AUTRES ÉTRENNES.

En ce jour solemnel, où de vœux redoublés
Plus qu'en tout autre temps les Dieux sont accablés,
J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles;
J'ai demandé des jours occupés & paisibles,
Des plaisirs vifs, sans le secours puissant
Du trouble & de l'inquiétude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naissant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec soin
Dans son cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon placet. Jupiter mit au bas,
En caractères longs, qu'on ne lisoit qu'à peine:
Renvoyé vers l'aimable Ismène,
Ceci ne me regarde pas.

SUR DES ÉTRENNES

Avancées d'une année sur l'autre.

Le Dieu de l'Hélicon & celui de Cythère,
Souverains des Plaisirs, sont convenus entr'eux
De payer tous les ans à celle qui m'est chère
Un tribut de vers amoureux.
Elle qui n'est pas ménagère,
Veut en mil sept cent un manger mil sept cent deux;
Et les Divinités, faciles à ses vœux,
N'y savent rien que de la laisser faire.
Qu'en arrivera-t-il? Le fonds manquera? Non.
L'Amour fournit toujours, la source est abondante.
Oui, l'Amour, direz-vous, mais pour votre Apollon....
Oh! quand l'Amour le prend d'un certain ton,
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.



L'HOROSCOPE.

Je n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas.
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême ;
Le Ciel, dès ma naiſſance même,
Promit mon cœur à vos appas.
Un *Aſtrologue, expert dans les choſes futures,*
Voulut en ce moment prévoir mes aventures ;
Des Planètes alors les aſpects étoient doux,
Et les conjonctions heureuſes :
Mon berceau fut le rendez-vous
Des influences amoureuſes ;
Vénus & Jupiter y verſoient tour-à-tour
Tant de quinteſſence d'amour,
Que même un œil mortel eût pu la voir deſcendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre ?
Hélas! *je ne faiſois que de venir au jour.*
Qu'ils prennent bien leur temps pour nous faire un cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'Aſtrologue d'abord fit le plan général,
Il le trouva des moins conſidérables :
Je ne devois ni forcer baſtions,
Ni décider procès, ni gagner millions ;
Mais aimer des objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçus,

Eprouver les amours coquets ou véritables,
Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.
Alors l'Aſtrologue s'écrie :
Le joli garçon que voilà !
La charmante petite vie
Que le Ciel lui deſtine-là !
Mais quand dans le détail il entra davantage,
Il vit qu'encore enfant je ſavois de ma foi
A deux beaux yeux faire un ſi prompt hommage,
Que mon premier amour & moi
Nous étions preſque de même âge.
D'autres amours après s'emparoient de mon cœur;
La force, la durée en étoit inégale,
Et l'on ne diſtinguoit par aucun intervalle
Un amour & ſon ſucceſſeur.
Ce n'étoient juſques-là que des préliminaires;
Le Ciel avoit paru d'abord,
Par un eſſai de paſſions légères,
Jouer ſeulement ſur mon ſort.
Mais quel amour, ô Dieux! quel amour prend la place
De ceux qui l'avoient précédé!
Fuyez, foibles amours dont j'étois poſſédé,
Fuyez, & dans mon cœur ne laiſſez point de trace.
Celui qui ſe rendoit maître de mon deſtin,
Du reſte de ma vie occupoit l'étendue;
L'Aſtrologue avoit beau porter au loin ſa vue,
Il n'en découvroit point la fin.

Quoi! disoit-il, presqu'en versant des larmes ;
Ce pauvre enfant que je croyois heureux,
Des volages amours va-t-il perdre les charmes ?
Quoi ! pour toujours va-t-il être amoureux ?
Non, non, il faut que je m'applique
A voir encore l'affaire de plus près.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses règles en pratique ;
D'un œil plus attentif il observe le cours
Et des Fixes & des Planètes,
Dans tous les coins du Ciel promène ses lunettes,
Retrace des calculs qui n'étoient pas trop courts ;
Et puis quand il eut fait cent choses déja faites,
Il vit que j'aimois pour toujours.



LE TEMPS
ET L'AMOUR.
FABLE.

Ils sont deux Dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchans qu'ait Jupin à sa table:
L'un est le Temps, mangeur insatiable,
Vieillard chenu, mais, hélas! trop dispos;
Et l'autre, qui? c'est l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chez son beau-père à forger une chaîne,
Qui de deux cœurs doit unir le destin,
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge & vous l'use à la fin;
Adieu la chaîne, & le Vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais, sous sa cruelle dent,
Liens si forts qu'ils fissent résistance?
Ces jours passés je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence.
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,
Ils composoient une chaîne durable;
Le Temps lui-même en serroit avec art

Tous les chaînons. N'est-ce point une fable ?
Non, je l'ai vu, vu de mes propres yeux,
Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE,

Sur ce qu'on traitoit de Macreuse *un homme qui paroissoit fort indifférent, & qui cependant ne l'étoit pas.*

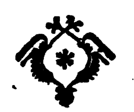
D'UN marais du septentrion
Sortit jadis une Macreuse,
Dont la froideur étoit fameuse
Parmi sa froide Nation.
Il est dit dans une chronique,
Qu'un jour Iris vit en passant
Ce pauvre animal aquatique
Tout engourdi, tout languissant.
Aussi-tôt de l'Oiseau le sang froid se dégèle ;
Sa forme change ; & par le don
Qu'avoient les regards de la Belle,
La Macreuse devient Pigeon.
Vous devinez qu'à ce spectacle
Tout le monde cria miracle ;
Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement ?
C'est qu'Iris fit ce changement.
La Macreuse soudain, fière de ne plus l'être,

Va dans un Colombier ſe faire reconnoître,
Prendre ſon rang, jouir des droits
D'un nouvel être qui l'honore ;
Et qui plus eſt, plus mille fois encore,
Aimer pour la première fois.
Qu'elle ſe ſentit peu de ſa triſte origine !
Qu'elle ſut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit ſon deſtin ſi beau !
Dans leurs careſſes amoureuſes,
Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau,
Sembloient eux mêmes des Macreuſes.
Auſſi de ſes amours en tous lieux ſignalés,
Telle fut la gloire éclatante,
Que quand la Déeſſe charmante,
Qui ſous ſes loix tient les Enfans aîlés,
Perdit un des Pigeons à ſon char attelés,
Notre Macreuſe eut la place vacante.



*Sur ce qu'en écrivant à une personne, on n'avoit osé écrire le mot d'*Amour, *& qu'on l'avoit laissé en blanc.*

Hier peut-être, Amour, je te parus coupable;
Même en implorant ton pouvoir,
Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir.
J'eus trop d'égard pour une indifférente,
Je craignis plus de l'offenser que toi:
Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi,
Le moyen que je me repente?
N'est-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait
la loi?
La seule criminelle est la Beauté que j'aime.
De ton nom outragé venge l'honneur suprême;
La peine que tu dois choisir,
C'est que bientôt avec plaisir
Elle le prononce elle-même.



SUR UN BILLET

Où une personne n'avoit écrit que les premières lettres d'un sentiment qu'on lui demandoit.

CERTAIN chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes esprits:
J'eus recours au fils de Cypris;
Il n'est Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces sortes d'écrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
J'entendis . . . . juste Ciel! quelle seroit ma gloire!
Quel destin seroit aussi beau!
Mais, hélas! il ne lut qu'à travers son bandeau;
Et je n'ose presque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUAND l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes,
Que d'être seul & de rêver.
La dominante idée, à chaque instant présente,
N'en devient que plus dominante;
Elle produit de trop tendres transports;
Et plus l'esprit rentre en lui-même,
Libre des objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je conçois ce péril, & qui le connoît mieux?
Tous les soirs cependant une force secrète
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez seule, & dans ce doux silence,
Absente je vous vois, je suis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les mers vient alors de descendre,
Sa sœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand dans l'air je ne sais quoi de tendre,

Et

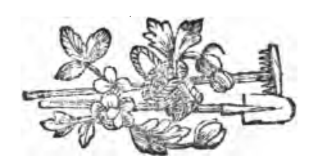
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guère intelligible,
Vous ne l'entendrez point, je sais ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre Univers,
Que le cœur qui n'est pas sensible.

SUR un Portrait de feu Madame la Duchesse de Mantoue.

TOI que pour son rival Apollon même avoue,
Immortel Cygne de Mantoue*,
Quoique pour vivre ici le destin t'ait marqué
Le plus beau temps de la grandeur Romaine,
Que je te plains d'avoir manqué
Ce sujet pour tes Chants, & cette Souveraine!

---

* *Virgile.*



A MADAME

LA D... DE M...

Sur son mariage, qui fut consommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

Du beau sang dont vous êtes née,
Un Souverain vous est dû pour époux ;
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'ennemi de l'Hymenée.
Le sérieux Hymen, par un grave décret,
Vous met entre les bras d'un Prince d'Ausonie ;
L'autre pour donner un trait
Qui tienne de son génie,
Sans pompe, & presque en secret,
Conclut la cérémonie
Dans un méchant Cabaret.

CAPRICE.

Je ne dors ni nuit ni jour ;
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits frères, sa mère,
Tous ses parens, Jeux & Ris,
Toute l'Isle de Cythère,
Et qui plus est, mon Iris !

SUR UNE PETITE VÉROLE.

Sur le sujet de la gente femelle,
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il est,
Grace & Beauté sont ensemble en querelle ;
Car Beauté dit : C'est par moi qu'elle est belle.
Grace répond : C'est par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté, toujours fière & hautaine,
D'esprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
Combien ses dons doivent être chéris,
Vous prend congé du visage d'Iris.
Mais d'autre part sa gentille rivale,
Pour la confondre & lui clorre le bec,
Grace demeure, & tous nos cœurs avec ;
D'enfans aîlés troupe toujours égale,
Aux pieds d'Iris se rend avec respect.

Dame Beauté mainte couleuvre avale ;
Si qu'à la fin voyant que son courroux
N'avance rien, & ne sert de deux cloux,
Elle revient sans mot dire au plus vîte,
Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR une Scène que j'avois faite entre l'Amour & Psyché.

PSYCHÉ *à Iris.*

MA chère sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous sommes l'une & l'autre ;
Votre Amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.



MADRIGAL.

Je veux chanter en vers la Beauté qui m'engage.
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe-là l'ouvrage.

AUTRE.

Tu ſais quel eſt l'objet, Amour, dont j'ai fait choix.
Fais que de ſes beaux yeux j'éprouve ſeul les armes;
Ne crains point d'être injuſte à l'égard de ſes charmes,
En ne ſoumettant pas mille cœurs à ſes loix.
Mon cœur eſt aſſez tendre, il eſt aſſez fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.



SUR une passion constante, sans être malheureuse.

UN jour aux pieds d'Iris, l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
Que des rigueurs & du dédain.
Iris se trouva moins sévère,
Et l'Enfant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les degrés
Il sut conduire son audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siècles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit les deux aîles,
Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu;
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DANS un lieu sombre & ténébreux,
Le dixième Janvier, s'assemblèrent les Sages;
Censeurs du monde, & presque Antropophages,
Gens sans amour, & rêvant toujours creux.
De longs habits de deuil la troupe étoit couverte,
De deuil étoit tendu le funeste séjour.
L'an précédent, à pareil jour,
D'un de leurs compagnons ils avoient fait la perte;
Il avoit déserté; quand un sage déserte,
Ne le cherchez que chez l'Amour.
Dans des chants où régnoit une tristesse extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le sort.
Hélas! disoit avec transport
Un Orateur à face maigre & blême,
C'étoit pour notre Corps un sujet excellent.
Quel paresseux! quel indolent!
Quel ennemi du soin & de la veille!
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!
Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre oreille!
A peine quelquefois paroissoit-il galant;
Je sais qu'il faisoit mal d'en faire le semblant:
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour sincère & violent
Qui nous en a fait un rebelle!

Le diſcoureur en étoit là,
Quand le Sage défunt parut & le troubla,
Comme un ſpectre ſorti du ténébreux rivage.
Meſſieurs, leur dit-il, me voilà,
Et voilà celle qui m'engage.
Critiquez ce portrait, vous ſavez critiquer;
Et comme un peu de temps vous ſera néceſſaire,
Je ne veux pas vous en laiſſer manquer;
Je reviens dans un an, à l'autre Anniverſaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes fous



SUR DES DISTRACTIONS

Dans l'étude de la Géométrie.

Lorsque je tiens les horribles Écrits
Des successeurs d'Euclide & d'Archimède,
Contre la joie infaillible remède,
Rude supplice aux plus tristes esprits ;
Je vois l'Amour, & je suis tout surpris
Qu'il me vient là faire une parenthèse.
Pense un moment, dit-il, à ton Iris ;
Tu penseras un peu plus à ton aise.
Très-volontiers, lui dis-je, mon mignon.
Je sais trop bien qu'on ne lui dit pas non ;
J'accomplis l'ordre, & d'assez bonne grace.
Puis je reprens mes Savans, & l'Ennui,
Priant l'Amour de leur céder la place,
La compagnie est mauvaise pour lui.
S'en va-t-il ? Non. Parenthèse nouvelle.
Encore Iris, encore une fois, soit.
Deux, s'il le faut ; on peut faire pour elle,
Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
Mais à la fin, lorsque je m'en crois quitte,
Que mon devoir est fait, & par-delà,
Mon enragé, mon traître est encor là,
Et son Iris. En vain je me dépite ;

Au diable soit le lutin obstiné !
C'est encore pis, j'en suis mieux lutiné,
Je n'y sais plus que prendre patience ;
Et puisqu'il faut que je pense & repense
A cette Iris, & la nuit & le jour,
Pensons-y donc. Adieu vous dis, Science ;
Je veux avoir la paix avec l'Amour.

L'AMOUR ET L'HONNEUR,

FABLE.

DANS l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant :
C'est une erreur ; il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des Sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il ; je règne, & je n'ai point de gloire.
J'aimerois mieux dompter des ennemis,
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve, & produit
L'austère Honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, & chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.

L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin; & puis faisant un saut:
Père des Dieux, dit-il, je te rends grace,
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

ENVOI.

Jeune Beauté, vous que rien ne surmonte,
Je ne dis pas, vous m'aimerez un jour;
Mais après tout, ceci n'est point un conte,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR UNE BRUNE.

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon;
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les Sages,
Qui, comme oisons, les menoient par le bec;
Qui croyez-vous que ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui, dans leurs goguettes,
Disoient, Dieu sait, gentillesses en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,

Moi Philoſophe, ou du moins Raiſonneur,
Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or vous, Meſſieurs, qui faites vanité
Des triſtes dons de l'auſtère Sageſſe,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité;
Brunettes ſont l'écueil de votre eſpèce.



SUR ce qu'on avoit traité un sujet tendrement, au lieu de le traiter galamment, suivant la première intention.

J'AI vu le temps que j'avois en partage
Un assez galant badinage ;
Je savois, disoit-on, dans des vers gracieux
Faire jouer ces enfans qui sont Dieux.
Mais de moi maintenant ce talent se retire.
Lorsque je demande à ma Lyre
Un menuet, un rigodon,
Elle me rend des airs qui peindroient le martyre
Du passionné Céladon.
Ce que tu m'accordois, Dieu des vers, quel caprice
Te porte à me le refuser ?
Mais non, j'ai tort de t'accuser ;
Je reconnois mon injustice.
Depuis un temps je m'apperçoi
Que quand tes dons sacrés daignent sur moi descendre,
C'est la vase où je les reçoi,
Qui fait que, même malgré toi,
Tout le galant se tourne en tendre.

Sur ce qu'on avoit mis dans une Églogue ces quatre vers :

Sans permettre à son cœur de trop nobles desirs,
Elle peut des Dieux même attendre les soupirs ;
Et si pour elle en vain les Dieux versoient des larmes,
Ils sauveroient encor leur gloire par ses charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le Poëte a manqué, je n'en disconviens pas ;
Mais il étoit plus Amant que Poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas ;
Le chalumeau devient trompette.



Sur une visite qu'un malade attendoit inutilement depuis quelque temps.

Vous ne venez donc point, vous pour qui je respire,
Vous qui seule à mes maux pourriez me dérober,
Vous qui d'un simple mot, qui d'un léger sourire,
Dissiperiez l'horreur où je me sens tomber?
Privé de la santé, mon seul mal est l'absence;
C'est vous que je regrette, qui me tourmentez.
Venez de vos attraits éprouver la puissance;
Et si je souffre encor, punissez-m'en, partez.

MADRIGAL.

Aux Immortels quand je fais quelque offrande,
Ils m'en seront eux-mêmes les témoins,
Ce n'est jamais l'or que je leur demande,
Les dignités, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis : Votre pouvoir suprême,
Dieux immortels, dispose aussi des cœurs;
Conservez-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.

Sur un commerce d'amour, qui subsistoit sans fureurs, sans jalousie, &c.

A voir l'Amour tel qu'il erre en ce monde,
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Mégère,
Qui s'est armé des serpens de sa mère,
Et vient chez nous transporter les enfers.
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,
On le peut voir sous des traits moins connus,
Nos tendres feux l'obligent de paroître
Comme le fils de l'aimable Vénus.



SUR UN PORTRAIT

DE DESCARTES.

Avec ſa mine renfrognée,
Elevé ſur ma cheminée,
Deſcartes dit : Meſſieurs, c'eſt moi
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une alcove obſcure
Se cache une aimable figure,
Qui ſe moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas : Oh l'ignorant!



LES ZÉPHYRS.

VERS l'endroit où du Pont de Sève
Le dos voûté ſur la Seine s'élève,
Deux courriers qui venoient de deux endroits divers,
Qui tous les deux portoient leur malle
Et faiſoient diligence égale,
Se rencontrèrent dans les airs.
Dans les airs ? deux courriers ? voici choſes nouvelles.
C'étoient Zéphyrs, entendez-vous ?
Et ce qu'ils portoient ſur leurs aîles,
C'étoient ſoupirs échappés aux jaloux,
Regrets impatiens & doux,
Vers ; & que ſais-je enfin ? cent autres bagatelles ;
Qui ſont des cœurs amoureux & fidelles
Les grands tréſors, ou plutôt les font tous.
Vers la charmante Iris l'un voloit à Verſailles,
De la part d'un Amant renfermé dans Paris ;
Et l'autre de la Ville alloit voir les murailles,
Vers cet Amant dépêché par Iris.
Comme ils ſe connoiſſoient : Arrête un peu, mon frère,
Dit le Pariſien, montre-moi ton paquet.
Ah, Ciel ! ta charge eſt bien légère,
Et je ſuis, moi, chargé comme un mulet.

Le Courtisan, d'un air de petit-maître,
Répondit au Bourgeois: Eh! bien, tant pis pour toi;
Car d'ailleurs, quoi qu'il en puisse être,
Je serai mieux reçu que toi.

CAPRICE.

M'ALLER servir de la langue des Dieux,
Parce qu'Iris fait un petit voyage
D'un jour sans plus! je n'en ai le courage.
Assurément vers sont trop précieux,
Ce ne seroit entendre le ménage.
Mais, dit l'Amour, impérieux marmot,
Dans ce seul jour qu'elle doit être absente,
Si le Soleil ne va qu'au petit trot,
S'il ne va point, si je m'impatiente,
Si je languis, si j'enrage en un mot,
Moi qui suis Dieu, qui tous les Dieux régente;
Enragerai-je en prose comme un sot?



SUR MON PORTRAIT.

Si lorſqu'un ſeul moment votre œil s'eſt occupé
Sur ce Portrait qui, dit-on, eſt moi-même,
Il ne vous a pas dit : *C'eſt vous ſeule que j'aime*,
Rigaut-ne m'a point attrapé.

CHANSON.

Un Vainqueur après ſa victoire,
En répand l'éclat en tous lieux :
Un Amant dérobe ſa gloire,
A tous les yeux.

Vénus & l'Amour ſavent ce qui le flatte ;
Sa gloire n'éclate
Que chez les Dieux.

Un Vainqueur, &c.

La reconnoiſſance
Du plus tendre cœur,
N'eſt que ſon ſilence
Et ſon bonheur.

Un Vainqueur, &c.

SUR UNE ABSENCE.

J'ENTENDS la raiſon en colère,
Qui gronde & tempête chez moi.
Que diable eſt-ce donc que je voi?
Une humeur triſte & ſolitaire,
Un noir chagrin, qui n'appartient
Qu'aux grands malheurs, aux funérailles.
Je ſais bien qu'elle eſt à Verſailles,
Mais dans deux jours elle revient.
A cette raiſon trop cruelle,
Un pauvre enfant, pour tout diſcours,
Répond, en criant de plus belle,
Elle ne revient de deux jours.

SUR l'abſence d'une perſonne à qui l'on donnoit le nom d'Iris en vers, & hors de-là quelques autres noms.

QUAND je me jette avec furie
Dans l'affreuſe Géométrie,
Où ſe trouvent en raccourci
Le Grimoire & la Diablerie,
Plein d'une triſte rêverie,

Dont j'ai l'eſprit tout obſcurci,
Je penſe à mon Iris auſſi.

Quand quelque Vénus, quelque Aurore,
S'offre à mes yeux d'un air galant,
Et me dit, non pas en parlant,
Je permets que ton cœur m'adore,
Ou bien m'en dit l'équivalent,
Je penſe à mon Iris encore.

Encore! Auſſi! Je ſuis ſurpris
Qu'ici ces mots-là ſe préſentent.
Pourquoi faut-il que mes vers mentent?
Ne puis-je rimer qu'à ce prix?
Eh! diſons vrai, de par Cypris;
Et ſi les rimes n'y conſentent,
Regardons-les avec mépris.
Au milieu des ſavans Ecrits
Qui me plaiſent & me tourmentent;
Malgré les Belles de Paris,
Dont les yeux aiſément nous tentent,
Je ne penſe qu'à mon Iris.

Toute vérité ſera dite,
Puiſque je viens de commencer.
Qu'un objet jamais ne vous quitte,
Qu'en vain pour s'en débarraſſer
Votre pauvre cerveau s'agite,

Que ce ſoit une loi preſcrite
D'y penſer & d'y repenſer ;
Tant que chez vous une ame habite ;
C'eſt, ſi j'oſe le confeſſer,
Une condition maudite :
Auſſi, lorſque je me dépite,
Et qu'Iris vient à me laſſer,
Je penſe à . . . .

Si je me ſens pouſſer à bout
Par celle-ci qui me poſſède,
Diverſité, c'eſt mon remède.
Mon cœur à regret s'y réſout,
Je ne ſais ſi l'Amour m'abſout ;
Mais enfin quand le mal m'excède,
Je penſe à . . . . . & c'eſt tout.



LETTRE

A une Demoiſelle de Suède, dont j'avois vu un très-agréable Portrait chez M . . . . Envoyé de Suède, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne ſais ſi en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui eſt fort illuſtre, il faut que je vous croie Suédoiſe; ſur les grands yeux noirs que j'ai vus dans votre portrait, & qui devoient être pleins de feu dans l'original, je vous croirois Eſpagnole; ſur de jolis vers François qu'on m'a montrés de vous, je vous crois Françoiſe; ſur les vers Italiens qu'on dit que vous ſavez faire, vous devez être Italienne;

lienne ; ſur tout cela enſemble, vous n'êtes d'aucun pays.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-ſept ans à-peu-près, c'eſt l'âge qu'on vous
donne ;
Dix-ſept ans juſqu'ici n'avoient gâté perſonne ;
Pour vous ils vous font tort. L'eſprit ſi cultivé,
Et dix-ſept ans, font que je vous ſoupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Suède prend l'affaire fort férieuſement ; & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être plutôt ſur ſon autorité que ſur celle d'un autre. Il ſoutient que vous êtes à Stockholm ; que mille gens vous y ont vue & vous y ont parlé ; il dit même que votre portrait, qui repréſente le plus charmant viſage du monde, ne repréſente pas le vôtre dans toute ſa beauté, & que les Peintres de Suède ne flattent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui ſommes dans le pays de la

beauté, de l'eſprit & des agrémens, n'aurons-nous jamais rien vu de pareil à une perſonne ſi accomplie ? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela, je ne ſais qu'une réponſe qui puiſſe nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour, ailleurs ſi redoutable,
Ne trouve pas ſans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suède & ſi près des Lapons;
Les cœurs y ſont glacés, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t il pas dû produire un chef-d'œuvre où les Graces
Euſſent répandu tous leurs dons ?
Si nos climats n'ont rien qui ne vous cède,
Soit en eſprit, ſoit en attraits,
C'eſt qu'Amour y ſoumet les cœurs à moins de frais,
Qu'il ne pourroit faire en Suède.

C'eſt-là, MADEMOISELLE, tout ce que j'ai pu imaginer de plus vraiſemblable. Tirez-moi d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de faire ſavoir ſi vous êtes. Que votre modeſtie ne vous

empêche point de me l'avouer naturellement, je vous promets de n'en parler à personne ; je ne voudrois pas qu'on sût que j'eusse quelque intelligence avec une Etrangère, qui triompheroit de toutes nos Françoises, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce seroit là un trop grand crime contre ma Patrie : cependant je m'accoutume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes soupirs, à l'heure qu'il est, sortent de France, & vont du côté du Nord.

Lieux désolés, où l'hiver tient son siége
Sur de vastes amas de neige,
Où les Aquilons violens,
Où les frimats & les Ours blancs
Composent son triste cortége,
Mer glaciale, affreux climats,
C'est après vous que je soupire.
Les lieux où règne un éternel zéphyre,
Le séjour de Vénus, Cypre, ne vous vaut pas.

Vous voyez, MADEMOISELLE, que mon cœur a déja bien fait du chemin. Je me flatte que mes hommages,

qui ne feroient pas dignes de vous à Stockholm, deviendront de quelque prix en traverſant cinq cents lieues de pays pour aller juſqu'à vous; & que s'il eſt triſte de vous écrire de ſi loin, ce me ſera du moins auprès de vous une eſpèce de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne crois pas même que vous puiſſiez ſavoir qui je ſuis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté juſques ſur vos bords,
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts,
Et qui voyage dans la Lune.

Fin du quatrième Volume.



TABLE DES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

